

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

COTTON MATHER

ET

la fin de la théocratie au Massachusetts

(1663-1728)

« He did what he deemed
his duty... »

(BARRETT WENDELL : *Cotton
Mather*, p. 305.)

THÈSE

Présentée à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 7 janvier 1910, à 4 heures

PAR

LOUIS CHEVALLEY



ANGERS

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE ANGEVINE

17, RUE DU COMMERCE, 17

1909

COTTON MATHER

ET

LA FIN DE LA THÉOCRATIE AU MASSACHUSETTS

(1663-1728)

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

COTTON MATHER

ET

la fin de la théocratie au Massachusetts

(1663-1728)

« He did what he deemed
his duty... »

(BARRETT WENDELL : *Cotton
Mather*, p. 305.)

THÈSE

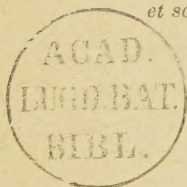
Présentée à la Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 7 janvier 1910, à 4 heures

PAR

LOUIS CHEVALLEY



ANGERS

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE ANGEVINE

17, RUE DU COMMERCE, 17

1909

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. BONET-MAURY, Président de la soutenance.

MM. BONET-MAURY,	}	Examineurs.
JEAN MONNIER,		
HENRI MONNIER,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

A MON GRAND FRÈRE

En toute affection et reconnaissance



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

I. — ŒUVRES DE COTTON MATHER

Magnalia Christi Americana; or, The ecclesiastical history of New-England (3^e édition. Silas Andrus and Son, Hartford. Vol. I, 1855; vol. II, 1853).

Diaries. (Ces *Journaux* manuscrits sont la propriété de la *Massachusetts Historical Society* (Boston), de la *Congregational Library* (Boston) et de l'*American Antiquarian Society* (Worcester, Mass).

Paterna. (Manuscrit en possession de Mrs. Skinner, de Chicago.)

Parentator (Nathaniel Belknap, Boston, 1724).

II. — OUVRAGES BIOGRAPHIQUES

JOHN LANGDON SIBLEY : *Biographical Sketches of graduates of Harvard University* (Vol. III, pp. 6-158.) (Charles William Sever, Cambridge, 1885).

BARRETT WENDELL : *Cotton Mather, the Puritan Priest* (Dodd, Mead and Co, New-York, 1891).

III. — OUVRAGES SUR L'HISTOIRE DU MASSACHUSETTS ET DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

SEWALL : *Diary.* (Collections de la *Massachusetts Historical Society*, 5^e série, vol. V-VII, 1878-1882.)

JOSIAH QUINCY : *History of Harvard University* (2 vol., John Owen, Cambridge, 1840).

CHARLES W. UPHAM : *Salem Witchcraft* (2 vol., Wiggin and Lunt, Boston, 1867).

GEORGE BANCROFT : *Histoire des États-Unis, Traduction Gatti de Gamond, Série I : Histoire de la colonisation* (9 vol., Firmin Didot et C^{ie}, Paris, 1861-1864).

J.-F. ASTIÉ : *Histoire de la République des États-Unis (1620-1860)* (2 vol., Grassart, Paris, 1865).

ÉDOUARD LABOULAYE : *Histoire des États-Unis (1620-1789), Tome I^{er} : Histoire des colonies* (3 vol., Charpentier, Paris, 1866).

JOHN GORHAM PALFREY : *Compendious History of New-England* (4 vol., J.-R. Osgood and C^o, Boston, 1884).

IV. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

BARRETT WENDELL : *A Literary History of America* (Charles Scribner's Sons, New-York, 1905).

E. BOUTMY : *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain* (Armand Colin, Paris, 1902).

HENRY BARGY : *La Religion dans la Société aux États-Unis* (Armand Colin, Paris, 1902).

A. SCHALCK DE LA FAVERIE : *Les premiers interprètes de la pensée américaine* (Sansot, Paris, 1909).

Dans les renvois relatifs aux citations de la *Magnalia*, nous avons observé les règles suivantes :

Les quatre premiers chiffres, dont deux romains et deux arabes, indiquent respectivement, dans l'ordre où ils se lisent, le livre, la partie du livre, le chapitre et le paragraphe.

Les chiffres entre parenthèses indiquent le volume et la pagination de la 3^e édition dont nous nous sommes servis.

Nous citons les *Journaux*, le *Paterna*, le *Parentator* de COTTON MATHER et le *Journal* de SEWALL d'après l'ouvrage de M. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather, the Puritan Priest*.

Il nous eût été impossible d'obtenir communication de ces documents, cependant de première importance pour notre étude.

La difficulté de nous procurer des ouvrages qu'il fallait demander aux bibliothèques des États-Unis, le parti pris de ne mentionner que ceux dont nous avons pu prendre une assez large connaissance ont rendu notre bibliographie incomplète. Une bibliographie du sujet comporterait au moins toutes les œuvres de COTTON MATHER et des biographies aussi importantes que celles de SAMUEL MATHER (1) et du RÉV. ABIJAH PERKINS MARVIN (2).

L'ouvrage mentionné de SIBLEY contient une bibliographie critique très complète des œuvres de COTTON MATHER, ainsi qu'une liste d'ouvrages à consulter. A la fin de sa biographie qui fait autorité, M. BARRETT WENDELL donne également une liste des livres qu'il a cités. Il suffirait de réunir les données de ces deux auteurs pour avoir l'ensemble d'une bonne bibliographie du sujet.

1. SAMUEL MATHER : *Life of Cotton Mather* (Samuel Gerrish, Boston 1729).

2. LE RÉV. ABIJAH PERKINS MARVIN : *The Life and Times of Cotton Mather* (Congregational Sunday School and Publishing Society, Boston, Chicago, 1892).

Le regretté professeur Jean Réville du Collège de France, avec sa bienveillante affection que nous avons si souvent éprouvée, avait bien voulu s'intéresser à notre travail; il avait usé de son influence pour nous faire prêter par des bibliothèques américaines des ouvrages qui nous étaient strictement indispensables. Nous reportons sur sa mémoire le témoignage d'affectueuse gratitude que nous devons lui rendre ici.

M. le professeur Barrett Wendell d'Harvard University, dont le nom reviendra si souvent au cours de notre étude, a eu la bonté de nous conseiller, d'orienter nos recherches et de s'employer à nous procurer un des rares exemplaires de l'œuvre principale de Cotton Mather. Qu'il nous soit permis de lui exprimer notre profonde reconnaissance.

INTRODUCTION

Saisir un instant décisif de l'histoire d'une grande nation dans l'histoire d'un de ses grands ancêtres ; retracer à la fois les efforts d'un peuple qui marche vers une nouvelle condition, et ceux d'un homme qui veut l'enchaîner à l'ancienne ; décrire les luttes désespérées d'un conservateur intelligent contre des innovations nécessaires, tel était le but que nous nous proposons en commençant la présente étude.

La vie de Cotton Mather correspond à l'époque de l'histoire du Massachusetts où le conflit constant, mais latent, des principes théocratiques et démocratiques devient manifeste. Pendant deux générations, la théocratie avait été généralement acceptée. Gouvernement de Dieu par le moyen de tous les élus à l'origine, une nécessité pratique l'avait transformée en gouvernement de Dieu par les ministres élus, seuls interprètes qualifiés des volontés divines, gardiens de la saine doctrine, juges des mœurs et de la piété individuelle.

La troisième génération puritaine arrive à l'âge de l'action à l'heure même où, par l'abrogation de la Charte, la constitution du pays est remise en question. Les défenseurs de la théocratie tentent de la rétablir dans toute sa

splendeur ; ils peuvent croire au succès le jour où ils ont obtenu, à défaut d'une charte consacrant le régime, un gouverneur prêt à gouverner selon leurs vues.

Mais des adversaires résolus se lèvent alors ; héritiers d'un esprit démocratique qui s'était lentement mûri dans l'opposition tacite des cinquante dernières années, témoins des abus de pouvoir des fervents théocrates qui ont lutté pour l'indépendance, mais veulent maintenant réaliser une effective et tyrannique domination, ils saisissent toutes les occasions de ruiner dans le cœur du peuple le vieux respect pour l'institution théocratique, pour ses principes et pour son personnel. Lorsque la troisième génération disparaît, la théocratie est morte au Massachusetts. La démocratie peut désormais s'établir ; mais elle devra passer auparavant par les guerres de l'indépendance.

Cotton Mather, l'un des ministres de Boston, par ses traditions familiales et par ses convictions intimes, est le serviteur prédestiné de la théocratie. On pourrait presque dire qu'il est la théocratie après un demi-siècle d'existence ; ses adversaires sont les siens, sa défaite est la sienne. Il apparaît comme le protagoniste du combat où succombe avec lui l'ancienne puissance du sacerdoce puritain.

Ce n'est pas que son père, le meilleur de ses amis, fût un ennemi des nouveautés moins ardent que lui. Notre étude même le montre si constamment mêlé à la lutte, au premier rang, qu'elle eût pu s'intituler : Les Mathers et la fin de la théocratie. Mais c'est pourtant en Cotton Mather que le théocrate est le plus accompli ; c'est lui qui est le plus personnellement attaqué ; c'est en lui que

retentissent le plus douloureusement les insuccès et les humiliations qui marquent le déclin et la fin du régime qui leur est cher ; c'est lui surtout qui, dans ses discours et ses écrits, se laisse aller à des révélations, à des plaintes, singulièrement instructives pour la postérité. Plus que son père, Cotton Mather est le vaincu de la grande bataille. C'est par le puissant symbolisme et le tragique de sa destinée qu'il mérite d'attirer particulièrement l'attention.

Si l'on songe en outre que cet homme a une vie intérieure intense et une piété véritable sous des formes inusitées ; si l'on considère que dans sa vie, relativement courte, il trouva le temps d'être pasteur et prédicateur consciencieux, théologien, linguiste, érudit, médecin à l'occasion, philanthrope, écrivain d'une abondance extraordinaire et d'une tenue littéraire qui fait de lui le premier en date des littérateurs américains, on comprendra que nous ayons été vite conquis à l'idée d'étudier sa personne et son temps.

Mais à peine avons-nous commencé notre travail que nous constatons notre incapacité de lui donner la rigueur historique que nous avions voulue. A notre connaissance, le sujet n'avait jamais été traité par un auteur de langue française ; l'antagonisme de l'esprit démocratique et de l'esprit théocratique aboutissant à la défaite de ce dernier, le rôle de Cotton Mather, sa vie, son caractère n'avaient jamais été mis en lumière. C'étaient des faits nouveaux qu'il fallait démontrer par des textes de l'époque, nombreux et sûrs. Or, sauf un écrit important de Cotton Mather, nous n'avons eu à notre disposition

que les citations des textes, parfois les seules interprétations qu'en ont données des auteurs récents de langue anglaise, en des ouvrages qui sont d'ailleurs d'une science éprouvée. M. Barrett Wendell, par exemple, fournit sur la vie de Cotton Mather une abondance de citations ; on ne peut en donner plus. Pourtant, il nous eût été souvent utile de lire ces textes dans les manuscrits originaux et dans leur teneur intégrale. Le manque de documents de première main, même sous forme de citations, nous a été bien plus préjudiciable encore dans l'étude des événements politiques ; c'est là surtout que nous avons dû nous en tenir à des interprétations. Les originaux, ou les livres qui les ont publiés, se trouvent en Amérique et nous avons fait l'expérience qu'ils n'en sortent pas facilement.

Ce n'est donc qu'une ébauche du sujet que nous présentons dans les pages suivantes. Si insuffisant que soit cet essai, peut-être contribuera-t-il à éveiller l'intérêt de chercheurs plus heureux, ou mieux placés, qui lui donneront les compléments nécessaires. Nous pouvons témoigner en tout cas que l'étude d'un tel homme, d'un tel peuple, d'une telle époque, est profondément utile pour celui qui s'y livre. Il n'y apprend pas seulement une histoire inconnue ; il y gagne un sens nouveau, le sens de la vénération pour un passé qui, malgré ses erreurs et ses fautes, eût du moins une gloire que d'autres âges peuvent lui envier : celle d'avoir connu des hommes de conscience et d'avoir voulu des hommes libres.

PREMIÈRE PARTIE

L'APOGÉE

(1663-1692)

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE, L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE COTTON MATHER (1663-1678)

Il est indispensable pour comprendre la vie et le caractère de Cotton Mather d'étudier avec quelque précision la vie de ses grands-pères, John Cotton et Richard Mather, et celle de son père, Increase Mather. Son idéal politique, ecclésiastique, religieux, ses mœurs, sa dogmatique et sa piété furent les leurs. Sa plus constante ambition fut de leur ressembler en tout. Il y réussit d'ailleurs dans une si large mesure, il modela si bien son âme sur leurs âmes qu'à les connaître un peu, on le connaît déjà beaucoup.

John Cotton naquit à Derby, en 1585. Son père, Roland Cotton, un homme de loi, voulut que son fils reçût la meilleure éducation du temps.

À treize ans, John Cotton était assez avancé pour entrer à Trinity College, à Cambridge.

« Pendant qu'il était là, il se passa un fait remarquable : par la providence spéciale de Dieu, la clientèle de son père s'accrut autant qu'il était nécessaire pour permettre qu'il y restât (1). »

La précocité de l'enfant, la façon mémorable dont il fut pourvu aux frais de son éducation devaient s'interpréter comme

1. *Magnalia* III, I, 1, 3 (I, 254).

des signes de la bienveillance particulière de Dieu à son égard et permettaient déjà de discerner en lui un *vase choisi*, un *élu*.

Il quitta Trinity College pour Emanuel College, où il reçut le titre de *fellow*. Il y acquit une réputation d'orateur, confirmée par certain sermon universitaire

« dans lequel, visant à se prêcher lui-même plus qu'à prêcher le Christ, il usa d'un style fleuri propre à lui gagner la faveur du grand nombre qui appréciait la sagesse des paroles plus que les paroles de sagesse. Mais, par la suite, l'éloquence pompeuse de ce sermon produisit une telle impression de dégoût sur son âme régénérée que, saintement indigné, il jeta ses notes au feu (1) ».

Manifestement *élu*, John Cotton, au début de son séjour à Emanuel College n'était donc pas *régénéré*.

« Le Saint Esprit de Dieu avait travaillé son jeune cœur par le ministère de Mr. Perkins; mais il avait résisté, persuadé que s'il devenait un homme pieux, cela l'empêcherait d'être un homme savant. Telles étaient l'hostilité secrète et les préventions d'une âme non régénérée contre la véritable sainteté, tels sont les tourments que les témoins de notre Seigneur infligent aux consciences des mondains que, lorsqu'il entendit sonner la cloche pour l'enterrement de Mr. Perkins, il se réjouit en son âme d'être délivré de ce puissant ministère, par lequel sa conscience avait été si souvent assiégée. Plus tard, le souvenir de ce fait lui brisait le cœur! A la fin, cependant, il fut efficacement réveillé par un sermon du Dr Sibs, sur la misère de ceux qui n'ont qu'une justice négative ou une innocence suffisante aux yeux des hommes. Mr. Cotton eut alors le vif sentiment de sa condition misérable devant Dieu. Cette conviction, comme une flèche aigüe, se fixa si fortement en lui qu'après l'avoir tourmenté de tristes appréhensions au moins trois fois dans l'année, la grâce de Dieu fit de lui un chrétien entièrement régénéré et le remplit d'une sainte joie (2). »

1. *Magnalia* III, I, 1, 4 (I, 255)

2. *Magnalia*, III, I, 1, 5 (I, 255).

L'un des premiers effets de sa conversion fut le renoncement au style fleuri et à la recherche savante dans sa prédication. Son tour était revenu de prêcher le sermon universitaire. On s'attendait à un nouveau déploiement de science et d'éloquence. Mais John Cotton avait résolu, non sans combat, de prêcher « selon la simplicité scripturaire et chrétienne ». Il le fit et

« les vains esprits de l'université, déçus... manifestèrent leur dépit... en n'applaudissant pas comme ils l'avaient fait la première fois, suivant leur coutume coupable et absurde... Néanmoins, la satisfaction qu'il éprouvait en son âme fidèle compensait surabondamment à ses yeux la perte de toute faveur et de tout honneur humains (1). »

Malgré l'opposition du maire qui avait son candidat et de l'évêque qui le savait entaché de puritanisme, John Cotton fut nommé pasteur de Boston, dans le Lincolnshire (2). L'Arminianisme, défendu par un médecin, défrayait alors les conversations et les curiosités de la ville, au grand scandale des ministres. Contre ses pernicieuses doctrines, Cotton soutint publiquement

« l'élection éternelle de Dieu, avant toute prévision de bien ou de mal dans la créature; la rédemption, *ex gratia*, des élus seuls; la vocation effective du pécheur, *per irresistibilem gratiae vim*, sans aucune considération du libre arbitre; enfin, l'impossibilité pour un croyant sincère de déchoir totalement ou pour toujours de l'état de grâce (3). »

Il était depuis trois ans à Boston lorsque ses études, consciencieusement poursuivies, lui montrèrent de plus en plus clairement qu'il y avait encore, dans l'Eglise d'Angleterre, nombre de réformes à entreprendre.

1. *Magnalia*, III, I, 1, 6 (I, 256).

2. *Magnalia*, III, I, 1, 7 (I, 257).

3. *Magnalia*, III, I, 1, 8 (I, 258). Cotton Mather cite ici John Cotton lui-même.

« Il devint dès lors un non conformiste convaincu à l'égard de cérémonies et d'institutions sans fondement dans l'Écriture et cependant conservées par cette église (1). »

Interdit, puis rétabli dans sa charge, il ne fut pas inquiété pendant plusieurs années qu'il employa « par le bon Esprit de Dieu » à réaliser de grandes réformes à Boston.

« Les choses profanes avaient disparu ; la superstition était abandonnée ; la religion était pratiquée par tout le peuple ; le maire et la plupart des magistrats étaient appelés Puritains et le parti de Satan devenait insignifiant... Mieux que cela..., Notre Seigneur Jésus-Christ était maintenant adoré à Boston sans qu'on fit usage de la liturgie ni des vêtements..., le signe de la croix était délaissé... Quelques vingtaines d'hommes pieux s'étaient constitués en une Église Évangélique, s'engageant vis-à-vis de Dieu et les uns vis-à-vis des autres « à suivre le Seigneur dans la pureté du culte (2) ».

Mais il n'était pas possible que dans l'Angleterre de Charles I^{er} et de l'archevêque Laud telles menées du non conformisme pussent longtemps se poursuivre. John Cotton fut cité à comparaître devant la Cour de Haute-Commission ; il s'y refusa (3). En vain des gens en place intercédèrent auprès de Laud. Le crime de non conformité et de puritanisme était impardonnable. Le seul moyen d'échapper était de fuir (4).

Après avoir pris conseil de Dieu et d'hommes sages, John Cotton résolut de quitter son pays. Il aurait pu gagner la Hollande ou la Barbade ; il choisit la Nouvelle-Angleterre,

1. *Magnalia*, III, I, 1, 40 (1, 258).

2. *Magnalia*, III, I, 4, 12 (1, 260, 261).

3. *Magnalia*, III, I, 1, 45 (1, 262).

La Cour de Haute-Commission, instituée par la reine Elizabeth qui lui avait délégué ses droits de juridiction suprême en matière de foi, poursuivit par des procédures arbitraires et persécuta les hérétiques, catholiques ou non conformistes.

4. *Magnalia*, III, I, 4, 16 (1, 263).

« une sauvage solitude d'Amérique où Notre Seigneur Jésus-Christ avait à accomplir, pour sa gloire, une œuvre extraordinaire et où il devait envoyer en conséquence un homme extraordinaire (1) ».

Le 3 septembre 1633, après sept semaines d'un heureux voyage, il arrivait à New-Boston.

« Chose remarquable, le peuple venait justement de recourir à Dieu, par le jeûne et la prière, pour qu'il lui plût de leur envoyer, à eux qui s'étaient engagés à marcher selon ses lois et conformément à sa parole, des hommes qui seraient « leurs yeux dans les ténèbres du désert » et qui les aideraient à discerner et à suivre cette parole (2). »

S'il faut en croire Cotton Mather, on eut bientôt recours aux lumières de John Cotton en une affaire d'ordre politique.

« Le pays était embarrassé et divisé au sujet de sa constitution civile... On demanda à Mr. Cotton de bien vouloir écrire un résumé des lois par lesquelles Dieu gouvernait son ancien peuple... et il le fit.. Mais, étant donné que dans la forme du gouvernement, tel qu'il existait en vertu de la charte royale (de 1629), il y avait beaucoup de traits d'une démocratie athénienne, Mr. Cotton recommanda efficacement que personne ne fût électeur, ni éligible, qui ne fût un sujet reconnu de Notre Seigneur Jésus-Christ et personnellement rattaché à nos églises. Il proposait ainsi... qu'on s'efforçât de réaliser une théocratie aussi semblable que possible à celle qui fut la gloire d'Israël, « le peuple de Dieu (3). »

1. *Magnalia*, III, I, 1, 18 (I, 264).

2. *Magnalia*, III, I, 1, 19 (I, 265).

3. *Magnalia*, III, I, 1, 20 (I, 265, 266).

PALFREY : *History of New-England*, vol. I, pp. 120-123, date du mois de mai 1631, avant l'arrivée par conséquent de John Cotton, l'établissement de la condition religieuse pour l'admission au rang de « citoyen ». A son avis d'ailleurs, le but de cette clause n'était pas de bannir des conseils les gens peu chrétiens et d'établir une théocratie; il s'agissait surtout de tenir éloignés de la participation aux affaires les émissaires possibles de Laud. On connaissait bien les nobles intentions de ceux qui jusqu'alors avaient été membres de la

Entre 1634 et 1637, le Massachusetts fut profondément troublé par des dissensions qui, pour avoir pris naissance dans les églises, n'intéressaient pas moins le gouvernement et l'État tout entier.

A Salem, Roger Williams, un pasteur, soutenait que « le magistrat civil ne pouvait pas châtier les infractions à la première table de la loi » ; il prêchait contre la charte royale qui avait dépossédé les Indiens, et contre l'usage du « serment de fidélité » pour les magistrats. C'était attenter à l'existence et aux droits de l'État. L'État le bannit (1).

A Boston, parmi les plus orthodoxes des colons de « détestables doctrines » recrutaient des adeptes. Samuel Gorton et les Familistes prétendaient que « le Christ n'était rien que l'ombre et l'image de ce qui se passe en chaque chrétien... que sa mort, c'était la mort de l'image de Dieu en Adam, à la chute ». John Cotton répliqua que « la mort du Christ était le prix de notre rédemption, tandis que la chute d'Adam était la cause de notre condamnation ». Gorton fut réduit au silence, mais non convaincu ; il poussa l'hérésie jusqu'à « nier l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps » (2).

Mrs. Hutchinson était la prophétesse, directement inspirée, de la secte antinomienne. Son influence était particulièrement redoutable à cause de l'appui qu'elle trouvait auprès du gouverneur Henry Vane. Elle enseignait que « le Saint-Esprit en

Compagnie, mais on ne pouvait être sûr du caractère et des desseins de la centaine de personnes qui demandaient, en 1631, à devenir associés.

Quoi qu'il en soit de la date et du rôle de John Cotton, ce qui est à retenir du texte de la *Magnalia*, c'est que la clause religieuse fut établie, que des tendances démocratiques se manifestaient déjà, que John Cotton rêvait personnellement d'une pure théocratie et que Cotton Mather poursuivait ce rêve avec prédilection.

1. *Magnalia*, VII, 2, 2-8 (II, 495-499).

PALFREY : *History of New-England*, vol. I, pp. 161-168.

LABOULAYE : *Histoire des Etats-Unis*, vol. I, pp. 184 et suiv.

2. *Magnalia*, III, I, 1, 21 (I, 267).

Id. VII, 2, 12 (II, 503-505).

personne habite en celui qui est justifié » ; rien autre que sa présence ne peut garantir la justification : « Aucune sanctification ne peut nous démontrer l'évidence de notre justification. » Le résultat de cette doctrine était que « l'homme le plus vertueux du monde ne pouvait pas être admis dans les églises sans avoir confessé que, renonçant à voir dans sa sanctification le signe de son bon état, il attendait, pour en avoir la certitude, des révélations directes (1). »

La *Magnalia* raconte comment un Synode, réuni à Cambridge, en 1637, condamna, au nom de l'Écriture, quatre-vingt-deux propositions familistes et surtout antinomiennes. Il laissait au pouvoir civil le soin de juger et de condamner les auteurs des doctrines subversives.

La *Magnalia* dit aussi comment John Cotton lui-même fut suspecté d'hérésie. Sous la violence des accusations, il songea même à quitter Boston. Il fut appelé à se justifier devant le Synode. Cotton Mather ne veut pas admettre que la suspicion fût fondée. A son dire, John Cotton n'était coupable que d'un excès de mansuétude et de charité à l'égard des « sectaires qui se servaient traitreusement de son nom pour patronner leurs scandaleuses opinions ». Il met à le défendre une passion qui s'accorde mal avec la scrupuleuse exactitude. Il semble bien, en effet, que John Cotton ait eu de très vives sympathies pour les doctrines de Mrs. Hutchinson. Le Synode vint juste à temps pour l'arrêter sur cette voie dangereuse et lui rappeler que si le non conformisme était un devoir en Angleterre, le conformisme était le premier de tous les devoirs au Massachusetts.

Ces troubles furent les derniers dans la carrière de John Cotton. Il vécut encore quinze ans à Boston, « faisant du bien,

1. *Magnalia*, III, I, 4, 22 (I, 268).

Id. VII, 3 (II, 508-520).

PALFREY : *History of New-England*, vol. I, pp. 194-210.

en public et en particulier à toutes sortes de gens, comme il convenait à un homme rempli de foi et du Saint-Esprit ».

Un jour de 1652, il était allé prêcher à Cambridge. Il prit froid et comprit dès lors que sa fin était proche.

« Il prêcha son dernier sermon sur « la gloire du Christ » qu'il devait bientôt contempler par la vue et non plus par la foi. Après cela, dans son cabinet de travail qui avait reçu le parfum de tant de journées semblables, il passa tout un jour à s'humilier et à prier dans le secret, devant le Seigneur; il recherchait l'assistance spéciale du Saint-Esprit pour le grand travail de la mort qui était maintenant devant lui... Il prit ainsi congé de ce cabinet de travail qu'il aimait tant et dit à sa femme : « Je n'y reviendrai plus... » Pendant sa maladie, les magistrats, les ministres, des chrétiens de toutes sortes se rendaient auprès de lui comme auprès de leur père à tous; ils étaient remplis de tristes appréhensions à la pensée du départ d'un tel bienfait public... Quand son collègue, Mr. Wilson, le quitta en souhaitant que Dieu fit lever sur lui « la lumière de sa face », il répondit : « Dieu l'a déjà fait, mon frère ! » Il demanda alors ses enfants, leur recommanda l'alliance de grâce avec Dieu comme la bonne part qui ne fait jamais défaut. Puis il voulut qu'on le laissât seul le reste de ses minutes pour être plus libre dans ses suppliques au Seigneur. Il resta quelques heures ainsi, sans parler, et rendit son âme bienheureuse à son céleste Maître. C'était le 23 décembre 1652, au jour et à l'heure même de son habituelle prédication de semaine par laquelle il avait rendu tant de services à toutes les églises de la Nouvelle-Angleterre (1). »

John Cotton avait été un pieux puritain; et cela ne l'avait pas empêché d'être un savant homme d'étude.

« Il étudiait ordinairement douze heures par jour... Il était capable de converser en hébreu; il savait parfaitement le grec, écrivait et parlait le latin... Sa logique lui permettait de se mesurer avec le plus subtil adversaire de la vérité... En théologie, son talent pour expliquer les Écritures le faisait admirer par les plus capables de

1. *Magnalia*, III, I, 1, 23-25 (1, 270-273).

ses auditeurs. . Malgré sa modestie incomparable, il avait pu dire à un ami « qu'il ne connaissait dans toute la Bible aucun passage difficile qu'il n'eût examiné avec succès... » Dans ses lectures, il donnait une place toute spéciale à Calvin. Il disait : « J'ai lu les Pères et j'ai lu Calvin ; mais je trouve que celui qui a Calvin a tous les autres (1). »

Il avait bien gouverné sa propre maison, étant attentif à ne jamais reprendre rien ni personne sous l'empire de la colère. Dans les dévotions familiales, il était court, considérant comme « une chose fâcheuse à beaucoup d'égards d'être ennuyeux dans les devoirs de famille. » Par contre, ses propres dévotions étaient de tous les instants.

John Cotton avait eu trois garçons et trois filles. Il laissait une veuve qui devint la seconde femme de Richard Mather, ministre de Dorchester.

Né en 1596, à Lowton, dans le Lancashire, Richard Mather était, à quinze ans, maître d'école à Toxteth Park, près de Liverpool. C'est là qu'il se convertit.

« Le point de départ de cette conversion radicale fut la conscience d'une différence entre sa conduite ordinaire et la conduite plus régulière, plus réfléchie, plus féconde et plus pieuse de quelques membres de la famille de Mr. Edward Aspinwall chez qui il habitait... La vie exemplaire de ce saint homme lui mit au cœur la triste crainte d'être hors de la bonne voie. Ces réflexions, puis la prédication de Mr. Harrison sur la régénération et la lecture du livre de Mr. Perkins qui montre « ce que peut être la religion d'un réprouvé » furent les moyens qu'employa le Dieu du ciel pour faire de lui une nouvelle créature. Les troubles de l'âme qui accompagnèrent sa nouvelle naissance furent si terribles qu'il devait souvent, à l'heure des repas, quitter la table et se retirer dans le secret pour y pleurer sur ses misères. Mais après quelque temps, vers l'âge de dix-huit ans, le bien-

1. *Magnalia*, III, I, 1, 26-28 (I, 274-275).

faisant Esprit de Dieu guérit son cœur brisé, en y versant les consolations évangéliques de « ses magnifiques et précieuses promesses (1). »

Il quitta Toxteth Park et l'enseignement pour aller à Oxford parfaire son éducation. Il y revint en 1618 comme ministre, épousa Catherine Holt, et, pendant quinze ans, prêcha régulièrement trois fois par semaine.

Mais il fut dénoncé aux autorités comme non conformiste. En août 1633, il fut une première fois suspendu. La suspension devint définitive en 1634 par un jugement au sujet duquel il écrivit ces mots :

« Les événements de ce jour me donnent occasion de bénir le nom de Dieu, car leurs menaces, leurs hommes en armes et tout leur appareil n'ont point terrifié mon esprit; j'ai pu me tenir devant eux sans être aucunement intimidé; j'ai prononcé pour ma défense les paroles de vérité et de modération que le Seigneur mettait sur mes lèvres et leurs visages ne m'effrayaient pas du tout; je considère cette secourable et réconfortante présence du Seigneur comme une grâce aussi grande que si j'avais été entièrement préservé de leurs atteintes (2). »

Convaincu qu'il lui serait désormais impossible de prêcher en public dans son pays, Richard Mather pensa à se retirer en Nouvelle-Angleterre.

« Il mit par écrit quelques motifs de son départ; ce sont d'ailleurs les mêmes qui décidèrent les premiers Pères de la Nouvelle-Angleterre à cette entreprise unique, se transporter avec leurs familles au delà de l'Atlantique :

I. Quitter une église corrompue pour une église plus pure.

II. Quitter un endroit où la vérité et ceux qui la professent sont persécutés pour un endroit où l'on jouisse de plus de tranquillité et de sécurité.

III. Quitter un endroit où l'on ne peut pas observer les lois de Dieu pour un endroit où cela se puisse.

1. *Magnalia*, III, II, 20, 4 (I, 446).

2. *Magnalia*, III, II, 20, 8 (I, 448).

IV. Quitter une église où la discipline du Seigneur Jésus-Christ est méconnue pour une église où elle puisse être mise en pratique.

V. Quitter un endroit où les ministres de Dieu sont injustement empêchés d'accomplir leurs fonctions pour un endroit où ils puissent les accomplir plus librement.

VI. Quitter un endroit où il y a d'effrayants présages de désolation pour un endroit où il y a toutes raisons d'espérer la protection de Dieu (1). »

Il s'embarqua à Bristol, le 23 mai 1635, et arriva à Boston le 17 août, après une traversée des plus difficiles. L'église de Dorchester venait de se dissoudre. Sur les conseils de John Cotton, Richard Mather s'employa à la reconstituer. Au bout d'un an, il avait réussi. Il en devint le pasteur et le resta pendant près de trente-quatre ans, jusqu'à sa mort, en 1669. Il y connut des jours difficiles.

« Durant quelques années, il eut à subir des détresses spirituelles, des vides de l'âme, des incertitudes au sujet de son bonheur éternel... Ce fut en ces heures sombres qu'une glorieuse lumière se leva en lui, grâce à une certaine disposition d'âme qu'il décrit ainsi dans ses papiers : « Mon cœur se répandait en larmes quand je priaï Dieu de ne pas me refuser un cœur qui le bénit et qui ne le blasphémât pas, lui qui est si saint, si juste et si bon, lors même que je devrais être banni de sa présence et être jeté dans les ténèbres et les tourments éternels (2). »

Il était d'un caractère plutôt sombre, préoccupé de s'examiner et de se juger lui-même avec sévérité. Le document suivant peut donner une idée de son état d'âme ordinaire.

« Promesses faites à Dieu,	}	Psaume LXVI, 13, 14.
par moi,		Psaume CXIX, 106.
Richard Mather,		Psaume LVI, 12.
21-6-1633.		Néhémie, IX, 33; X, 29, 30, 31, etc.

1. *Magnalia*, III, II, 20, 9, (1, 449).

2. *Magnalia*, III, II, 20, 12 (1, 451).

I. AU SUJET DE MON MINISTÈRE

1. Être plus difficile et plus laborieux dans les préparations de prédications par la lecture, la méditation et la prière; ne pas les faire légèrement ni d'une façon superficielle. (Jér., XLVIII, 10; Ecclés., IX, 40; I Tim., IV, 13-15.)

2. Pendant et après la prédication, lutter sérieusement contre l'orgueil intime et la vaine gloire.

3. Avant et après la prédication, implorer par la prière, avec plus de soin que par le passé, la bénédiction du Seigneur sur sa parole, pour le bien des âmes. (I Cor., III, 6; Actes XVI, 14.)

II. AU SUJET DE MA FAMILLE

1. Être plus abondant en conversations et en discours religieux. (Deut., VI, 7.)

2. Prendre plus de soin du catéchisme pour les enfants. (Gen., XVIII, 19; Prov., XXII, 6; Eph., VI, 4.) En conséquence, s'appliquer à ce travail une fois par semaine; s'il faut y manquer à cause d'obligations urgentes, y donner deux fois plus de temps une autre semaine.

III. A MON SUJET

1. Mieux lutter contre les soucis et les craintes de ce monde et contre l'amour déréglé des choses terrestres. (Matt., VI, 25, etc.; Ps., LV, 22; I Pierre, V, 7; Phil., IV, 6.)

2. Prier en particulier plus souvent et avec plus de suite. (Matt., VI, 6 et XIV, 23; Ps., LV, 17; Dan., VI, 10.)

3. Accomplir le devoir de l'examen de conscience plus fréquemment, avec plus de soin et de sérieux (Lâm., III, 40; Ps., IV, 4; Ps., CXIX, 59); spécialement avant de recevoir la communion. (I Cor., XI, 28.)

4. Lutter contre l'excès de confiance en la chair et le sommeil prolongé. (Prov., VI, 9, 10 et XX, 13.)

5. Lutter contre les paroles vaines et le gaspillage d'un temps précieux. (Eph., V, 16.)

IV. AU SUJET DES AUTRES

1. Être plus attentif et mettre plus de zèle à faire du bien à leurs âmes, par des exhortations particulières, des réprimandes, des instructions, des entretiens sur la parole de Dieu. (Prov., X, 21; XV, 17; — Lév., XIX, 17; Ps., XXXVII, 30.)

2. Être prêt à rendre des services amicaux, non seulement ni principalement pour obtenir la louange des hommes et gagner une réputation de bon voisin, mais plutôt par obligation de conscience à l'égard du commandement de Dieu. (Phil., II, 4; I Cor., X, 24; Hébr., XIII, 16.)

Renouvelées en confessant mon incapacité de les remplir par moi-même et mon désir de chercher la force en Christ, pour me reposer désormais sur lui et agir par lui dans tous mes devoirs spirituels. 15-6-1636.)

RICHARD MATHER (1). »

En 1656, Richard Mather avait épousé Mrs. Sarah Story, veuve de John Cotton. Sa première femme, Catherine Holt, était morte l'année précédente. Elle lui avait donné six fils dont quatre furent pasteurs.

« Né à Dorchester en juin 1639, Increase était le plus jeune; son père l'avait ainsi nommé à cause de l'inoubliable « accroissement » dont Dieu avait favorisé le pays vers le temps de sa naissance... Sa mère lui disait parfois, alors qu'il n'était encore qu'un enfant, mais son préféré, qu'elle ne demandait pour lui que deux choses à Dieu : la grâce de craindre ce Dieu et de l'aimer, le savoir qui le rendrait utile à Son Service... Elle l'encourageait vivement à la diligence et lui rappelait souvent ce mot : « Connais-tu un homme diligent dans son ouvrage ? il se tiendra devant les rois... (2) »

Il se convertit vers l'âge de quinze ans.

« Pendant bon nombre d'années, dit-il, je m'abandonnai tranquillement au courant de l'impiété et de la sécurité charnelle; il plut enfin au Seigneur, l'année 1654, de me visiter en sa miséricorde par une grave maladie qu'on crût être la pierre. »

C'est au cours de cette maladie que s'opéra sa conversion.

Il fit ses études à Harvard College avec grand succès. A dix-huit ans,

1. *Magnalia*, III, II, 20, 13 (1, 451).

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 17-20. Citations du *Parentator*.

« il prêcha son premier sermon dans un village dépendant de Dorchester. Le dimanche suivant, il occupa la chaire de son père... Tout l'auditoire fut vivement impressionné... Son père le fut tout spécialement ; c'est à peine s'il put prononcer la bénédiction à cause des larmes que lui faisait verser l'évidente bénédiction qu'il venait de recevoir lui-même. »

Son frère Samuel était pasteur à Dublin. En 1657, il alla le rejoindre et prit, à Trinity College, le grade de *Master of Arts*. Il entra dans le ministère actif. En 1659, il était à Guernesey comme aumônier de la garnison. Mais, « mis en demeure de se conformer aux superstitions renouvelées de l'Église d'Angleterre ou de quitter l'île », il donna sa démission. Après avoir refusé un bénéfice dans l'Église établie et avoir renoncé à un voyage sur le continent, il retourna en Nouvelle-Angleterre. Il prêcha, tantôt pour son père, à Dorchester, tantôt à Boston, à la Nouvelle-Église.

Au mois de mars 1662, il épousa Maria Cotton, fille unique du défunt et célèbre John Cotton. Le 12 février 1663, à Boston, il lui naquit un fils qu'il appela Cotton.

« Je lui ai donné ce nom, écrivit-il plus tard, en souvenir de son grand-père. Le Seigneur fasse que nous puissions le suivre tous les deux comme il suivit le Christ (1). »

Il y avait alors trente-quatre ans que le *Gouverneur et la Compagnie de la Baie de Massachusetts* avaient reçu la Charte royale (2). A l'origine, elle n'était que le statut officiel d'une association commerciale ayant son siège en Angleterre. Au mois d'août 1629, la Compagnie résolut de transférer le siège social en Nouvelle-Angleterre. John Winthrop, un émigrant,

1. *Magnalia*, III, I, *To the reader* (1, 247).

2. V. PALFREY : *History of New-England*, vol. I, pp. 97-99.

LABOULAYE : *Histoire des États-Unis*, vol. I, pp. 165-167.

succéda comme gouverneur à Thomas Craddock (1). « En fait, c'était la transformation d'une corporation commerciale en un groupement provincial indépendant. Ce qui n'était que la charte d'une compagnie devint la loi d'un État (2). »

Sous le régime de la Charte, ainsi détournée de sa destination primitive, les trente premières années d'existence du Massachusetts se passèrent en vigoureux efforts pour créer et développer une vie nationale. La volonté unanime d'exister, puis de maintenir l'indépendance vis-à-vis du gouvernement d'Angleterre, que ce fût celui de Charles I^{er} ou celui de Cromwell, neutralisa des divergences, des antagonismes même qui devaient se donner libre cours par la suite.

Cependant, à ne pas discerner, parce qu'elles n'étaient pas encore nettement manifestes ni tranchées, l'existence de différentes tendances chez les premiers colons, on risque de donner une idée au moins incomplète de leur histoire, comme de l'histoire subséquente.

Il semble bien qu'indépendamment d'erreurs matérielles faciles à corriger, une confusion de ce genre infirme absolument les conclusions du livre de M. H. Bary : *La Religion dans la société aux États-Unis*, du moins en ce qui concerne les chapitres relatifs aux *Pilgrim Fathers* et aux premières générations de puritains américains (3). Il serait impossible de corriger cette confusion sans bouleverser le savant système de l'auteur ; c'est sur elle que repose tout entière sa thèse principale : les colonies et les églises d'Amérique se sont fondées hors de toute préoccupation dogmatique ; elles sont

1. *Magnalia*, I, 5, 1 (1, 73).

PALFREY : *Op. cit.*, vol. I, pp. 105-106.

2. LABOULAYE : *Op. cit.*, vol. I, p. 172.

3. H. BARY : *La Religion dans la société aux États-Unis*, chap. I, II, III, IV, V, IX.

V. une critique générale de l'ouvrage de M. Bary dans l'article de M. ALBERT SCHINZ : *Revue chrétienne*, 1^{er} novembre 1903.

le résultat de préoccupations sociales et d'un instinct positif.

Si cette opinion était justifiée, notre étude n'aurait aucune raison d'être : la théocratie, au sens ordinaire du mot, n'aurait jamais paru au Massachusetts et n'aurait pas eu à disparaître. C'est bien d'ailleurs ce qu'affirme M. Bargy quand il écrit : « On a dit du régime puritain que c'était une théocratie ; c'en est une dans le sens de gouvernement de Dieu, non de gouvernement des prêtres (1)... » Nous croyons qu'une telle opinion ne se défend qu'à la condition de ne pas tenir compte de faits certains.

Il est certain tout d'abord que si des colons ont quitté la Hollande ou l'Angleterre pour des raisons sociales, il n'en est aucun qui n'y ait mêlé des considérations religieuses ; ce n'est qu'en faisant parmi leurs paroles un choix arbitraire qu'on peut le nier. Il est certain aussi qu'un grand nombre de colons sont venus en Amérique pour des motifs principalement ecclésiastiques et religieux (2). Les uns et les autres avaient, bien qu'à des degrés différents, la pensée commune de fonder une société où il serait possible de poursuivre la réformation de la religion et d'adorer le Seigneur Jésus-Christ dans la liberté de la conscience et la pureté du culte. Les uns et les autres, s'ils n'avaient qu'un dogme, en avaient au moins un, très suffisant et auquel tous tenaient fermement : l'autorité souveraine des Saintes Écritures en toute matière.

Mais tandis que les uns s'appliquèrent à tirer de ce dogme les conséquences logiques qu'il comporte, les autres, occupés de satisfaire à des nécessités plus impérieuses, s'en désintéressèrent jusqu'au jour où les conséquences blessèrent leur sens politique ou moral. En très peu de temps, le développement du dogme engendra la théocratie, gouvernement de Dieu au moyen de ses ministres. Car si Dieu parle à son peuple par les Écri-

1. BARGY : *La Religion dans la société aux Etats-Unis*, p. 28.

2. V. *Supra*, pp. 10, 11, 16, 20.

tures, il ne parle cependant pas toujours avec une parfaite clarté. « Dans l'Écriture, tout n'est pas également clair, ni en soi, ni pour tous (1). » Il faut des interprètes qualifiés de la Parole de Dieu ; ce sont les ministres de l'Évangile. Les ministres deviennent forcément alors les personnages les plus importants de la société ; ils sont consultés sur les affaires d'ordre civil aussi bien que sur celles d'ordre théologique et ecclésiastique ; ils constituent en définitive un clergé, un sacerdoce qui exerce, au nom de Dieu, un pouvoir souverain sur le temporel comme sur le spirituel. Ce sont les pratiques de ce clergé qui contribuent le plus efficacement à faire croire à l'idendité des lois de Dieu et des lois de l'État, du royaume du Christ et de la cité puritaine, de la religion et du civisme, de la piété et du patriotisme ; l'action politique des ministres est la démonstration constante de la parfaite union de l'Église et de l'État, idéal de toute théocratie.

Il est vrai que les ministres sont ministres par la volonté du peuple ; ils sont élus par les membres des églises. Mais si l'on songe que ce sont eux qui confèrent ou refusent la qualité de membres, si l'on considère que la charge pastorale devient de plus en plus héréditaire, qu'il se constitue des familles sacerdotales, des types de pensée et de piété sacerdotaux, on voit ce que vaut cette garantie de l'élection ; elle est une forme sans réalité correspondante.

Cependant, en présence de l'esprit théocratique qui domine, l'esprit démocratique n'a jamais abdiqué. Il est impliqué dans la constitution même de l'État et dans celle de l'Église où l'élection par le peuple, si elle n'a pas toute la portée pratique désirable, est néanmoins un principe absolu. Il ne peut pas triompher, d'abord parce que les nécessités de la défense nationale arrêtent toute velléité de luttes intérieures ; ensuite parce que ses représentants, attachés eux aussi au dogme de l'autorité

1. *Magnalia*, V, I, 4, 7 (II, 483).

souveraine et universelle de la Bible, source profonde de la théocratie, ne possèdent pas une critique biblique qui leur permettrait de rompre avec l'absolu du dogme tout en conservant la religion de la Bible.

Mais l'esprit démocratique ne cesse jamais de signaler son existence aux moments critiques. C'est lui qui en 1632 fait rendre aux citoyens le droit d'élire les Magistrats; c'est contre lui qu'en 1634, John Cotton fait édicter la clause religieuse de l'admission au rang de *citoyen*, sauvegarde du régime théocratique (1). L'esprit démocratique pousse à la guerre contre les Indiens et favorise la formation d'une Confédération des quatre colonies (2); l'esprit théocratique pousse à la guerre contre les hérétiques, bannit Roger Williams et Mrs. Hutchinson. L'un appelle Henry Vane au gouvernement; deux ans après, l'autre le chasse. Les théocrates pendent les Quakers; les démocrates interviennent pour arrêter les exécutions (3).

Pendant près de trois quarts de siècle, où la prépondérance appartient évidemment à la tendance théocratique, les deux esprits coexistèrent ainsi, tantôt alliés contre les entreprises qui tendaient à mettre le pouvoir du roi au-dessus du pouvoir établi par la Charte, tantôt divisés sur les questions intérieures. Pour que leur antagonisme éclatât, irréductible, pour qu'une lutte s'engageât, décisive, il fallut que la théocratie, trop sûre d'elle-même, se portât à d'intolérables excès. C'est à Cotton Mather qu'il était principalement réservé de déchaîner le conflit, de soutenir le choc, d'assurer par sa résistance même, et contre son dessein, la victoire de l'esprit démocratique sur l'esprit théocratique. Il était intéressant de noter que les deux esprits étaient déjà à l'œuvre avant sa naissance et depuis l'origine même des colonies.

1. V. *Supra*, p. 11.

2. PALFREY : *History of New England*, vol. I, pp. 259-269.

3. Id.

Id.

vol. II, pp. 1-17.

L'année qui suivit la naissance de son fils, après bien des hésitations de sa part et de pressantes instances de la part du troupeau, Increase Mather accepta la charge de pasteur de la Seconde église, à Boston (1).

Comme son père, il connut les difficultés et les tentations. Le Diable ne l'avait-il pas incité à douter de l'existence de Dieu ? Déjoué, n'avait-il pas essayé de prendre sa revanche et d'endurcir tellement le cœur des paroissiens que le pasteur en fût réduit à un salaire de famine ?

Comme son père aussi et comme tous ceux de sa famille, il fut un grand laborieux, très attentif à ne pas perdre de temps. L'excès de travail et la peine de deuils successifs altérèrent gravement sa santé, en 1669. Le 11 juin 1670, au sortir de la maladie, il écrivait dans son *Journal* :

« Le triple souhait du premier des pécheurs : Je souhaite ! je souhaite ! je souhaite !

1. De pouvoir rendre quelques signalés services au Dieu que j'aime en Jésus-Christ avant de quitter ce monde.

2. J'aimerais laisser derrière moi quelque chose qui fit du bien sur la terre quand je serai dans le Ciel.

3. Quand j'aurai fini ma tâche, je voudrais bien souffrir pour l'amour de mon Dieu et pour Jésus-Christ (2). »

De mystérieuses extases, la faculté de recevoir des présages faisaient d'Increase Mather un privilégié du monde spirituel.

1. Il y avait alors deux églises congrégationalistes à Boston : la *Old Church* ou *Première église* qui avait eu pour pasteur John Cotton, puis James Allen et Benjamin Wadsworth ; la *North Church* ou *Seconde église*.

En 1670, Davenport, pasteur de la *Old Church*, se sépare de cette église avec vingt-neuf membres et en fonde une nouvelle, la *Old South Church* ou *Troisième église*. Elle eut plus tard pour pasteur Samuel Willard.

En 1698, Leverett et Brattle organisèrent une *Quatrième église* dont le pasteur fut Benjamin Colman, la *Brattle Street Church*.

Ce sont encore les quatre églises congrégationalistes de Boston.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 26.

« Comme j'étais en prières, » écrivait-il en 1672, « je fus extrêmement attendri en mon cœur, et il me sembla que je voyais Dieu devant mes yeux d'une manière inexprimable, tellement que j'eus peur d'être tombé en extase dans mon cabinet. »

« Dans ses dernières années, » dit Cotton Mather, « il ne notait plus avec autant de soin ces souffles célestes (Heavenly Afflations) parce qu'ils devenaient très fréquents. Il trouvait aussi... que les ravissements d'une âme qui s'entretient intimement avec le Ciel sont tels que les heureux hommes qui les éprouvent ne peuvent exactement se les rappeler (1). »

Cotton Mather, encore enfant, avait une nature à la fois si impressionnable et si compréhensive que l'exemple de son père devait s'imposer fortement à lui. La vive affection qui les unissait et qui fut de toute leur vie établissait entre eux des rapports d'une intimité profonde. Le père, un homme révérend de toute la ville et du pays à cause de ses qualités personnelles, revêtu de l'éminente dignité pastorale, favorisé de révélations divines, un *élu* très certainement, mais à qui la grâce pouvait faire défaut par instants et qui se surveillait, et qui luttait, et qui souffrait, le détenteur fidèle de la stricte tradition puritaine, possédait aux yeux du fils tous les prestiges qui valent la peine d'être recherchés. Cotton Mather ne devait jamais croire à la légitimité d'un idéal de vie autre que celui qu'il voyait chaque jour réalisé dans la personne de son père.

Les rares détails que l'on possède sur l'enfance et la jeunesse de Cotton Mather, c'est lui-même qui les a conservés dans un écrit qu'il composa sur la fin de sa vie, à l'intention de son fils, et qu'il intitula : *Paterna*. Pour les comprendre, il est nécessaire de se rappeler que dans le monde puritain, la tâche primordiale de l'éducateur était de préparer l'enfant, par l'habitude de l'examen de conscience, au désir, au sentiment et, autant que possible, à la certitude de son élection. On lui apprenait à s'interroger, à s'humilier, à s'offrir à la grâce,

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 26-28.

jusqu'à ce qu'on pût discerner en lui les signes ordinaires de la merci de Dieu. Ce travail ne pouvait commencer trop tôt, car toutes les années passées hors de l'élection étaient aussi passées hors de la conformité aux volontés de Dieu et irrémédiablement perdues, quelles que fussent les apparences.

Un passage du *Journal* du juge Sewall met en lumière le régime de piété auquel étaient alors soumis les enfants de familles pieuses et qui dut être celui de Cotton Mather. Il s'exprime ainsi, à la date du 13 janvier 1696 :

« Quand je suis rentré, à sept heures passées, ma femme est venue vers moi et m'a dit que Betty (1) les avait fort surpris... Il semble que Betty Sewall avait déjà manifesté de l'abattement et du chagrin ; mais, un peu après dîner, elle a poussé un cri si terrifiant que toute la famille s'est mise aussi à crier ; sa mère lui en a demandé la raison ; elle n'en a pas donné ; à la fin, elle a dit qu'elle avait peur d'aller en enfer, que ses péchés n'étaient pas pardonnés. Elle avait d'abord été frappée, vers le 5 janvier, par la lecture que j'avais faite d'un sermon de Mr. Norton sur ce texte : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas (Jean, VII, 34). Ces mots, cités dans le sermon : Vous me chercherez et vous mourrez dans vos péchés (Jean, VIII, 21), s'étaient emparés de son esprit et la terrifiaient. Le 12 janvier, elle était restée à la maison, elle avait lu dans Mr. Cotton Mather : Pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur?... ce qui avait encore augmenté sa frayeur. Sa mère lui a demandé si elle priait. Elle a répondu que oui ; mais elle craignait que ses prières ne fussent pas entendues parce que ses péchés n'étaient pas pardonnés. Mr. Willard (2), bien qu'on l'eût fait appeler immédiatement, est arrivé après moi à la maison. Il s'est entretenu avec Betty ; elle n'a pas pu rendre exactement compte (de ce qu'elle éprouvait) ; mais elle était confondue... Mr. Willard a fait une excellente prière. Que le Seigneur fasse jaillir la lumière et la consolation de ce sombre et terrifiant nuage, qu'Il permette que la fin de ces cruelles angoisses soit la présence de Christ en ma chère enfant (3). »

1. La fille de Sewall, alors âgée de quinze ans.

2. Le pasteur de la *Troisième église*.

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 30.

Dans la *Magnalia*, Cotton Mather rapporte avec force détails des exemples de

Parmi ses propres souvenirs de jeunesse, ce sont des faits du même genre que Cotton Mather a jugés les plus dignes de passer à sa postérité. Il relève ses chances de prime élection.

« Jusqu'à la fin de ma vie, dit-il, je veux déplorer les précoces effervescences du Péché originel qui se manifestèrent dès son début. Ton grand-père, quoiqu'il fût un père sage et sévère, observant en moi certaines dispositions, se réjouissait à la pensée que j'étais, dès mon enfance, sanctifié par le Saint Esprit de Dieu. Mais il ne savait pas, lors même que je n'étais qu'un enfant, combien j'étais souillé ; il ne voyait pas les symptômes de mon égarement. Cependant, il y eut quelques bonnes choses dans mon enfance... Je commençai à prier lorsque je commençai à parler. De moi-même j'appris à écrire avant d'aller à l'école. Je m'habituai à la prière secrète et ne m'en tint pas aux formules consacrées. Il m'arriva même de composer pour mes camarades (j'avais alors sept ou huit ans) des prières que je les obligeais à dire. Avant que je pusse écrire les sermons au culte public, j'écrivais ce que je me rappelais à mon retour à la maison. Je reprenais mes compagnons de jeux pour leurs mauvaises paroles et leurs mauvaises actions ; à cause de ces réprimandes, j'eus parfois à souffrir leurs persécutions, non seulement des moqueries, mais aussi des coups. Un jour quelqu'un rapporta cela à ton grand-père ; je me souviens qu'il parut très heureux, presque fier, des outrages que j'avais subis ; j'en fus étonné ; mais plus tard, j'ai mieux compris ses célestes principes (1). »

Ce pieux garçon fut aussi un excellent écolier. A douze ans, il était admis à Harvard College, et déjà il pouvait parler le latin couramment ; il avait lu Caton, Térence, Cicéron, Ovide, Virgile, le Nouveau Testament en grec, des parties de Socrate et d'Homère, et il avait commencé l'étude de la grammaire

piété infantine ; il montre ce que devait être la vie d'un jeune élu. Voir notamment *Magnalia*, IV, 10 (II, 153-176) : *La vie et la mort de Nathaniel Mather*.

Magnalia, VI, 7. Appendice (II, 480-486) : *Un témoignage pour les enfants de la Nouvelle-Angleterre ; ou quelques exemples d'enfants chez qui la crainte de Dieu avait remarquablement fleuri avant leur mort... recueillis et publiés pour encourager d'autres enfants à la piété*.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 33.

hébraïque. Ses études universitaires furent aussi étendues que brillantes. La logique, la physique, l'arithmétique, la philosophie naturelle, tout lui était bon.

Sa vie spirituelle se développait à l'unisson.

« Je ne puis me rappeler avec certitude, écrit-il, l'époque à laquelle je commençai à célébrer seul et par moi-même des jours de prière et de jeûne. Mais je crois que j'avais alors environ quatorze ans et je me rappelle bien que j'avais fait du « Christian Walk », de Mr. Scudder, mon guide dans ces exercices (1). »

En 1678, il se présentait pour obtenir le grade de bachelier. Il était alors un jeune homme de seize ans, très sérieux, presque mélancolique, qui sentait s'agiter en lui l'âme des ancêtres puritains, qui se savait descendant d'élus et qui eût aspiré à devenir pasteur comme eux tous si une fâcheuse difficulté de parole ne lui avait paru un obstacle insurmontable. Lorsqu'il reçut son titre de bachelier, le Président Urian Oakes prononça dans le discours d'usage des paroles qui durent le frapper comme l'expression même de ses pensées et de ses espoirs intimes :

« Le suivant, disait le Président Oakes, s'appelle Cotton Mather. Un nom bien remarquable ! Je me trompe, mes amis ; je devrais dire : des noms bien remarquables !... Je ne dirai rien de son honorable père, l'administrateur le plus vigilant, le membre le plus distingué du Collège : je n'ose le louer en sa présence. Mais si ce jeune homme fait revivre en lui la piété, la science, l'élégante culture, le bon sens, la prudence et le sérieux de ses vénérables ancêtres, John Cotton et Richard Mather, on pourra dire de lui qu'il a accompli son plus grand devoir. J'ai d'ailleurs tout lieu d'espérer qu'en ce jeune homme, dans la réalité comme dans le symbole du nom, Cotton et Mather s'uniront et revivront (2). »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 36.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 37.

CHAPITRE II

L'ABROGATION DE LA CHARTE

LES DÉBUTS DE COTTON MATHER DANS LE MINISTÈRE

(1678-1686)

De 1678 à 1686, il s'accomplit dans la condition du Massachusetts des modifications de la plus haute importance. Un triple changement s'opéra, dans les rapports de la colonie avec le gouvernement d'Angleterre : la Charte fut abrogée ; — dans l'attitude du peuple et du clergé relativement à l'indépendance nationale : l'unanimité en faveur de l'autonomie n'exista plus ; — dans l'état des mœurs : l'habitude se prit de critiquer et de violer ouvertement les prescriptions du puritanisme.

Ces changements n'allèrent pas sans résistances de la part d'hommes imbus, en général, de l'esprit théocratique et persuadés que la volonté de Dieu se rencontrait avec l'intérêt du pays pour exiger le maintien de la politique et de la discipline des Pères. Personne, dans le parti de l'opposition, ne fut plus résolu qu'Increase Mather ; il ne se rallia jamais aux nouveautés et n'eût point de repos avant de les avoir, sinon supprimées, du moins corrigées.

Les relations du Massachusetts avec la couronne d'Angleterre avaient été jusqu'alors assez restreintes. Charles I^{er} avait donné la Charte, puis s'était ordinairement désintéressé de la colonie. Pourtant, la colonie n'était rien moins qu'en sécurité.

Elle n'avait de droits que ceux que le roi lui avait gracieusement concédés, ou plutôt qu'il avait concédés à une compagnie commerciale qui se permit d'étendre ses attributions (1). Les colons ne tenaient leurs territoires que de la volonté du roi, seul possesseur légal du pays. Le jour où il lui plairait de les reprendre et de retirer la Charte, rien ne pouvait valablement l'en empêcher. L'existence autonome du Massachusetts était un fait toléré, non un droit reconnu.

En 1634 déjà, il y avait eu une sérieuse alerte. Des gentilshommes anglais demandaient le retrait de la Charte sous prétexte qu'elle disposait de territoires qui leur avaient été antérieurement attribués. Charles I^{er} et Laud, qui y avaient tout intérêt, avaient pris la demande en bonne considération; seules, les difficultés intérieures empêchèrent qu'il y fût donné suite (2).

Sous Charles II, les attaques furent renouvelées. Le Massachusetts était dans une condition prospère. Le moment était propice pour le rattacher à la couronne. Des plaintes avaient été directement adressées au roi par des dissidents persécutés, notamment par les Quakers. L'Acte de Navigation n'avait pas été observé. C'étaient autant d'occasions d'intervenir.

Au mois de juin 1676, Edward Randolph arrivait à Boston. Il était porteur d'une lettre royale enjoignant au Gouverneur et aux Assistants d'envoyer en Angleterre des délégués pour répondre de tout ce qui était reproché. Ce Randolph fut le mauvais génie de la colonie; il s'attacha à elle, la harcela, épiant et signalant en haut lieu les symptômes très réels de désaffection du peuple à l'égard du gouvernement des Magistrats; il fut le principal artisan de l'abrogation de la Charte (3).

L'arrivée de Randolph coïncidait d'ailleurs avec d'autres maux. Le Massachusetts soutenait alors contre les Indiens la

1. V. *Supra*, p. 21.

2. PALFREY : *History of New-England*, vol. I, pp. 150-161.

3. PALFREY : *History of New-England*, vol. II, pp. 194-244.

terrible *guerre du roi Philippe*. Des fléaux s'abattaient périodiquement sur le pays et compromettaient les récoltes de plusieurs années; les naufrages, les incendies, les épidémies se multipliaient étonnamment. Tant de calamités accumulées, et particulièrement l'abandon du peuple élu aux mains de sauvages sanguinaires, devaient être le signe d'un « extraordinaire courroux de Dieu ». Il importait de découvrir les causes de l'irritation divine et de les supprimer. C'est pourquoi, en 1679, l'Assemblée Générale convoqua un Synode auquel elle donna mission d'étudier ces deux questions : « Quels sont les méfaits qui ont provoqué le Seigneur à porter ses jugements sur la Nouvelle-Angleterre ? » et « Que faut-il faire pour les corriger ? » Le *Synode réformateur* se réunit à Boston, au mois de septembre; au mois d'octobre, ses décisions étaient signifiées aux églises et au peuple par un nouvel arrêt de l'Assemblée Générale (1).

Nombreux étaient les méfaits : la piété qui décroît ; l'orgueil qui se manifeste par l'insoumission, les disputes, et aussi par une recherche inusitée dans la toilette; le peu d'empressement des jeunes à devenir membres de l'église; le nom de Dieu profané par des serments et des jurements inconsidérés; le culte souillé par la présence d'hommes qui restent assis pendant la prière et sommeillent pendant le sermon; les violations du Sabbat de plus en plus fréquentes; l'ivrognerie que les chrétiens révèlent aux Indiens; la légèreté de vie et de mœurs; l'habitude prise de porter le cou et les bras nus, et la poitrine nue et de danser entre hommes et femmes; le mensonge et l'avarice; le refus de s'amender; le manque d'intérêt pour la chose publique et les murmures à l'endroit des charges publiques, tout cela est signalé dans la réponse du Synode et tout est réprouvé par citations scripturaires.

Mais ce qui accentue la gravité de tels méfaits, c'est leur

1. *Magnalia*, V, IV (II, 316-338).

nouveauté. Ils étaient inconnus aux premiers temps de la colonie. Le véritable remède, c'est donc de revenir aux origines. « Si la Nouvelle-Angleterre se rappelle d'où elle est tombée et si elle retourne à ses premières œuvres, il y a des raisons d'espérer que le présent sera meilleur encore que le plus lointain passé. » L'une des principales œuvres du passé avait été l'alliance explicite et solennelle du peuple avec Dieu. Aussi le Synode recommande-t-il avec insistance le renouvellement collectif et individuel de cette alliance, comme le meilleur moyen de réformation (1).

Increase Mather avait été l'un des membres les plus actifs du *Synode réformateur* de 1679. L'année suivante, au mois de mai, il présida une seconde session du Synode où fut votée la *Confession de foi* des églises du Massachusetts.

Pendant ce temps, Randolph poursuivait ses menées contre la colonie et sa Charte. Ses entreprises n'étaient ouvertement soutenues par personne, mais elles n'étaient pas non plus l'objet

1. Les prescriptions du Synode semblent avoir été inefficaces. Les désordres qu'il avait signalés faisaient à nouveau l'objet de plaintes des puritains fidèles en 1685-1686, ainsi qu'en témoignent les extraits suivants du *Journal* de Sewall :

Novembre 1685. « Les ministres se sont rendus devant la Cour et ont déposé une plainte contre un maître de danse qui cherche à établir ici des danses entre hommes et femmes. Il tient ses réunions le jour du sermon ; on rapporte qu'il aurait dit pouvoir enseigner plus de choses divines par un seul de ses exercices que Mr. Willard ou l'Ancien Testament... Mr. Mather a frappé à la racine en parlant contre les danses mixtes. »

Septembre 1686. « Mr. Shrimpton et quelques autres revenaient en voiture de Roxbury, après 9 heures ; ils chantaient et étaient pris de boisson. Ils se sont arrêtés chez le juge Morgan ; ils ont porté des santés, blasphémé, juré..., au grand trouble de la ville et au chagrin des braves gens. On n'avait jamais vu à Boston une telle dépravation. . »

Un jour de mardi gras « Joseph Maylem se promène dans la Grande-Rue avec un coq dans le dos et une clochette à la main ; plusieurs le suivent, les yeux bandés et, sous prétexte de le frapper, lui ou son coq, ils frappent les passants avec de grands fouets et causent un grand trouble ».

d'une aversion décidée et unanime. C'est que les avis étaient maintenant partagés sur la question même de l'indépendance nationale. Il y avait le parti des résolus, nettement déterminés à ne pas obéir aux ordres venus d'Angleterre et à défendre toutes les libertés prises ; il était en force à la Chambre des Députés et trouvait de l'appui parmi les humbles. Puis il y avait le parti des timorés, des modérés, qui, sans souhaiter la mainmise de la Couronne sur la colonie, n'eussent pas été fâchés qu'elle les aidât à se débarrasser du gouvernement des Magistrats, réellement oppressif, et à satisfaire leurs propres ambitions ; ils étaient en majorité dans le Corps des Assistants et représentaient les opinions de la bourgeoisie à laquelle ils appartenaient.

C'est dans le parti populaire qu'il y avait le plus de tendances à oublier la piété et les mœurs primitives ; c'est le parti modéré qui renonçait le plus facilement à la politique théocratique des Pères. Ainsi s'opérait la dissociation de l'ancien idéal en ses deux éléments ; la cause de l'intégrité nationale n'était plus liée dans tous les esprits à la cause de l'intégrité religieuse, dogmatique ou ecclésiastique.

Le clergé même était divisé : « Le schisme politique, dit Palfrey, n'était pas encore très apparent chez lui ; mais il était suffisant et suffisamment connu pour faire du tort à la cause des patriotes. Les rapports de société et même de parenté étaient intimes entre le clergé et les éminentes familles représentées au Corps des Assistants... En vertu des dispositions légales relatives à l'institution religieuse, les libéralités à l'égard des membres du clergé dépendaient beaucoup de la bonne volonté des classes dirigeantes ; et un clergé d'État est toujours extrêmement sensible aux dangers de l'imprudence populaire. L'ancien esprit du clergé du Massachusetts n'était aucunement éteint. Mais il était déjà très affaibli par des hésitations, des malaises, de la division et de la méfiance (1). »

1. PALFREY : *History of New-England*, vol. II, pp. 245-249.

Un membre de ce clergé paraît cependant n'avoir été atteint par aucun doute ni aucune crainte. Chez lui, l'ancien idéal était intact. En plusieurs circonstances difficiles, il fut l'âme même du parti de la résistance. En 1683, le roi Charles II demandait au Massachusetts « une pleine soumission et la résiliation de la Charte, selon son bon plaisir ». Les Magistrats avaient déjà rédigé une adresse au roi où ils protestaient de leur obéissance quand les citoyens de Boston sollicitèrent l'avis d'Increase Mather.

« Je crois très sincèrement, répondit-il, que nous pécherons contre le Dieu du Ciel si nous votons pour l'affirmative... et il ne serait pas sage de notre part de nous soumettre. David, nous le savons, fit un bon choix quand il choisit de tomber entre les mains de Dieu plutôt qu'entre les mains des hommes. Si nous acceptons une pleine soumission et une complète résiliation selon le bon plaisir (du roi), nous tomberons aussitôt entre les mains des hommes. Si, au contraire, nous ne le faisons pas, nous restons entre les mains de Dieu; nous nous en remettons à sa Providence; et qui sait ce que Dieu peut faire pour nous? (1) »

Ce discours impressionna vivement les citoyens qui repoussèrent à l'unanimité les prétentions royales. Une telle attitude devait nécessairement attirer sur Increase Mather la haine de Randolph et du parti royaliste. Est-ce Randolph qui écrivit et envoya cette lettre signée des initiales d'Increase Mather, adressée à un ami de Hollande, où étaient exprimés les sentiments les plus injurieux à l'égard du roi et qui fut interceptée et portée à la connaissance des autorités anglaises? Les Mathers l'ont toujours affirmé, leurs ennemis ne les ont jamais crus. « La question d'authenticité, dit M. Barrett Wendell, ne sera peut-être jamais résolue d'une façon satisfaisante. » Mais il cite un passage du *Journal* d'Increase Mather qui a trait à cette affaire et qui lui semble porter le cachet de la sincérité.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 46.

« Le Seigneur a regardé favorablement tous les vœux écrits devant Lui, le 11 juin 1670 (1). Oui, il a si pleinement satisfait à mon désir de souffrir pour Lui que mon nom a été rejeté comme méprisable, et que les méchants, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, aux Barbades, aux Iles-sous-le-Vent et partout, ont dit faussement toute espèce de mal de moi... Et la raison de mes souffrances, c'est que j'ai voulu me montrer fidèle au Seigneur Jésus, à son Royaume et à ses intérêts (2). »

Le 21 juin 1681, la Cour de la Chancellerie rendait un arrêt par lequel la Charte du Massachusetts était abolie. Le jugement était confirmé le 23 octobre suivant. Dès lors, le Massachusetts n'existait plus comme nation ; il redevenait ce qu'il était avant que Charles I^{er} ne lui concédât sa Charte : la propriété personnelle du roi d'Angleterre, en vertu de sa découverte par les frères Cabot (3).

Charles II pensa à envoyer un gouverneur de son choix et à lui donner tous pouvoirs. Il avait fixé ses préférences sur le Colonel Kirke, celui qui devait être, quelques mois plus tard, sous Jacques II, le terrible juge des *Assises sanglantes*.

Ces événements et l'annonce d'un tel gouverneur remplissaient de tristesse l'âme d'Increase Mather. Un jour pourtant, le 6 février 1685, il recueillit d'heureux présages :

« Aujourd'hui, écrit-il, tandis que je priais Dieu pour la délivrance de la Nouvelle-Angleterre, je fus extrêmement touché et ému devant le Seigneur, à tel point qu'il me fut impossible pendant quelques instants de prononcer une parole. Puis, je ne pus dire que ces mots : Dieu délivrera la Nouvelle-Angleterre ! Dieu délivrera la Nouvelle-Angleterre ! Dieu délivrera la Nouvelle-Angleterre ! Je me relevai alors tout réconforté et sûr que Dieu m'avait entendu. Ces choses, je l'espère, venaient de l'Esprit de Dieu. Avant de prier, j'étais très triste et très abattu ; mais après avoir prié, je fus plein d'entrain et de joie ; j'attendrai donc le salut de Dieu ! (4) »

1. V. *Supra*, p. 25.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 47.

3. PALFREY : *History of New-England*, vol. II, pp. 249-263.

4. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 47.

Le salut était déjà venu, car Charles II était mort le jour même, Kirke ne devait pas partir pour le Massachusetts, et les premières difficultés du règne de Jacques II, les révoltes de Monmouth et du duc d'Argyle, allaient empêcher le nouveau roi de s'occuper de sa colonie. Celle-ci en profita pour procéder à une dernière élection dans les formes mêmes de la Charte annulée. Simon Bradstreet fut élu gouverneur.

Le 14 mai 1686, Randolph arrivait à Boston avec le jugement portant abrogation de la Charte. Il avait mission d'installer provisoirement dans les fonctions de Président de la Nouvelle-Angleterre, Joseph Dudley, chef du parti modéré et royaliste, fils de Thomas Dudley, le second Gouverneur de la colonie. Increase Mather tenta une démarche auprès de Dudley pour le dissuader d'accepter la présidence; ce fut en vain.

« Le vendredi 24 mai 1686, écrit Sewall dans son *Journal*, les Magistrats et les Députés se sont rendus chez le Gouverneur... Mr. Nowell a prié Dieu de pardonner les péchés de chaque Magistrat et de chaque Député. A remercié Dieu pour les cinquante-six années de miséricorde qu'il nous a accordées jusqu'ici, pendant lesquelles il y a eu ailleurs de grandes calamités, comme le massacre de Piémont; a remercié Dieu pour ce que nous pouvons attendre de celles qui nous sont maintenant données. J'ai proposé de chanter; on a chanté les versets 17 et 18 d'Habacuc (III). Le Maréchal-Général a prononcé l'ajournement en pleurant. Beaucoup de larmes versées pendant la prière et au départ (1). »

« L'ajournement » dont parlait Sewall fut, en réalité, une dissolution définitive. C'étaient le dernier Gouvernement, les derniers Magistrats, les derniers Députés élus par le peuple selon la volonté des Pères qui se séparaient ce jour-là. Les membres de l'Église ne devaient plus jamais jouir de privilèges politiques; le droit exclusif des « fidèles » à choisir les chefs de l'État allait leur échapper pour toujours; la théocratie

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 42.

puritaine était frappée à mort. Si quelques théocrates, comme les Mathers, jouèrent encore un rôle éminent dans l'État, ils ne réussirent jamais du moins à remettre en vigueur les principes politiques de la théocratie. Il semble, au contraire, que leur activité ait surtout concouru à l'établissement d'un gouvernement de la démocratie.

La Présidence de Dudley dura sept mois, jusqu'à l'arrivée de Sir Edmund Andros, le nouveau Gouverneur, nommé par Jacques II. Andros prit possession de la Maison de Ville, le 20 décembre; il se choisit huit conseillers qui représentaient avec lui tout le pouvoir législatif; puis il demanda qu'on disposât une des salles de culte pour les services de l'Église d'Angleterre. Cette dernière prétention parut exagérée. « A une réunion des ministres, assistés de quatre membres par congrégation, on fut d'accord qu'il était impossible de consentir en bonne conscience à ce que les lieux du culte servissent aux exercices de l'Église d'Angleterre... » « Mr. Mather et Mr. Willard parlèrent en toute franchise à Son Excellence au sujet des lieux de culte. » Cependant, trois mois après, les rites de l'Église d'Angleterre étaient officiellement célébrés dans la cité puritaine (1).

Cotton Mather était alors l'un des pasteurs de Boston. Guéri du bégaïement qui l'avait momentanément empêché de se destiner au ministère pastoral, il avait fait ses débuts dans la prédication au mois d'août 1680. En trois dimanches, il avait successivement occupé, comme pour y prendre son inspiration et s'affirmer l'héritier de toutes leurs traditions, les chaires de ses deux illustres grands-pères et de son père.

Au mois de février 1681, l'Église du Nord (Seconde église) lui avait adressé un appel unanime à devenir auxiliaire de son

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 43-44.

père... (1) A la fin de l'année, quand il eut soutenu sa thèse : *Puncta Hebraïca sunt Originis Divinæ*, et reçu le diplôme de *Master of Arts*, l'église l'avait pris à son service, aux appointements de 70 livres (2).

Il avait dix-huit ans; déjà le cadre de sa vie était définitivement arrêté. Il ne devait jamais connaître que Boston, ne jamais voir son pays et ses concitoyens qu'avec les yeux du pasteur de la Seconde église, fils et petit-fils de pasteur.

Déjà aussi, il unissait, dans leur suprême perfection, toutes les habitudes de pensée, les formes de piété, les frénésies d'activité qui étaient de sa race. Pendant près d'un demi-siècle, il allait leur prêter vie et les manifester puissamment; mais il ne devait rien y ajouter. L'homme qui se dépeint aux premières pages du *Journal* de Cotton Mather est, trait pour trait, le même que celui des dernières pages; il était accompli au moment où il naissait à la conscience de lui-même.

Il serait plus exact de dire : les *Journaux* que le *Journal* de Cotton Mather. Ce qu'on en possède (3) n'est en effet qu'une collection incomplète de vingt-quatre registres annuels, datés de 1681 à 1724. Tous commencent au jour anniversaire de la naissance de l'auteur. Tous sont écrits de sa main, mais tous ne sont pas des originaux. Jusqu'en 1711, ils ne sont que la copie d'un choix fait parmi des notes prises au jour le jour, et peut-être retouchées. Cette constatation serait de nature à diminuer considérablement la confiance dans le témoignage de ces écrits. Les ennemis de Cotton Mather n'ont pas manqué de l'exploiter contre lui. Mais si l'on remarque, avec M. Barrett Wendell, qu'à partir de 1711, les *Journaux*, alors de premier jet, présentent la plus parfaite similitude de fond et de forme avec ceux de la période précédente, la présomption d'inexac-

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 7.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 53.

3. V. *Bibliographie*, I.

titude plus ou moins préméditée perd beaucoup de sa force. M. Barrett Wendell cite en particulier l'exemple du *Journal* de 1718, soustrait par la femme de Cotton Mather avant qu'il ne fût achevé, jamais rendu, qu'il ne revit jamais et qui a cependant les mêmes caractères que les *Journaux* dûs à la copie compliquée de correction (1).

D'ailleurs, ce que Cotton Mather consigne avec le plus de suite et de précision dans ses *Journaux*, ce sont les faits intimes de sa vie intérieure. Ils sont pleins du récit de ses pratiques, de ses expériences religieuses. S'il note un événement politique, ou de famille, ou même de son ministère pastoral, c'est presque toujours à cause de la valeur religieuse personnelle qu'il lui attribue : il est signe, démonstration, confirmation, instrument des volontés de Dieu à l'égard de son serviteur. De tels documents ne semblent pouvoir être écrits que pour l'usage et l'utilité de l'auteur lui-même. Dès lors, quelles raisons pourrait-il avoir de les falsifier après coup ?

Sans doute, Cotton Mather a pu se tromper dans sa pieuse interprétation des faits comme dans l'analyse et la description de ses propres sentiments. Un réel défaut de sens critique lui a permis d'attribuer sans hésitation certains événements à des causes surnaturelles qui n'étaient peut-être pas aussi évidemment surnaturelles qu'il le croyait. Un grand désir de se savoir *élu* l'a aidé à considérer des particularités de sa piété comme des symptômes divins d'une *élection* certaine. Mais, à supposer qu'il se soit vraiment trompé, on ne peut pas en conclure qu'il ait voulu tromper ses contemporains et la postérité. On ne peut pas le soupçonner de duplicité ou d'hypocrisie, ni l'accuser d'avoir joué l'homme de Dieu sur la simple raison qu'il n'a pas compris les accidents de sa vie et ne les a pas expliqués de la même façon que ses juges.

Nous nous servons donc des *Journaux* de Cotton Mather

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 47-48.

comme d'œuvres sincères et, dès lors, très intéressantes. Ce qui s'y révèle, dans la sincérité, c'est un état d'âme extraordinaire, un tempérament religieux d'une forme spéciale. C'est la piété puritaine, mais avec addition d'un élément particulier : la piété d'une famille sacerdotale, d'un homme du sacerdoce chez les puritains. Dans le *Journal* de Sewall, par exemple, on discerne les traits de la religion commune à tous les habitants de Boston ; on y voit ce qu'un bon citoyen accomplissait pour le Dieu de la Nouvelle-Angleterre. Sewall est un puritain tout court. Mais, dans les *Journaux* de Cotton Mather, comme dans ceux de son père, on voit en outre ce que Dieu accomplit journellement par un pasteur et pour un pasteur de la Nouvelle-Angleterre, comment il lui donne des gages spéciaux de sa sollicitude, l'admet dans son intimité, lui fait partager sa faculté de prévoir l'avenir, comment il ordonne et règle toute la conduite publique et privée de celui qu'il a choisi comme interprète de ses volontés. Cotton Mather est un *inspiré* puritain.

Au Massachusetts comme en Israël, tout le monde pouvait être un inspiré ; en fait, tout le monde ne l'était pas. Cotton Mather pense avoir reçu cette grâce insigne ; c'est ce qu'il raconte dans ses *Journaux* ; il vaut la peine de s'y arrêter. Mais en Israël, l'inspiré était souvent aussi le *prophète* en révolte contre le *prêtre* et annonciateur du meilleur monde de l'avenir. Or, à bien lire ses *Journaux*, à les confronter surtout avec les actes de sa vie, on ne peut guère s'empêcher de constater que Cotton Mather, inspiré, ne devint jamais prophète et fut toujours un prêtre, intrépide serviteur du passé. Avoir associé ainsi avec opiniâtreté une authentique inspiration religieuse à la volonté de conserver un passé qui agonisait et devait mourir, cela suffit peut-être à expliquer les haines qu'il eut à subir en son temps et les jugements trop sévères qui furent toujours portés contre sa religion et contre sa personne.

Les quatre premiers en date des *Journaux* conservés se rapportent à la période de la vie de Cotton Mather qui fait l'objet de ce chapitre. Ce sont ceux de 1681, 1683, 1685 et 1686. Nous les utiliserons simultanément pour relever quelques traits de sa vie intérieure et pastorale, connaître les circonstances de son mariage et l'attitude qu'il observa vis-à-vis des graves événements politiques du temps.

La certitude d'une présence extraordinaire et d'une incassante action de Dieu dans sa vie est la caractéristique dominante de la piété de Cotton Mather. Elle est à la fois l'effet d'expériences renouvelées et la cause de ces expériences : apparente contradiction qui est cependant une nécessité fondamentale de toute vie religieuse.

« Le Dieu du Ciel, écrit-il un dimanche, m'a prêté dans l'exercice de ma charge des secours si frappants que j'ai dû en tirer cette conclusion : Je crois que je jouirai d'une glorieuse présence de Dieu dans tout mon ministère (1). » (Février 1681.)

Un autre dimanche, il a prêché

« avec un secours très particulier du Seigneur. Oui, telle était la puissance de sa présence en moi que quelques-uns déclarèrent ensuite avoir eu peine à retenir au milieu de l'assemblée les cris de leurs cœurs contrits et brisés (2). » (Octobre 1681.)

Il se promène un soir à travers la ville et recueille les plus vives impressions :

Quand « je me fus rendu compte que Dieu avait fixé mon lot dans un endroit extrêmement peuplé, mon cœur fut pénétré à un degré plus qu'ordinaire du désir de la conversion et du salut des âmes de ce lieu. Puis mon âme fut inexprimablement ravie en prières pour cette grâce (3). » (1683.)

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 49.

2. Id. Id. p. 51.

3. Id. Id. p. 55.

A l'occasion d'un service d'actions de grâce pour jeunes gens :

« Le Seigneur m'aida à les prêcher pendant près de trois heures (je n'avais eu pourtant qu'un peu plus d'une heure pour me préparer)... Ce fut une bonne journée! (1) » (1683.)

Ce n'est pas seulement pour l'aider dans les tâches de son ministère qu'il est assuré de l'efficace intervention de Dieu, c'est encore pour les travaux de son éducation personnelle. Après un jour de prière, Dieu lui a donné

« de glorieuses assurances qu'Il n'abandonnerait jamais l'œuvre qu'Il avait commencée dans mon âme (2). » (Juin 1681.)

Quand il s'égare, Dieu l'avertit par quelque souffrance de l'âme ou du corps. C'est ainsi qu'il eut à souffrir des « silences de Dieu » dans la prière. Un jour, il a mal aux dents et cherche aussitôt la signification de cette épreuve :

« I. N'ai-je pas péché par mes dents?... Par un coupable et pervers excès dans le manger et par de mauvaises paroles...

II. C'est une vieille maladie dont j'avais pourtant été délivré pendant longtemps. Je dois donc me demander : N'ai-je pas récemment cédé à quelque vieille iniquité? (3) » (Mai 1681.)

Quand il est dans la bonne voie, Dieu lui ménage des récompenses matérielles ou spirituelles. Il a acheté un Indien espagnol ; en bon fils, il l'a donné comme serviteur à son père ; plus tard, il reçoit lui-même en don un autre Indien espagnol (1681) (4). Son père admirait sa montre ; il lui en a fait cadeau ; peu de temps après une personne dont il « n'avait aucune raison d'espérer un tel présent » lui en a offert une meilleure (1683) (5). Il a prié pour un ami gravement malade ;

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 56.

2. Id. *Id.* p. 50.

3. Id. *Id.* p. 50.

4. Id. *Id.* p. 52.

5. Id. *Id.* p. 56.

« le pauvre homme sentit, pour ainsi dire, un fardeau ou un nuage qui commençait à s'éloigner de ses esprits ; à partir de cet instant, à son grand étonnement, il commença à aller mieux... Oh ! mon âme, pourquoi oublies-tu de tels bienfaits ! » (1683.)

« En parcourant les adresses des personnes qui vont se joindre à l'église, j'ai remarqué plus de Trente Sceaux de mon ministère en ce lieu... D'après cela je puis supposer que, par son moyen, plusieurs vingtaines ont été aidés ici et ailleurs dans leur rencontre avec le Seigneur. Dieu soit loué ! (1) » (Juillet 1683.)

Mais toutes ces certitudes, ces promesses, ces extases, ces assistances, ces directions, ces communications de Dieu à son serviteur, toutes ces assurances de détail sont précieuses dans la mesure où elles contribuent à créer la plus nécessaire, celle qui résume les autres, l'assurance de *l'élection*. Elle est difficile à acquérir, non seulement parce que ses signes varient en nature et en nombre, mais aussi parce qu'on n'est pas sûr de leur provenance exacte. C'est une des ruses ordinaires de Satan de créer d'illusoires symptômes d'élection afin de perdre l'âme qu'il guette par la sécurité. Aussi quelles luttes, quelles alternatives d'espérance et d'abattement, quelles dévorantes émotions dans la poursuite passionnée de cette assurance qui paraît, se voile, revient, s'enfuit et ne se livre jamais tout entière ! La piété d'un inspiré puritain ne pouvait pas être paisible et calme.

Cotton Mather se montre toujours préoccupé de découvrir les preuves de son élection. Il note cette expérience :

« Comme je méditais sur ce sujet : Comment puis-je glorifier Dieu ? je vins à regarder le Ciel par la fenêtre ; et cette pensée fit irruption dans mon esprit de la façon la plus irrésistible et la plus réconfortante : Certainement, si le Seigneur n'avait pas eu de toute éternité le dessein de me glorifier dans le Ciel, il n'aurait jamais mis dans mon cœur le désir de chercher à le glorifier sur la terre (2). » (1681.)

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 55.

2. Id. Id. p. 52.

Il a d'ailleurs le privilège de recevoir les signes qui passent pour les plus certains : les persuasions intimes (*particular faiths*) et les visites des anges.

Dans la *Magnalia*, en retraçant la vie d'un homme spécialement favorisé de ces *fois particulières*, il en donne une définition et des exemples :

« Certains justes qui travaillent abondamment à prier le grand Dieu sont quelquefois assurés par une intime persuasion (*particular faith*) de l'heureux succès de leur prière. Ce n'est pas un fait inconnu que les enfants de Dieu, au milieu de leurs requêtes pour telle ou telle grâce spéciale, sentent leurs cœurs gagnés par l'étrange persuasion qu'ils la recevront du Seigneur; et cette persuasion n'est pas une simple idée ni une imagination, mais une impression spéciale du Ciel sur les esprits des saints qui en sont participants. Cette foi particulière n'est pas l'apanage de tout chrétien, elle est bien moins encore une prérogative de toute prière. Il n'y a pas de vrai chrétien qui ne prie avec foi; sa prière suppose une foi générale dans le pouvoir, la sagesse, la bonté de Dieu et dans la médiation du Christ. Mais il y a plus d'un vrai chrétien qui ne sait pas ce que c'est qu'une foi particulière en vue de grâces particulières... C'est un grand privilège pour un chrétien d'être sûr que le Seigneur fera telle ou telle chose spécialement pour lui; cependant, ce n'est pas un péché que de manquer de cette assurance... Les merveilleux attendrissements, les luttes violentes, les paisibles attentes et les saintes résolutions, caractères d'une foi particulière qui n'est pas une illusion, sont l'œuvre du Saint-Esprit pour lesquelles ses saints anges peuvent servir d'instruments (1). »

Increase Mather avait eu ses persuasions (2). Son fils, nous le verrons par la suite, eut aussi les siennes, assez nombreuses et assez sûres pour qu'il lui fût permis de se croire agréé de Dieu et élu.

Cependant, rien ne dut fortifier cette conviction autant que

1. *Magnalia*, IV, II, 1, 6 (II, 36-37).

2. V. *Supra*, p. 36.

certaine visite d'un envoyé céleste, porteur des plus encourageants messages. Le récit de cette rencontre, écrit en latin, se lit à l'intérieur de la couverture du *Journal* de 1685; il ne porte d'ailleurs aucune date.

« Chose merveilleuse et à retenir. Après d'abondantes prières, faites avec la plus grande ferveur et accompagnées de jeûne, un Ange est apparu dont le visage resplendissait comme le soleil de midi. Ses traits étaient ceux d'un homme imberbe; sa tête était ceinte d'une tiare magnifique; sur ses épaules, il avait des ailes; ses vêtements étaient blancs et brillants; sa robe lui descendait aux chevilles et il portait autour des reins une ceinture assez semblable à celles des peuples de l'Orient. Et cet Ange dit qu'il était envoyé par le Seigneur Jésus pour apporter une claire réponse aux prières d'un certain jeune homme et pour lui rapporter sa réponse. Cet Ange dit beaucoup de choses qu'il n'est pas à propos d'écrire ici. Mais entre autres choses dignes d'être retenues, il déclara que ce jeune homme était destiné à porter à sa perfection ce qu'il y avait de meilleur en lui; et il exprima ceci par les paroles du prophète Ezéchiel (Ezéch., 31 : 3, 4, 5, 7 et 9)... Et cet Ange parla en particulier de l'influence que sa raison exercerait et des livres que ce jeune homme composerait et publierait, non seulement en Amérique, mais aussi en Europe. Et il ajouta certaines prédictions spéciales, relatives aux grandes œuvres que ce jeune homme accomplirait pour l'Église du Christ dans les révolutions qui approchent. O Seigneur Jésus! Que signifie cette chose si extraordinaire? Des artifices du Diable, je t'en supplie, délivre et défends ton très indigne serviteur (1). »

Il y avait quatre ans que Cotton Mather était au service de l'église du Nord lorsqu'il fut consacré, le 13 mai 1685 (2). « Au mois d'avril, dit M. Barrett Wendell, quelques difficultés surgirent à propos de sa consécration; elles l'amènèrent à prier Dieu de le retrancher du monde si sa vie devait lui porter préjudice ou être une inévitable occasion de lutte et de péché. Mais

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 63.

2. Id. Id. pp. 57-59.

« le dessein de Satan fut déjoué par une très efficace action de Dieu qui ramena l'union dans les esprits du peuple. »

Ce court extrait du *Journal* ne permet pas de savoir quelles étaient les difficultés. A lire les lignes suivantes de Samuel Mather (*Life of Cotton Mather*), on peut supposer qu'elles tenaient à des formes traditionnelles de la cérémonie que ce candidat pourtant traditionaliste désira modifier :

« Ce fut une consécration vraiment primitive dont il ne mit jamais en doute la validité. Par une étude attentive de la plupart des Pères des trois premiers siècles, il avait acquis la conviction que des intriguants les avaient tous trompés et séduits en les incitant à servir leurs intérêts particuliers, spécialement dans le cas de la consécration. »

Dix jours de jeûne et d'extases ininterrompues, la rédaction de son *alliance* avec Dieu préludèrent à la consécration de Cotton Mather. Voici les termes de son engagement :

« Je renonce à toutes les vanités, aux idoles maudites et aux mœurs perverses de ce monde. Je m'engage à toujours tenir le Grand Dieu pour mon meilleur Bien, ma dernière Fin et mon seul Seigneur. Je m'engage à toujours rendre témoignage au Seigneur Jésus-Christ dans toutes les circonstances où il me placera. Je m'engage à toujours rechercher quel est mon Devoir en ces circonstances; dans le cas où j'y faillirais, j'en ferai toujours le sujet de mon affliction, de ma honte, et pour en obtenir le pardon j'aurai recours au Sang de l'Éternelle Alliance. Maintenant, en implorant humblement la Grâce du Médiateur afin qu'elle me suffise, comme un dernier engagement solennel, je signe ici mon nom par la main et par le cœur. »
(4 mai 1685.)

Sewall a conservé quelques détails sur la cérémonie.

- « Mr. Cotton Mather a été consacré pasteur par son père. Celui-ci a dit : Mon fils Cotton Mather, et dans son sermon il a parlé des vêtements d'Aaron que revêtit Éléazar, signifiant ainsi qu'il ne savait

pas ce qui arriverait mais que Dieu pouvait maintenant le retirer du monde. Mr. Eliot (1) lui a donné la main d'association et l'a appelé un ami de Jésus-Christ. »

Mais c'est Cotton Mather lui-même qui donne les détails les plus abondants.

« Jeudi. C'est l'âme ineffablement illuminée par les clartés d'En-Haut que je suis entré au milieu d'une des plus vastes assemblées qu'on ait jamais vues dans ces parties du monde. J'ai prié pendant une heure trois quarts; le secours du Ciel était tel qu'il dépassait tout ce que ma pauvre foi avait pu imaginer. Dans l'après-midi, après que mon père eut prié et prêché sur Actes 13-2, la consécration me fut donnée d'une façon beaucoup plus solennelle qu'il n'est coutume, ce qui fit qu'un plus grand nombre de cœurs furent touchés et qu'il y eut plus d'yeux en larmes qu'il n'y en a peut-être jamais eus en aucun temps... Mon père, assisté de Mr. Allen et de Mr. Willard, les deux autres ministres de la ville, m'imposa les mains. Mon père m'a conféré la charge (je l'ai écrit au commencement de ma Bible) et le bon vieux Mr. Eliot m'a donné la main d'association (2). »

Le nouveau pasteur était un homme à l'activité débordante. Son ministère comportait de nombreuses occupations; il s'en créait de supplémentaires et trouvait le temps de satisfaire aux unes et aux autres. Il décrit lui-même l'emploi d'une de ses journées.

« 28-6. Lu Exode 34, 35, 36. — Prié. — Visité les enfants. — Lu Descartes. — Lu Commentaires sur Jean 6, 37. — Déjeuné. — Préparé sermon. — Pris part au culte de famille. — Entendu les récitations des élèves. — Lu ouvrage de médecine de Salmon. — Diné. — Visité plusieurs amis. — Lu divers livres. — Préparé sermon. — Entendu les récitations des élèves. — Médité sur l'extrême empressement du Seigneur Jésus-Christ à faire du bien à ceux qui venaient vers Lui... — Prié. — Soupé. — Préparé sermon. — Pris part au culte de famille (3). » (1683)

1. JOHN ELIOT, l'apôtre des Indiens. V. *Magnalia*, III, III (I, 526-583).

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 8.

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 54.

Les charges de la prédication l'absorbaient beaucoup et il y apportait tous ses soins. « Au cours de l'année 1685, dit M. Barrett Wendell, il prêcha plus de cent sermons soigneusement écrits. » En décembre de la même année, il note dans son *Journal* :

« La dernière semaine du mois, j'ai prêché le dimanche, lundi mardi, mercredi, jeudi de la même semaine. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de prêcher cinq fois dans une semaine ; et une fois j'ai donné cinq prédications en deux jours consécutifs (1). »

Cependant, il s'occupait par surcroît de publier une méthode raisonnée de lecture de la Bible ; il convoquait chez lui des réunions de prière ; il faisait de fréquentes visites aux paroissiens ; il avait entrepris l'instruction de quelques élèves et tout en cultivant leurs intelligences, il se dépensait sans compter « pour éveiller la crainte de Dieu en leurs âmes » ; il poursuivait ses propres études. Si l'on pense encore aux heures qu'il passait en dévotions, à ses fréquentes journées de jeûne, de prières ou d'actions de grâces, on ne peut se défendre d'un étonnement ou d'une admiration devant une puissance de travail aussi extraordinaire.

Ce que nous savons de la piété de Cotton Mather nous permet de comprendre aisément en quelles dispositions il aborda le mariage. Il ne pouvait évidemment se marier qu'avec le consentement et sous la direction de Dieu. Dès le mois de juillet 1683, Dieu l'avait comme autorisé à songer au mariage par une de ces « persuasions » dont nous avons parlé (2).

« J'ai l'habitude de méditer à l'instant de mon réveil, dans mon lit, sur des sujets sacrés et de joindre des prières à ma méditation... La pensée d'Isaac qui avait son heureuse épouse avec lui en tout

1. BARRÉTT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 59.

2. V. *Supra*, p. 45.

temps et partout où il se livrait à de saintes méditations m'est quelquefois venue à l'esprit. Et j'ai quelquefois l'extraordinaire persuasion qu'un jour viendrait où ma couche recevrait une telle épouse qui me serait donnée, comme il advint à Isaac, le serviteur du Seigneur (1). »

Après sa consécration, les idées de mariage le hantèrent de plus en plus tandis que se multiplièrent les occasions de se marier. Mais c'est toujours la volonté de Dieu qu'il recherche : si Dieu l'a destiné au célibat, il l'accepte, si Dieu permet qu'il prenne femme, il lui consacrera chaque année, en compagnie de son épouse, deux journées d'actions de grâces.

Enfin, au commencement de l'année 1686, « en réponse à tant de prières, » Dieu lui ménagea la rencontre de celle qu'il devait épouser : Abigaïl, fille de l'Honorable Colonel Phillips, de Charlestown. Il fit sa cour en vrai puritain, s'examinant souvent pour s'assurer qu'il avait plus d'amour pour Jésus que pour toute autre créature au monde.

« Son mariage eut lieu le 4 mai, dit M. Barret Wendell. Il se leva de bonne heure pour se livrer à la méditation ; mais malgré sa méditation, il arriva à Charlestown bien avant l'heure. Il se retira donc au jardin avec sa Bible, il lut le second chapitre de Jean, s'attachant à trouver « une remarque et une requête à propos de chaque verset de cette histoire. » Puis l'heure vint et « la bonne providence de Dieu » fit que son mariage « fut accompagné de toutes sortes de marques de respect et d'honneur. » Le dimanche suivant, il prêcha à Charlestown ; le dimanche d'après à Boston, sur les Plaisirs divins ; il affirma avec force que la Bible était en somme la plus délectable chose qu'il eût jamais connue. C'était le même dimanche où Mr. Villard « ne pria pas pour le Gouverneur » (2) ;

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 56.

2. Il n'y avait plus de Gouverneur ; Randolph venait de signifier l'abrogation de la Charte. V. *Supra*, p. 37.

le lendemain, Joseph Dudley acceptait la Présidence (1). »

Cette année, si troublée et si triste pour le Massachusetts, fut donc pour Cotton Mather une heureuse année. Aux derniers jours, il éprouva le besoin d'en manifester sa reconnaissance à Dieu, il parcourut sa maison

« de pièce en pièce, considérant séparément chaque partie du domaine dont je suis devenu le possesseur ou plutôt l'intendant. Et, l'âme ravie, je restituai toutes ces choses à Dieu en imaginant et en énumérant les diverses façons dont tout ce que j'ai serait employé pour sa gloire (2). »

Il ne paraît pas que Cotton Mather, durant cette période de sa vie, ait été directement mêlé aux événements politiques. Le fait même qu'il n'était pas encore consacré l'obligeait sans doute à quelque réserve. Puis, c'était au père, inspirateur du parti populaire et patriote, que revenait la mission de défendre devant les gouvernants la cause de l'indépendance et celle de la théocratie. Nous avons vu avec quelle vigueur il s'en acquittait (3). Tant qu'il était là, son fils devait s'en remettre à lui du soin d'agir au dehors.

Mais, ce n'est pas à dire que, par devers lui, ce jeune homme, ardent et impressionnable, fût sans partager les préoccupations et les angoisses de ces tristes jours. Il ressentait vivement tous les maux du pays; il en faisait le sujet de prières et de saintes résolutions, d'entretiens avec Dieu et quelquefois avec les hommes.

Au mois de mai 1685, avant qu'on ne connût l'avènement de Jacques II, deux amis vinrent le voir chez lui. Il leur prêcha sur le premier texte qu'il vit en ouvrant sa Bible : « Que la malédiction lui serve de vêtement pour se couvrir, de ceinture

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 66.

2. Id. Id. . p. 68.

3. V. *Supra*, p. 35.

dont il soit toujours ceint, etc... (1). » Ce texte, qui convenait si merveilleusement à la situation présente, n'était-ce pas Dieu qui l'avait choisi lui même, comme un heureux présage ? En conséquence, les trois amis s'engagèrent à rendre au Christ de signalés services s'il sauvait son peuple de la détresse.

Une note curieuse, insérée dans le *Journal* à la fin de janvier 1686, mais sans date précise, fait allusion à l'événement déjà lointain de la mort de Charles II. Ce qu'elle a de spécialement curieux c'est la mention qu'elle porte de *persuasions* relatives aux difficultés politiques.

« Les glorieuses assurances dont plusieurs fois, depuis quelques années, j'ai été favorisé, et que j'ai fait connaître, ces assurances relatives à la venue du Seigneur pour délivrer son peuple de catastrophes imminentes ont maintenant reçu confirmation. Kirk, ce monstre qui devait venir en Nouvelle-Angleterre avec un régiment de Red Coats, pour égorger les meilleurs des nôtres, en est détourné par la mort providentielle de ce plus grand monstre, le roi Charles II. Et avec le roi Jacques II on va vers une telle liberté pour les dissidents qu'elle peut amener, pour autant qu'on en puisse juger, la Résurrection des Témoins du Seigneur ; il y a juste trois ans et demi que leurs congrégations furent dispersées et que, pour ce fait, un service d'actions de grâces fut célébré dans une malfaisante nation. Qu'il me soit donc permis maintenant de solliciter autant de jours de louange que possible de la part des assemblées avec lesquelles j'ai eu tant de jours de prière en ces circonstances (2). »

Enfin, le même jour où, dans un élan de reconnaissance, il consacra sa maison à Dieu, Cotton Mather prit de patriotiques résolutions :

« I. Puisque les cérémonies du Common-prayer vont être rétablies dans ce pays, je veux pousser et aider à la publication d'un Discours écrit par mon père ; il éclairera la jeune génération sur l'illégitimité de ce culte et il la préservera de l'apostasie à l'égard des principes de la primitive colonie.

1. *Psaume* 109, 19-20.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 62.

II. Je veux pousser à la publication d'un témoignage semblable contre quelques autres superstitions qui se développent actuellement au sein de la jeune génération (1). » (Fin décembre 1686.)

Revenir aux origines, maintenir tout le passé c'est ce que Cotton Mather croit le plus nécessaire au salut du pays. Il est dès lors en possession de sa doctrine et de son programme politiques. En outre, il a des preuves de son élection et il est consacré pasteur, ce qui signifie qu'il dispose à ses propres yeux d'une autorité qui n'est rien moins que divine. Que de nouvelles circonstances l'incitent à prendre part aux affaires de l'État, et on le verra mettre en pratique programme et doctrine avec la ténacité, la rigueur, l'intrépide assurance d'un ministre élu qui ne fait rien au monde que par Dieu et pour Dieu.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 68.

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION AU MASSACHUSETTS

WILLIAM PHIPPS, GOUVERNEUR

(1686-1692)

Le 7 avril 1688, à la nuit tombante, un homme sortait furtivement de Boston, prenait la route de la mer, cherchait du regard un bateau qui l'attendait dans un pli du rivage et s'embarquait à la hâte. Increase Mather partait pour l'Angleterre, chargé par ses concitoyens d'une double mission.

Il devait présenter au roi Jacques II une adresse de remerciements des églises de la Nouvelle-Angleterre à l'occasion de la *Déclaration d'Indulgence*. Publiée depuis un an cette proclamation de la liberté de conscience, bien qu'elle fût destinée à servir les catholiques, avait favorisé tous les non conformistes ; « elle les fit sortir de leurs tombeaux » dit Cotton Mather qui avait déjà prévu leur « résurrection ».

Il devait surtout s'efforcer, « avec l'aide des dissidents protestants que, pour des raisons politiques, le roi commençait à ménager, d'obtenir quelque soulagement aux maux croissants du pays. (1) »

Le gouverneur Andros avait pris à tâche de tirer toutes les conséquences de l'abrogation de la Charte et d'installer l'abso-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 73.

Les citations relatives à la mission d'Increase Mather sont extraites du *Paren-tator*, chap. XXIII à XXVII.

lutisme gouvernemental dans cette patrie des libertés civiles (1). Puisque l'acte de concession avait disparu, il n'y avait plus, pensait Andros, de terres concédées : quiconque veut conserver la propriété de ses anciens biens doit lui en demander ratification et payer. Puisque les assemblées élues n'existaient plus, leur droit d'établir l'impôt revenait, comme tous leurs autres droits, au gouverneur royal : Andros lève des taxes de sa seule autorité. Enfin, il n'y avait plus de raisons de soutenir une forme ecclésiastique à l'exclusion d'une autre ; le gouverneur donne droit de cité à l'église anglicane et manifeste même l'intention d'abolir les lois qui obligeaient les citoyens à payer les ministres.

Ces mesures avaient produit un mécontentement général, un état de frayeur et de surexcitation bien compréhensibles. Elles irritaient également les royalistes théocrates et les patriotes démocrates. Il est étonnant qu'Andros, qui savait être un habile politique, ait ainsi préparé l'entente des deux partis, momentanément unis dans une commune aversion pour sa personne et son œuvre.

Increase Mather se distinguait par une courageuse opposition ; il était alors l'homme de tous les partis et c'est au nom de tous ses concitoyens qu'il allait plaider la cause du pays devant le roi, dénoncer les agissements d'Andros et demander le rétablissement de la Charte. Randolph, fidèle serviteur des desseins du gouverneur, avait fait tout le possible pour entraver son voyage ; c'était afin d'éviter de nouveaux et violents empêchements que le vénéré pasteur allait s'embarquer hors le port, le soir de son départ.

1. J.-F. ASTIÉ : *Histoire de la République des Etats-Unis*, vol. II, pp. 103-106.

Magnalia, II, Appendice, 8 (I, 176).

Cotton Mather cite un ouvrage : *The Revolution of New-England justified*, « un petit livre, dit-il, écrit et signé par le principal personnage du Conseil du gouverneur et dans lequel nous avons l'exposé des griefs dus à la mauvaise administration de ce gouvernement ».

Son absence devait se prolonger pendant quatre années. Elle fut l'occasion qui permit à Cotton Mather d'entrer dans la vie publique et l'action politique. Il remplaça son père à la tête de l'une des plus grandes églises de la Nouvelle-Angleterre; il dut le suppléer également auprès de ceux que préoccupait l'état du pays et qui attendaient si souvent conseils et directions des ministres de la Parole. Il n'avait, il est vrai, que vingt-cinq ans; mais sa réputation était déjà suffisante pour qu'on se confiât à lui; il partageait le renom de son père; il était plus travailleur que personne, plus savant qu'aucun homme de son âge; il prêchait des sermons qui faisaient impression; on le savait fermement attaché à la cause de l'indépendance et il passait pour entretenir avec Dieu des rapports d'une intimité peu commune.

Les prophétiques exhortations de la mère d'Increase Mather⁽¹⁾ recevaient maintenant leur justification : le 30 mai 1688, ce grand diligent parut devant le roi. Il présenta l'adresse, exposa les doléances de son peuple et fut écouté avec bienveillance. Cependant, le roi ne fit rien. Mather mit en œuvre toutes les influences dont il pouvait disposer. Mais avant même qu'elles se fussent déployées, la Révolution était là, Jacques II avait quitté l'Angleterre, les nouveaux souverains étaient proclamés.

La nouvelle officieuse du débarquement de Guillaume d'Orange arriva à Boston le 4 avril 1689. Andros, inquiet, fit emprisonner le jeune homme qui l'avait apportée et la répandait. Mais les citoyens de Boston, excédés, impatients d'être délivrés du gouverneur et de sa bande, plus enflammés que prudents, ne purent attendre confirmation ni du débarquement, ni des succès du prétendant; ils songèrent immédiatement à faire, eux aussi, leur révolution. Si les informations étaient controuvées, les chefs du mouvement laisseraient leurs vies

1. V *Supra*, p. 19.

dans l'aventure ; chacun le savait, et pourtant il se trouva des chefs (1).

L'un des premiers et des plus en vue fut Cotton Mather ; il assumait la direction morale.

« Les principaux citoyens de Boston, raconte Samuel Mather, se rencontrèrent avec Mr. Mather pour considérer ce qu'il y aurait de mieux à faire ; et ils furent d'accord pour enrayer, si c'était possible, toute tentative d'insurrection violente parmi le peuple (2). »

« Si pourtant une émeute éclatait, ils devaient se mettre à la tête afin de prévenir des violences excessives. » Dans une autre réunion, on prépara la « *Déclaration des gentilshommes, marchands et habitants de Boston et de la contrée avoisinante.* » Elle préconisait la révolution dans le calme. Sibley dit que « sans aucun doute » Cotton Mather en fut « le principal auteur (3) ». M. Barrett Wendell n'est pas aussi affirmatif.

Mais ce n'était pas une tâche aisée que de contenir les effervescences populaires. Cotton Mather réussit pourtant à les apaiser par

« un émouvant et affectueux discours... qui fit verser des larmes à plusieurs ; tous les assistants se rangèrent aussitôt aux méthodes pacifiques que Mr. Mather leur proposait (4) ».

La meilleure preuve que Cotton Mather était reconnu pour l'un des chefs de l'agitation révolutionnaire, c'est que les autorités menacées le condamnèrent à six mois de prison. Mais

1. PALFREY : *History of New-England*. L'auteur raconte dans le plus grand détail la révolution et ses suites dans les volumes II, pp. 314-386, et III, pp. 1-83.

J.-F. ASTIÉ : *Histoire de la République des États-Unis*, vol. II, pp. 249-255.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 82. Le récit de Samuel Mather est confirmé par celui de Cotton Mather (*Magnalia*, II, Appendice, 8 (I, 179) dans lequel cependant l'auteur ne dit rien du rôle qu'il joua lui-même.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, p. 9.

4. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 82.

« le jour où il devait être incarcéré, ce furent précisément ceux qui avaient voulu lui nuire qui furent mis en prison (1) ».

C'était le 18 avril. Le mouvement avait fini par éclater. Les milices assiégèrent Andros qui s'était réfugié dans le Fort ; puis elles l'emprisonnèrent ainsi que Dudley, Randolph et ses principaux partisans. Elles s'emparèrent du gouvernement « au nom de Son Altesse et du Parlement d'Angleterre » ; elles réinstallèrent Simon Bradstreet, le gouverneur, et les magistrats qui étaient en fonctions lors de l'abrogation de la Charte.

Ces derniers ne consentirent à garder le pouvoir que provisoirement et sous le nom de *Comité pour la conservation de la paix*. Il y eut là un manque de décision, imputable sans doute au parti modéré peu désireux de rétablir les anciennes institutions et l'ancienne charte sans qu'elles fussent modifiées. L'unité d'action était rompue ; l'ennemi commun vaincu dans la personne d'Andros, les partis reprenaient leurs positions. « Le Massachusetts, dit M. Astié, laissa échapper l'occasion de proclamer de nouveau son entière autonomie, conformément au vœu de l'immense majorité du peuple, » et l'occasion ne devait plus se retrouver avant un siècle.

Est-ce que Cotton Mather n'eut pas conscience de cette faute, si préjudiciable aux intérêts du parti populaire et à ses vœux les plus certains ? Il n'y a en tout cas pas de preuves qu'il ait essayé de la conjurer, au contraire. Il redoutait d'encourager à la résistance le parti populaire qu'il avait eu déjà grand'peine à contenir, et qui, détaché des mœurs du passé, n'eût certainement pas rétabli l'ancienne théocratie. Il avait plus de confiance en la diplomatie de son père pour procurer au Massachusetts, en même temps que les bienfaits de l'indépendance, les tutelles propices du sacerdoce.

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, p. 9.

« Dans une conversation sur ces événements, écrit Samuel Mather, il m'a dit qu'il avait toujours recommandé la paix, l'amour et la soumission aux autorités établies, bien qu'il s'attrât en le faisant l'animosité de quelques personnages turbulents; et pour conclure... il m'a dit qu'après expériences faites des humeurs changeantes de la populace il était résolu, à l'avenir, à ne se mêler de ses affaires que le moins possible (1). »

Le 23 mai, devant le Gouverneur et le Conseil, Cotton Mather prêcha un sermon intitulé : *The Way to Prosperity* (2). Trois jours après arriva l'ordre officiel de proclamer Guillaume et Marie; la proclamation eut lieu le 29 mai, au milieu de grandes réjouissances.

Vers la même époque, Sir William Phipps rentrait à Boston après un court voyage en Angleterre. Le rôle important que cet homme joua dès lors dans la nation et les grandes espérances que les Mathers fondèrent sur lui nous obligent à rappeler les circonstances antérieures de sa vie. La *Magnalia* renferme sa biographie, écrite avec amour par un fervent admirateur (3).

M. Barrett Wendell appelle Sir William Phipps « l'archétype des *self made Yankees* »; Cotton Mather avait écrit, avec moins de bonheur et de véritable esprit : « Lecteur, ne cherche pas davantage quel était son père : Tu verras bientôt qu'il était le fils de ses œuvres! » Cependant, son père et sa mère, père et mère de vingt-cinq autres enfants, étaient de pauvres colons des rives du Kennebeck. Il vint au monde en 1650; son père mourut peu de temps après; il vécut avec sa mère dans ces régions désolées, gardeur de moutons jusqu'à dix-huit ans. Mais il portait en lui la mystérieuse assurance qu'il était des-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 82.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 50, nos 22, 23.

3. *Magnalia*, II, Appendice (I, 164-230).

tiné à de plus grandes choses. Il commença par faire dans son pays un apprentissage de charpentier de navires; puis il vint à Boston, en 1672, très désireux de réaliser ses espérances : « *Spes majorum et meliorum.* » A Boston, sa première fortune fut d'apprendre à lire et à écrire, sa seconde d'épouser une femme qui avait de la réputation jointe à quelque bien. Il était d'un caractère extrêmement résolu; il choisit alors l'un des meilleurs métiers de la mer, métier disparu, pour lequel la résolution était requise : il se fit chercheur de trésors naufragés. Il opéra d'abord pour son compte, sans grand succès. Il apprit un jour qu'un navire espagnol, porteur d'un immense trésor d'argent, avait sombré vers les Antilles. Une inébranlable conviction s'empara de son esprit : il devait retrouver le trésor. Il partit en Angleterre, « et il fit à White-Hall de telles descriptions de son plan qu'il fut nommé, en 1683, capitaine d'un vaisseau du roi, une frégate de dix-huit canons et quatre-vingt-quinze hommes ». Il fallut toute la fermeté, l'endurance et l'habileté du capitaine pour mener à bien l'entreprise; il eut à lutter contre son équipage en révolte autant que contre les difficultés matérielles et plus encore après qu'avant la découverte de la précieuse épave. Dans un moment de détresse « il fit un vœu au Dieu tout-puissant : si le Seigneur le ramenait sain et sauf en Angleterre avec ce qu'il lui avait donné « de l'abondance des mers et des trésors enfouis dans les sables », il se consacrerait pour toujours aux intérêts du Seigneur Jésus-Christ et de son peuple, particulièrement dans son pays ». Enfin, l'heure du succès arriva; en 1687, Phipps rentra à Londres avec un trésor évalué à trois cent mille livres sterling; pour reconnaître sa bravoure en même temps que la scrupuleuse honnêteté qu'il avait apportée dans sa mission, le roi Jacques II le fit chevalier.

Phipps aurait pu rester en Angleterre où on lui offrait de très honorables positions. Il tenait à accomplir son vœu, à revoir et servir son pays; il ne demanda d'autre faveur que la

charge de *Sheriff* de la Nouvelle-Angleterre qui lui fut d'ailleurs accordée. Quand il revint au Massachusetts, il y trouva Andros tout occupé à faire triompher ses doctrines gouvernementales. Le Gouverneur royal et le Sheriff patriote ne purent pas s'entendre; il paraît même qu'il y eut entre eux des scènes violentes; Cotton Mather va jusqu'à dire que Phipps faillit être assassiné en plein midi au seuil de sa demeure « ce qui le décida, avec quelques autres motifs, à faire un nouveau voyage en Angleterre ». A Londres, il rencontra Increase Mather et vit la révolution. Quelques hauts personnages lui firent entrevoir la possibilité de servir puissamment auprès du roi les intérêts de la Nouvelle-Angleterre en allant combattre les Français au Canada. Et comme c'était justement l'un de ses desseins, comme il savait d'autre part la cause du Massachusetts bien défendue en cour par Increase Mather et ses protecteurs, il s'empressa de reprendre la mer. C'est ce voyage qu'il terminait au printemps de l'année 1689.

Sir William Phipps avait de la piété. Mais « tous les retours qu'il avait tentés jusqu'alors vers le Dieu de ses bénédictions n'étaient que les préliminaires de ce qui reste à rapporter (1)... Quand il fut revenu dans sa maison il commença à penser à la maison de Dieu, ce Dieu qui l'avait entouré de tant de faveurs; en conséquence il se joignit à l'Église du Nord à Boston ».

Les circonstances de son entrée dans l'Église furent particulièrement remarquables; non seulement le candidat dut professer sa foi pour être admis à la Cène, mais il dut encore se faire baptiser; son enfance s'était écoulée en des lieux où il n'y avait pas de pasteur, son baptême avait été remis à d'autres temps. Il adressa donc au pasteur de la Seconde église une demande d'admission dans laquelle il exposa ses convictions. Le document se lit dans la *Magnalia*; écrit dans un style concis, aux

1. *Magnalia*, II, Appendice, 9 (1, 180-182).

résonances militaires, qui contraste agréablement avec le style ecclésiastique, il ne manque ni d'humilité, ni de grandeur. Le 23 mars 1690, après avoir fait profession de sa foi devant l'église assemblée, Sir William Phipps fut baptisé et admis à la Sainte-Cène. L'heureux ministre qui avait eu l'honneur de recevoir cette recrue de marque et de l'introduire dans la communion des fidèles n'était autre que Cotton Mather. Ce fut sans doute l'une des plus grandes joies de son ministère et l'un des actes dont il attendit les plus puissants résultats pour la sauvegarde du Royaume de Jésus-Christ en Nouvelle-Angleterre.

Un mois après cette cérémonie, Sir William Phipps prenait le commandement d'une expédition de sept cents hommes contre les possessions françaises d'Acadie (1). Il s'empara sans peine de Port-Royal et prit possession de l'Acadie pour la couronne d'Angleterre. Le 30 mai, il était de retour à Boston et acceptait les fonctions de magistrat auxquelles ses concitoyens venaient de l'élire.

Mais Phipps, couvert de gloire, nourrissait de toujours plus glorieux projets. Il voulait conquérir le Canada où stationnaient les principales forces françaises, où les Indiens trouvaient protection et munitions et qui était « la principale source des détresses de la Nouvelle-Angleterre ». On lui confia avec enthousiasme une nouvelle flotte, une nouvelle armée, et il alla mettre le siège devant Québec. L'entreprise échoua lamentablement par un concours de circonstances malheureuses, ou, comme le dit Cotton Mather, « par une évidente volonté de Dieu qui envoya coup sur coup des malheurs inévitables ». Ce fut une amère déception, non seulement pour le général, mais pour tout le peuple.

Le Général n'était pas homme à se laisser abattre par une

1. *Magnalia*, II, Appendice, 10 et 11 (I, 182-190).

défaite. Il pensait même que la malchanceuse expédition avait eu l'excellent résultat d'apprendre aux troupes le chemin du Canada et n'était que la préparation d'une victoire prochaine. Ce brillant optimisme le mena en Angleterre; il voulait y trouver les subsides nécessaires à l'organisation de la victoire.

Pendant les deux dernières années, Increase Mather n'avait rien négligé pour obtenir le rétablissement espéré de la Charte (1). Mais ses espérances s'évanouirent bien vite. Il dut se convaincre que ni sa diplomatie, ni l'entremise des gens en place, ni la sagesse du gouvernement provisoire, ni la prise de l'Acadie, ni la future conquête du Canada promise par Sir William Phipps qui arrivait à Londres, ni rien au monde ne pourrait amener la restauration de la Charte. C'est alors qu'Increase Mather, d'accord avec les autres délégués de la Nouvelle-Angleterre et avec Sir William Phipps, décida de demander au roi une nouvelle Charte dans laquelle on essaierait d'introduire la reconnaissance des anciens privilèges.

Le 28 avril 1691, Increase Mather présenta sa pétition au roi en insistant sur le fait que les habitants de la Nouvelle-Angleterre étaient congrégationalistes ou presbytériens et qu'un gouverneur anglican ne saurait convenir au pays. Quelques jours après le roi déclara

« qu'il croyait que la colonie aurait tout intérêt à avoir un gouverneur directement nommé par lui; néanmoins, en considération de ce que Mr. Mather lui avait dit, il invitait les délégués de la Nouvelle-Angleterre à nommer une personne qui répondit aux vœux du peuple; et, en outre, il désirait que les privilèges concédés par la Charte fussent rétablis et confirmés (2) ».

Malheureusement, le roi partit le lendemain pour la Hollande; le Conseil des Colonies élaborâ une Charte qui ne

1. *Magnalia*, II, Appendice, 14 (I, 197-202).

2. *Magnalia*, II, Appendice, 14 (I, 199).

répondait pas aux promesses faites car elle privait la Nouvelle-Angleterre de plusieurs privilèges d'autrefois. Nous ne pouvons entrer dans le détail des négociations qui suivirent entre le roi, la reine, les ministres d'État, les Lords du Conseil et Increase Mather. Nous ne pouvons non plus nous arrêter aux divisions d'opinion, ni reproduire les divers arguments présentés sur la grave question qui se posait en ces circonstances : Valait-il mieux pour la Nouvelle-Angleterre n'avoir pas de Charte que d'avoir une Charte dans laquelle seraient omises les plus précieuses des libertés du passé ? On trouvera toute cette histoire dans la *Magnalia*, et principalement les arguments destinés à justifier le parti pris par Increase Mather qui finit par accepter, comme un moindre mal, la Charte qu'on lui offrait.

Une fois encore, à la fin de l'année 1691, Increase Mather parut devant le roi et lui tint ce discours :

« Sire, au nom des habitants de la Nouvelle-Angleterre, je remercie humblement Votre Majesté de ce qu'il lui a plu de leur rendre par une charte les libertés des sujets anglais, de confirmer leurs droits de propriété et de leur accorder quelques privilèges spéciaux. Et je la remercie tout particulièrement de ce qu'elle a permis à ceux qui ont charge des intérêts de la Nouvelle-Angleterre de nommer un Gouverneur de leur choix. Nous avons nommé en Conseil Sir William Phipps. Il a rendu de loyaux services à la couronne en agrandissant vos domaines et en réduisant la Nouvelle-Écosse à votre obédience. Je suis persuadé qu'il servira Votre Majesté fidèlement et de tout son pouvoir, et si Votre Majesté juge bon de le confirmer dans cette charge, vos sujets vous en auront une obligation de plus (1). »

Le 14 mai 1692, le nouveau gouverneur et le vieux pasteur firent à Boston une entrée triomphale.

« Sir William, écrit Sewall, arrive à bord de la frégate, *La Sans-Pareille* ; des illuminations ont lieu avant qu'il n'entre à la

1. *Magnalia*, II Appendice, 14 (I, 201).

Maison de Ville. Huit compagnies l'accompagnent jusqu'à sa maison ; puis elles accompagnent Mr. Mather jusqu'à la sienne. On n'a pas tiré de salves parce que c'était le samedi soir. »

Et, deux jours après, Sewall écrit encore :

« Lundi 16 mai. Huit compagnies et deux de Charlestown escortent Sir William et ses Conseillers jusqu'à la Maison de Ville. On y a lu les actes de commission et prêté serment... Ayant appris que mon père était gravement malade, je n'assistai pas à la cérémonie... A Ipswich, comme nous allions chez mon père, j'ai vu un arc-en-ciel au coucher du soleil (1). »

M. Barrett Wendell n'a connu qu'un seul des *Journaux* de Cotton Mather pour cette période de six années, celui de 1692. Il croit cependant d'après certains indices que d'autres ont été conservés qui pourraient être découverts.

On sait au moins que Cotton Mather eut, avant 1693, trois filles, et qu'il en perdit une. Au mois de juin 1690, il fut élu *Fellow* de Harvard College. On sait aussi qu'il écrivit et publia beaucoup : des sermons dont quelques-uns furent prêchés à l'occasion de solennités ou d'événements politiques, des oraisons funèbres qui étaient de vraies biographies, des écrits contre les Quakers et deux traités sur des faits de sorcellerie. Sibley donne les titres de trente et un ouvrages, imprimés de 1687 à 1692 (2).

Le *Journal* même de 1692 est moins abondant que les autres. Il débute ainsi :

« Cette année me trouve traitant dans mes prédications des miracles de Notre Seigneur Jésus-Christ... Qui peut dire les choses miraculeuses qu'il me sera donné de voir avant qu'elle soit achevée ? (3) »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 87.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 44-56.

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 84.

A une réunion des ministres, à Cambridge, Cotton Mather fit décider que les églises dresseraient des catalogues « de ce qu'il pouvait y avoir de coupable chez elles ». Il établit une liste de seize péchés habituels et transgressions de l'alliance. Elle fit le sujet de sermons et de prières, fut adoptée par l'Église du Nord, imprimée et remise à tout communiant.

Le 29 avril, il célébra un jour d'humiliation et de prière; il pria tout spécialement pour le pays et pour le réveil des églises par son moyen. Dieu lui envoya une assurance :

« Il se servira de moi, comme d'un Jean, pour être le Héraut du Royaume du Seigneur qui approche... Mais mes prières, ajoute-t-il, portèrent principalement sur les horribles enchantements et les possessions qui se sont abattus sur le village de Salem. Ce sont des faits qui paraissent prodigieux. J'ai demandé tout spécialement que ces événements aient une heureuse issue et que je sois à leur sujet dirigé et protégé (1). »

Sa santé ne put résister au constant surmenage qu'il devait s'imposer depuis qu'il supportait à lui seul la charge de l'église.

« La maladie, les vapeurs et la fièvre augmentent tellement que je vis le plus misérablement du monde; et je ne puis rien entrevoir qu'une mort rapide et prochaine. Béni soit Dieu si je puis mourir! »

Mais immédiatement après cette note de désespoir vient celle de l'allégresse :

« Voici maintenant les temps favorables! Les temps sont accomplis! Je viens de recevoir la réponse à tant de prières pour mon père absent, pour la délivrance et le règlement des affaires de mon pauvre pays, au service duquel mon père a rempli une si longue mission. Nous n'avons pas l'ancienne charte, mais nous en avons une meilleure à la place, une qui convient mieux aux circonstances dans lesquelles nous sommes placés. Et au lieu que je sois offert en sacri-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 85.

fiée à de mauvais gouverneurs, tous les gouvernants de la colonie ont été nommés par mon père (1). »

Cotton Mather avait de bonnes raisons de se réjouir et d'espérer le prochain établissement du royaume de Christ en Nouvelle-Angleterre.

Jamais une si brillante situation personnelle, une amitié si puissante, des circonstances si favorables ne s'étaient rencontrées qui lui permissent d'entrevoir d'aussi près le triomphe de ses idées. A la fin de l'année 1692, il était certainement à l'apogée de sa carrière, aux courts instants où le but de toutes ses peines semblait si peu éloigné qu'il pouvait facilement s'imaginer l'avoir atteint; il était aux frontières de la Terre promise et Dieu ne lui avait jamais dit qu'il n'y entrerait pas.

La Charte des Pères, il est vrai, n'avait pas été rendue. Et si Cotton Mather pouvait se persuader que la nouvelle valait mieux que l'ancienne, tout le monde au Massachusetts n'était pas de son avis. Certains même tenaient rigueur à Increase Mather et à Sir William Phipps d'avoir accepté l'échange. La vieille législature était bien maintenue; mais, par le droit de veto du gouvernement et du roi d'une part, par le retranchement du pouvoir judiciaire remis à une cour spéciale d'autre part, ses pouvoirs étaient tellement rétrécis qu'elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Il n'y a pas de gouvernement démocratique là où les élus du peuple n'exercent pas au moins la plénitude du pouvoir législatif. On comprend que les démocrates de la Nouvelle-Angleterre aient froidement reçu la charte du roi Guillaume et aient cessé, à partir de ce moment, d'avoir pleine confiance dans le patriotisme des Mathers; il devenait évident que les uns et les autres n'avaient pas les mêmes visées. La rupture entre eux était imminente.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 86.

C'était en somme le parti modéré royaliste qui semblait triompher. Les purs théocrates, comme Cotton Mather, ne lisaient-ils pas, en effet, l'arrêt de mort de la théocratie dans la clause qui établissait l'électorat non plus en raison d'une profession religieuse, mais d'un cens électoral. Quelle possibilité y aurait-il de revenir à la pure théocratie alors que les électeurs ne seraient pas nécessairement les membres des églises, les paroissiens des pasteurs, et ne connaîtraient pas les volontés de Dieu selon la saine orthodoxie ?

Mais les seuls et vrais triomphateurs étaient en réalité ceux qui pouvaient se flatter de posséder le Gouverneur. La charte faisait du Gouverneur la plus puissante autorité du pays. C'est à lui qu'appartenait le droit de convoquer, ajourner et dissoudre l'Assemblée Générale et de mettre le veto à toutes ses décisions ; c'est lui qui nommait tous les magistrats de la Cour de justice et les officiers de la milice dont il était commandant en chef.

Or, personne au Massachusetts ne pouvait entretenir avec le Gouverneur Phipps des rapports plus intimes et plus constants que les Mathers ; personne ne pouvait exercer sur son esprit et sur ses décisions une influence plus prépondérante. Sir William Phipps croyait sans conteste à la supériorité des pasteurs sur tous les autres hommes et au caractère providentiel de leur ministère. Comment eût-il résisté au pasteur qui l'avait baptisé, à l'église duquel il appartenait, qui lui dédiait ses sermons et qui était si sûr lui-même de parler au nom de la Providence ? Comment eût-il négligé les conseils et les directions de l'autre pasteur qui l'avait associé à sa mission en Angleterre et auquel il devait sa haute fonction, couronnement de ses espérances et de sa vie ?

Dès lors, Cotton Mather avait quelque raison de croire que « les temps étaient accomplis ». La théocratie se trouvait déjà partiellement réalisée ; il ne faudrait sans doute que de la patience et de l'habileté pour lui rendre son ancienne splendeur. Il n'y

avait rien à craindre pour la cause de l'indépendance : Sir William Phipps, fidèle au roi, aimait son pays. Et s'il y avait quelque chose à redouter du parti démocratique, les pieux ministres n'étaient-ils pas là pour y parer ? Certainement la doctrine des Pères allait être remise en honneur, la Nouvelle-Angleterre remplirait enfin sa destinée de terre choisie par Jésus-Christ pour y vaincre le Diable et y établir son Royaume ; car qu'est-ce que Cotton Mather ne pourrait pas réaliser avec un Gouverneur prêt à pratiquer les volontés de Dieu exposées et commentées par Cotton Mather ?



DEUXIÈME PARTIE

LE DÉCLIN

(1692-1702)

CHAPITRE IV

LES PROCÈS DE SORCELLERIE

LA MORT DE PHIPPS

(1692-1695)

L'histoire de la Nouvelle-Angleterre se résümait pour un puritain dans une lutte entre Dieu et le Diable : le Diable devait être vaincu et dépossédé. Il était en effet le premier maître du pays ; les Indiens étaient ses sujets ; il les avait séduits « afin que ni eux ni leur postérité ne fussent atteints par le son des trompettes d'argent de l'Évangile (1) ». Ses plans avaient été contrariés par la venue des Pères pèlerins dont la mission consistait à prendre possession de ces « extrémités de la terre » au nom du Seigneur Jésus-Christ. « Nul doute que les démons n'aient ressenti le plus violent dépit de l'arrivée de ces chrétiens dans leur désert... Mais le Souverain du Ciel leur a cependant permis d'y rester jusqu'à ce jour pour notre malheur, comme pour le leur (2). »

Le Diable défendait ses territoires en envoyant aux serviteurs de Dieu toutes sortes de maux : les épidémies qui décimaient la colonie ; les orages, les cruels hivers, les disettes, étaient son œuvre ; les hérétiques qui troublaient les églises, les fauteurs de désordre étaient ses agents ; les sauvages Indiens qui brûlaient les villages, tuaient les hommes et tenaient dans un

1. *Magnalia*, I, 1, 2 (I, 42).

2. *Id.* VI, 7 (II, 448).

esclavage pire que la mort les femmes et les enfants du peuple élu étaient ses soldats, terribles exécuteurs de ses ténébreux desseins (1).

Mais si grandes que fussent ces calamités pour un vrai puritain, elles n'étaient rien en comparaison de cette autre vengeance de Satan : la sorcellerie. C'était la tentation d'acheter les âmes, de les prendre à son service, de les enlever par conséquent au service de Dieu et de reculer ainsi le jour de sa défaite. En personne ou sous la forme de ses auxiliaires les démons, le Diable apparaissait à des chrétiens. Il les engageait à « signer son livre » et leur promettait en récompense de cet acte d'inféodation les jouissances et les pouvoirs les plus extraordinaires : ils auraient les esprits à leur disposition, ils ne connaîtraient plus ni peines ni travaux, ils se rendraient à travers les airs à de joyeux sabbats avec de joyeux compagnons ; surtout, ils posséderaient les moyens de satisfaire pleinement et sans danger leurs rancunes personnelles. Les chrétiens qui cédaient aux instances du tentateur devenaient des sorciers.

Ceux qui résistaient étaient en proie à toutes sortes de tourments ; d'invisibles démons les frappaient, les pinçaient, les jetaient à terre en d'horribles convulsions, les brûlaient, les forçaient à jeûner ou leur faisaient avaler des poisons. Ils les obligeaient aussi à blasphémer, les empêchaient de lire les Saintes Écritures et les livres orthodoxes, mais leur inspiraient du plaisir à la lecture des ouvrages hérétiques. Souvent d'ailleurs, ce n'était pas pour son compte ni pour obtenir leur âme que le Diable martyrisait ainsi des humains ; c'était pour tenir la promesse faite à ses convertis ; il agissait sur la demande des sorciers qui avaient à se venger de quelque injure. Les pauvres gens qui enduraient les souffrances étaient les ensorcelés.

La sorcellerie était universellement admise au xvii^e siècle et partout elle était poursuivie comme un crime. Mais nulle part

1. *Magnalia*, VII, 6 (II, 552).

sans doute elle ne devait apparaître plus criminelle que chez les puritains de la Nouvelle-Angleterre. Elle ne tendait à rien moins qu'à bouleverser tout l'état du pays en intronisant à la place du seul souverain légitime, Dieu, l'irréconciliable adversaire, le Diable; elle trahissait la patrie et la religion. D'autant plus redoutable qu'elle était plus secrète, il importait de la déceler, de la poursuivre, de la supprimer avec la dernière énergie. Ces hommes de la Bible ne lisaient-ils pas d'ailleurs dans la loi de Moïse : « Tu ne laisseras pas vivre la sorcière? » Les procès de sorcellerie et les pendaisons de sorciers commencèrent avec l'existence même des colonies et se perpétuèrent du consentement unanime de l'opinion (1).

Cotton Mather, le puritain par excellence, ne mit jamais en doute l'existence du Diable et la réalité des diableries. Il ne devait avoir aucune peine à se représenter des relations occultes avec le monde satanique et des possessions démoniaques, lui qui entretenait des rapports constants avec le monde divin et connaissait les possessions angéliques. Les maîtres étaient divers; l'un était prince de la lumière, l'autre prince des ténèbres; l'un réclamait justement l'adoration, l'autre usurpait; mais tous les deux étaient puissants et pouvaient s'emparer avec la même violence de l'esprit des hommes pour se créer des serviteurs.

La nécessité de dénoncer et de combattre la sorcellerie lui parut toujours impérieuse. Conducteur du peuple parce que ministre de Dieu, le devoir lui incombait tout particulièrement de tenir l'opinion en éveil et d'assurer la résistance aux entreprises du Diable. Il n'y faillit jamais. Après même que sa par-

1. Sur les idées relatives au Diable et à la sorcellerie, sur la situation faite aux sorcières, comme d'ailleurs sur l'ensemble des pensées et des mœurs de la Nouvelle-Angleterre primitive, aucun ouvrage ne nous a paru à la fois plus exact et plus puissamment évocateur que le roman de NATHANIEL HAWTHORNE : *The Scarlet Letter*.

ticipation aux procès de 1692 et 1693 lui eut attiré de vives animosités, il continua par ses écrits de répandre la croyance aux faits de sorcellerie et d'en réclamer la répression. En plusieurs endroits de la *Magnalia* (1), il décrit avec le plus grand luxe de détails nombre de cas, tels qu'ils lui ont été rapportés par des personnes dignes de foi ou tels qu'il les a lui-même observés. Et l'on sent bien qu'il le fait avec le sentiment de s'acquitter d'une obligation sacrée ; il y est « contraint par la conscience d'un devoir à remplir envers Dieu et envers les hommes ». Mais ce qu'il estimait obligation alors qu'une partie de l'opinion s'était déclarée contre lui avait dû lui paraître plus obligatoire encore lorsqu'il pouvait se croire soutenu par elle. Aussi le voyons-nous à plusieurs reprises très préoccupé de la sorcellerie avant les tragédies de Salem. »

C'est d'abord au début de l'année 1686. Il vient de constater que Dieu a favorablement répondu à ses prières en détournant Kirk de la Nouvelle-Angleterre par la mort de Charles II (2). Il se demande ce qu'il fera pour le Seigneur en reconnaissance de ces bienfaits ; entre autres projets, il décide de

« recueillir immédiatement quelques témoignages contre de grossiers et mauvais Esprits qui font des progrès dans le pays et qui offensent le Seigneur. » (27 janvier 1686.)

Quelques jours avant, Sewall avait consigné cette observation dans son *Journal* :

« 20 janvier... Mon cousin Fissenden me dit qu'on a des craintes au sujet d'une jeune fille de Woburn qui serait possédée d'un mauvais Esprit. »

1. *Magnalia*, II, Appendice, 16 (1, 204-213).

Id. VI, 7 (11, 446-479).

2. V. *Supra*, p. 52.

Le 6 février, Cotton Mather écrit encore :

« Ce 'projet' me vaudra beaucoup d'amers soucis et d'ennuis, mais il me permettra peut-être de me rendre utile : je voudrais me faire une idée très exacte de ces mauvais Esprits sous la visible domination desquels sont ces lieux en tout temps. Et, puisque ces DémonS peuvent être chassés par le jeûne et la prière, je veux consacrer pour chacun d'eux un jour de prières secrètes et de jeûne, demander à ne me rendre coupable de rien en tout cela, et implorer de telles effusions de l'Esprit d'En-Haut que de semblables maux soient à jamais guéris, éloignés et bannis de ces lieux (1). »

C'est à Boston même que les démons signalaient leur présence en 1688. L'histoire est racontée tout au long dans la *Magnalia* (2). Cotton Mather relate des faits qui se répétaient à peu près identiques dans tous les autres cas de sorcellerie; il laisse deviner son état d'esprit et explique son attitude; c'est à ce double titre qu'il nous semble utile de donner ici de larges citations de son écrit.

« ... L'ainée des enfants (de John Goodwin, de Boston), une fillette de treize ans environ, eut à discuter avec la blanchisseuse, fille d'une méchante Irlandaise du voisinage, au sujet de linge qui avait disparu; la vieille femme prit la défense de sa fille; sitôt après qu'elle eut adressé de très vilaines paroles à l'enfant, celle-ci fut prise d'étranges crises qui avaient quelque chose de diabolique. Bientôt l'une de ses sœurs, puis deux de ses frères furent en proie aux mêmes accès que les médecins les plus expérimentés déclarèrent extraordinaires et surnaturels... Parfois les enfants étaient sourds, parfois muets, parfois aveugles et souvent ils étaient le tout à la fois. Leurs langues se retiraient au fond de leurs gosiers, puis pendaient sur leurs mentons prodigieusement allongées. Leurs bouches étaient ouvertes de force si largement qu'ils en avaient les mâchoires désarticulées; puis elles étaient fermées par d'invincibles crispations... Ils se plaignaient avec des cris pitoyables d'être coupés et frappés; et l'on voyait sur eux

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 62-63.

2. *Magnalia*, VI, 7 (II, 456-465).

des traces évidentes de blessures... Les ministres de Boston et de Charlestown célébrèrent dans la maison hantée un jour de prière et de jeûne; le plus jeune des quatre enfants fut aussitôt et pour toujours délivré de tous ses maux...

Les magistrats questionnèrent la personne soupçonnée d'avoir mis à l'œuvre ces terribles démons;... elle fut emprisonnée, puis jugée... Quand elle plaida pour sa défense, elle reconnut ses méfaits et s'en vanta au lieu de les renier... On fouilla sa maison; on y trouva des images, de petites poupées faites avec des chiffons et bourrées de poil de chèvre... La criminelle avoua que pour tourmenter ses victimes, elle mouillait son doigt avec sa salive, puis le promenait sur ces petites images. Les enfants ensorcelés étaient alors dans la salle du tribunal... L'une des images fut remise à la femme;... elle ne l'eut pas plutôt saisie que l'un des enfants tomba en convulsions devant toute l'assemblée. Les juges... firent soigneusement répéter l'expérience; les résultats furent semblables, alors même que les enfants ne voyaient pas quand la main de la sorcière touchait les images... La Cour désigna cinq ou six médecins pour examiner de très près l'état mental de la femme... Ils la trouvèrent dans son bon sens et elle fut condamnée à mort...

Après sa condamnation, je lui fis plusieurs visites; elle me raconta qu'elle avait coutume d'assister à des réunions où se rendaient son prince et quatre autres personnes : Elle me nomma les quatre personnes et dit ouvertement que « son prince était le diable »...

Lorsqu'elle fut exécutée, elle fit savoir que les enfants ensorcelés ne seraient pas guéris par sa mort parce que d'autres avaient part à leurs afflictions. Et en effet, les trois enfants restèrent dans leur enfer... Dans leurs accès, ils criaient contre « ils » et « eux » comme les auteurs de leurs souffrances; mais ils étaient incapables de dire qui étaient ces « ils » et « eux »; à la fin cependant l'un des enfants put distinguer leurs spectres et prononcer leurs noms. Si l'on donnait un coup à l'endroit où ils voyaient le spectre... celui-ci s'enfuyait : on a même affirmé d'une manière digne de foi qu'une ou deux femmes dangereuses avaient été blessées par les coups administrés à leurs spectres... Les enfants en vinrent à aboyer et à miauler... Quelquefois, ils étaient comme fous; ils sautaient par dessus de hautes barrières; ils volaient même et étaient transportés à travers les airs avec une incroyable rapidité... Au moindre reproche de leurs parents, ils étaient jetés en d'inexprimables tourments... Si on leur commandait de faire une chose inutile, comme d'essayer une

table propre, ils le pouvaient ; mais si on leur commandait de faire une chose utile, comme d'essuyer une table sale, ils en étaient rendus incapables par de nombreux tourments... Quand je leur disais : « Enfants, criez au Seigneur Jésus-Christ ! » leurs dents se serraient aussitôt. Quand je disais : « Regardez à lui ! » leurs yeux rentraient tellement dans leurs orbites que nous craignions qu'ils n'en retrouvassent jamais l'usage.

C'est l'aînée de ces enfants que j'observai tout particulièrement ; je la pris dans ma famille par compassion pour ses parents et surtout pour voir de près et critiquer ses actes afin de confondre le sabbatisme de cette génération pervertie.

... Lorsque je priais dans la pièce, elle se bouchait fortement les oreilles avec ses mains, et quand, de force, nous lui retirions les mains, elle s'écriait : « Ils font tant de bruit que je ne puis entendre un mot ! »... Si quelqu'un lisait la Bible, sans même qu'elle le sût, elle endurait d'indicibles souffrances... Le livre d'un Quaker lui étant mis entre les mains, elle pouvait en lire des pages entières ; mais elle sautait le nom de Dieu et de Christ qu'elle était incapable de prononcer... Les livres qui lui eussent été profitables, et spécialement son catéchisme, la jetaient en d'horribles convulsions... Ces expériences furent répétées en présence de plusieurs témoins ; mais, songeant qu'elles pouvaient cacher un piège, j'y mis fin en temps voulu... »

Un jour, elle réussit à pénétrer dans le cabinet de travail de son bienfaiteur :

« Dès qu'elle y fut entrée... elle s'écria : « Ils sont partis ! ils sont partis ! Ils disent qu'ils ne peuvent pas... Dieu ne leur permet pas de venir ici ! »... Et elle revint parfaitement à elle... Je jugeai à propos de prêcher un sermon, publié depuis lors, sur les « mémorables providences » dont ces enfants avaient été l'objet. Lorsque j'eus commencé à le préparer, ses bourreaux la saisirent à nouveau dans le but évident de m'arrêter dans mon travail... Elle frappait à la porte de mon cabinet, affirmant que « quelqu'un était en bas qui serait heureux de me voir » ;... et quand je lui reprochais de mentir, elle répondait : « Mrs. Mather est toujours heureuse de vous voir ! »

Enfin, un ministre prit particulièrement la famille en compassion et se mit à la servir selon les méthodes enseignées par Notre Seigneur Jésus-Christ. Il implora trois fois le Seigneur en trois jours

de prière et de jeûne ; alors la famille connut la délivrance complète...

Plus tard, lorsque le récit de ces événements fut imprimé, les ministres de Boston et de Charlestown y ajoutèrent leur attestation. Quand une nouvelle édition en fut faite à Londres, le célèbre Mr. Baxter y mit une préface où il dit : « Ce cas remarquable est accompagné de preuves si convaincantes qu'il faut pour n'y pas croire être un Sadducéen bien endurci. »

Les deux ouvrages mentionnés par Cotton Mather, publiés l'un en 1689, l'autre en 1691, ont pour titres : *Memorable Providences Relating to Witchcrafts and Possessions* (1),... et : *Late Memorable Providences Relating to Witchcraft and Possessions, clearly manifesting not only that there are witches, but that Good Men (as well as others) may possibly have their lives shortned by such evil Instruments of Satan* (2). La qualité de l'auteur et celle de ses garants, l'attrait d'un merveilleux qui risquerait aujourd'hui de passer pour grotesque, mais qui ne paraissait alors que tragique, assurèrent à ces pieux et sincères écrits un grand nombre de lecteurs. Lecteurs très préparés à se laisser convaincre, ils étaient facilement convaincus. Les œuvres de Cotton Mather contribuèrent puissamment à entretenir et à répandre la peur panique de la sorcellerie. Quand on a peur d'être ensorcelé, on est souvent bien près de l'être ; aussi y a-t-il quelque vraisemblance à supposer que les possessions diaboliques ne se fussent pas autant multipliées si leur dénonciateur ne leur eût pas donné une si large publicité. Il est probable que Cotton Mather, le plus résolu des ennemis du Diable en Nouvelle-Angleterre, fut en la circonstance l'un de ses meilleurs auxiliaires ; mais il ne s'en douta jamais et il ne l'eût du reste jamais cru.

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 45, n° 8.

2. *Id.* *Id.* vol. III, p. 52, n° 27.

La grande épidémie de sorcellerie de Salem éclata dans les premiers jours de l'année 1692 (1). La fille et la nièce du pasteur Parris, âgées de neuf et onze ans, furent saisies de crises entièrement semblables à celles dont les enfants de John Goodwin avaient été victimes à Boston. Les médecins consultés, les ministres qui vinrent jeûner et prier dans la maison du collègue affligé n'hésitèrent pas un instant sur le caractère diabolique de ces manifestations. Les jeunes possédées accusèrent d'ailleurs comme l'auteur de leurs maux une vieille Indienne initiée à la sorcellerie des Indiens, et dont elles avaient vu le spectre, Tituba, domestique de la maison.

De jour en jour, par contagion, le nombre s'accrut des ensorcelés et des prétendues sorcières. Le gouvernement provisoire qui était alors en fonctions, ému du retentissement de l'affaire, pensa devoir s'en occuper. Le Vice-Gouverneur se rendit à Salem ; il fit comparaître publiquement devant lui accusateurs et accusés. Des foules immenses assistèrent à ces confrontations où les scènes de possessions étaient renouvelées par ordre, afin de bien démontrer la réalité du mal. Mais il arriva que de simples spectateurs tombèrent eux-mêmes sous les enchantements. Ces nouveaux malades désignèrent de nouveaux coupables ; ce fut une fureur de dénonciation qui s'empara des possédés. Elle atteignit son comble, et la conviction du public fut complète et la panique achevée quand les accusés, dans l'espoir de se sauver peut-être, mais souvent aussi de très bonne foi, se mirent à confesser leur crime.

Une centaine de personnes étaient en prison à Salem, l'épidémie gagnait Andover, lorsque le Gouverneur Phipps arriva

1. Des récits de ces faits se lisent dans :

Magnalia, VI, 7 (II, 471-479). Cotton Mather reproduit le récit de John Hales.
UPHAM : *Salem Witchcraft*, II.

PALFREY : *History of New-England*, vol. III, pp. 88-124.

SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 10-12.

J.-F. ASTIÉ : *Histoire de la République des Etats-Unis*, vol. II, pp. 307-314.

dans la colonie, au mois de mai. Son premier soin fut de réunir une *Cour d'assises extraordinaire* pour procéder au jugement des sorciers. En l'absence de toute constitution et de toute judicature régulièrement établie, le gouvernement provisoire s'était en effet sagement contenté d'inculper les prévenus. Le Vice-Gouverneur Stoughton fut choisi comme président du tribunal ; il avait six assesseurs, au nombre desquels se trouvaient Sewall et John Richards.

M. Barrett Wendell dit que c'est « probablement sur l'avis des Mathers (1) » que Phipps institua si hâtivement la *Cour*. L'opinion a la plus grande vraisemblance ; nous devons pourtant constater que M. Barrett Wendell n'apporte aucun document à son appui et que nous n'avons rien trouvé dans nos lectures qui puisse transformer cette impression en certitude.

Mais un document sérieux et qui mérite d'être retenu, c'est la lettre écrite par Cotton Mather à John Richards, le 31 mai, lettre dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister aux séances du tribunal et donne son avis sur la procédure à observer (2). Il encourage d'abord le magistrat à remplir sa mission sans faiblesse ; il lui rappelle ce qui s'est passé en Suède, où

« les efforts des juges pour découvrir et supprimer les auteurs d'une abominable sorcellerie furent immédiatement suivis d'une remarquable faveur de Dieu ».

Cependant, il conseille la prudence, notamment en ce qui touche l'usage de la preuve par les spectres. Les juges de Boston en 1688, depuis lors les enquêteurs de Salem, avaient fondé leur conviction sur la croyance qu'une personne dont le spectre apparaissait aux ensorcelés pour les tourmenter était réellement responsable de ces tourments et réellement inféodée à Satan. Or, Satan, maître de toutes les ruses, ne pouvait il pas

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 98.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 55, n° 34.

égarer la justice et ajouter aux maux de la sorcellerie ceux des iniquités judiciaires en se couvrant, pour apparaître aux possédés, des spectres de gens innocents ? Le témoignage d'un ensorcelé sur ses spectres était-il en définitive assez probant pour légitimer en quelque mesure la condamnation des accusés ?

Cotton Mather a des doutes et il met son correspondant en garde :

« N'attachez pas plus d'importance qu'il ne convient à la preuve tirée du spectre seul... Il est très certain que les démons ont pris quelquefois les formes de personnes non seulement innocentes, mais même très vertueuses. »

Puis, à la fin de sa lettre, à propos de la peine à appliquer aux sorciers, Cotton Mather s'exprime ainsi :

« Il vaut la peine de se demander s'il sera toujours nécessaire de supprimer par la corde ou le fagot les malheureuses créatures qui seront en quelque mesure convaincues de sorcellerie. Que diriez-vous si quelques-uns des moindres criminels étaient simplement fouettés... et obligés de faire une renonciation publique aux œuvres du Diable ? J'ai des raisons de croire que les démons cesseraient alors de désoler ce pays (1). »

Bridget Bishop n'était pas sans doute des « moindres criminels ». Le 2 juin, la Cour réunie à Salem la condamnait à mort ; le 10, elle était exécutée. C'est alors qu'eut lieu une consultation des ministres de Boston et des environs, demandée par le Gouverneur et le Conseil d'après Cotton Mather et Sibley, par la Cour d'après M. Barrett Wendell. La réponse fut rédigée par Cotton Mather qui l'inséra, en 1697, dans sa *Vie de Sir William Phipps* (2) publiée sans nom d'auteur, puis introduite dans la *Magnalia*.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 110.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 64, n° 65.

« Nous estimons, dit cette déclaration, qu'il faut user dans la poursuite de ces sorcelleries, et de toutes les sorcelleries semblables, de la plus judicieuse et la plus absolue circonspection : il faut craindre que trop de crédulité à l'égard de faits qui ne sont reçus que sur l'autorité du démon n'ouvre la porte à toute une suite de conséquences néfastes et que Satan ne prenne l'avantage sur nous; nous ne devons pas ignorer ses artifices.

Dans l'examen des plaintes pour sorcelleries, il peut y avoir des éléments d'enquête qui ne se changent pas en éléments de présomption, des éléments de présomption qu'il est impossible de considérer comme éléments de conviction; aussi est-il nécessaire de procéder avec la plus grande douceur à l'égard des personnes accusées, spécialement si elles jouissaient auparavant d'une excellente réputation...

Après qu'une première enquête a été menée sur ceux qui sont soupçonnés de sorcellerie, nous voudrions qu'on évitât autant que possible la comparution devant des assemblées bruyantes, nombreuses, ouvertes à tous et qui déclarent trop facilement coupables ceux qui sont jugés; nous voudrions qu'on ne fit usage dans le jugement des suspects d'aucun témoignage dont la légitimité puisse être mise en doute parmi le peuple de Dieu...

Les présomptions au nom desquelles on peut mettre quelqu'un en accusation, à plus forte raison les convictions au nom desquelles on peut le condamner comme coupable de sorcellerie doivent reposer sur d'autres fondements que l'apparition, sous la forme d'un spectre, de la personne accusée à la personne affligée; c'est une chose indéniable et bien connue que, par la permission de Dieu, un démon peut apparaître... sous la forme d'un homme innocent et même vertueux...

Nous nous demandons si quelques bons outrages faits aux démons en nous refusant à accepter ces témoignages, qui n'ont de valeur et de force que par les seuls démons, ne mettraient pas un terme aux progrès d'une si terrible calamité... (1). »

Ce document est en somme un développement de la lettre à John Richards. Il est remarquable que Sibley qui ne cite que les quelques mots de la lettre relatifs à l'exemple des Suédois, ne cite aussi que le premier paragraphe de la réponse

1. *Magnalia*, II, Appendice, 16 (1, 211).

des ministres telle qu'elle se trouve dans la *Magnalia*, négligeant ainsi les déclarations catégoriques et répétées de Cotton Mather contre la preuve par les spectres. On comprend dès lors qu'il ait pu dire : « Ce document écrit par Mather et d'autres ministres ne condamnait pas l'introduction de la preuve spectrale (1). » Mais il est tout aussi remarquable que Sibley insère, d'après Hutchinson et Upham, un paragraphe de la réponse des ministres qui ne se lit pas dans la *Magnalia* et qui est ainsi conçu :

« Néanmoins, nous ne pouvons que recommander humblement au Gouvernement de poursuivre avec rapidité et vigueur ceux qui se sont rendus coupables, selon les instructions données dans les lois de Dieu et selon les salutaires ordonnances de la nation anglaise relatives à la découverte des faits de sorcellerie. »

Comment expliquer ces défauts de citations chez Cotton Mather comme chez ses biographes ? Il est bien certain que c'est le même document que les uns et les autres ont voulu signaler. Mais l'ont-ils volontairement abrégé pour mieux démontrer ce qu'ils voulaient prouver, Cotton Mather son innocence, les biographes sa culpabilité ? Ou bien ont-ils recopié des copies déjà tronquées ? Cette dernière hypothèse, plausible pour les historiens récents, ne l'est guère pour celui qui n'était pas seulement le contemporain du document mais qui en était aussi le principal auteur.

Toujours est-il que la Cour, plus difficile peut-être sur les preuves ; en trouva néanmoins d'assez convaincantes pour faire pendre dix-neuf accusés. Le 19 août, il y eut cinq exécutions. L'un des suppliciés était un pasteur, un gradué de Harvard College, ministre de l'Évangile depuis vingt ans, George Burroughs.

« Beaucoup de spectateurs, écrit Sewall. Mr. Cotton Mather était là... Tous les condamnés ont dit qu'ils étaient innocents... Mr. Mather

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 11.

dit que tous sont morts en vertu d'une juste sentence. Mr. Burroughs, par son discours, sa prière et sa protestation d'innocence a ému bien des personnes qui ne réfléchissent pas et qui ont alors proféré de mauvaises paroles parce qu'il avait été exécuté (1). »

Calef, un ennemi de Cotton Mather dont nous aurons à parler plus loin, a laissé une description de la scène qui donne de l'attitude de Cotton Mather une tout autre idée que la description de Sewall. Mais il ne faut pas oublier que le livre de Calef où elle se lit : *More Wonders of the Invisible World*, parut en conclusion d'une violente polémique, huit ans après les événements.

« Quand Mr. Burroughs fut sur l'échelle, il fit un discours pour justifier de son innocence ; il s'exprima avec une élévation et un sérieux qui firent l'admiration de tous les assistants. Sa prière, qu'il termina en disant le Notre Père, était d'une si belle expression, il la prononça avec tant de calme et de ferveur d'esprit, elle était si impressionnante et fit verser tant de larmes qu'on pût croire que quelques-uns des spectateurs s'opposeraient à l'exécution. Les accusateurs dirent que l'homme noir se tenait près de lui et lui avait dicté sa prière. Dès qu'il fut pendu, Mr. Cotton Mather, monté sur un cheval, s'adressa au peuple ; il déclara que Burroughs n'était pas un pasteur consacré ; il persuada le peuple de sa culpabilité en disant que le diable s'est souvent déguisé en ange de lumière ; cela apaisa un peu la foule et les exécutions continuèrent (2). »

Un mois après, un malheureux vieillard de quatre-vingts ans, Giles Corey, fut étouffé pour avoir refusé de se défendre, raffinement de cruauté prévu par la loi.

Le lendemain 20 septembre, Cotton Mather écrivit à Stephen Sewall, greffier de la Cour, la lettre suivante dont la postérité lui a tenu grande rigueur :

« Afin de pouvoir mieux aider à lever l'étendard contre l'inférieur ennemi, je dois vous renouveler ma très importune requête ; vou-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 161.

2. Id. Id. p. 101.

driez-vous faire rapidement ce que vous m'aviez aimablement promis : me donner un compte rendu des dépositions aux procès d'une demi-douzaine, ou, si vous voulez, d'une douzaine des plus grandes sorcières condamnées... Je désire que lorsque vous écrirez vous imaginiez que je suis un sadducéen et un avocat des sorciers aussi obstiné que n'importe lequel parmi nous ; parlez-moi comme à quelqu'un qui ne croirait rien de raisonnable... (1) »

Le 22 septembre, le jour où eurent lieu les huit dernières exécutions, Cotton Mather se rencontra avec Stephen Sewall et plusieurs juges de la Cour chez Samuel Sewall ; ils s'entretenaient de la publication de quelques procès. L'année suivante, un petit livre était publié à la fois à Boston et à Londres : *The Wonders of the Invisible World : Being an Account of the Tryals of Several Witches. By Cotton Mather. Published by the Special Command of his Excellency the Governour* (2).

Cependant, la réprobation populaire qui s'était fait jour lors de l'exécution de Burroughs devenait de plus en plus manifeste. Les juges commençaient à douter de la validité de leurs sentences et souhaitaient que les sessions de la Cour fussent interrompues. Quelques ministres demandaient un arrêt de la procédure au moins jusqu'à ce qu'on ait pris à nouveau l'avis du corps pastoral et même de l'Assemblée Générale. Ces tendances finirent par prévaloir ; à partir de la fin de septembre, il n'y eut plus de condamnations à mort ; à la fin d'octobre, la Cour extraordinaire ne se réunit plus ; elle se laissa tomber.

Nous avons relevé déjà quelques passages du *Journal* de Cotton Mather pour l'année 1692 (3). Il en est d'autres qui se rapportent aux affaires de sorcellerie. Mais il importe de se rappeler en les lisant que les notes du *Journal*, particulièrement rares en cette année, ne sont pas des originaux et qu'en outre elles ne portent pas de dates après le mois de mai. On

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 102.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 58, nos 44, 45.

3. V. *Supra*, p. 65 et suiv.

sent que vers la fin de l'année Cotton Mather a consacré une journée à écrire un résumé des principaux événements. C'est ainsi qu'il fait tenir en une seule et longue note, sans grande précision, ce qu'il veut dire des affaires de Salem. Il s'attache à rappeler comment il ne cessa de protester en public et en particulier contre la preuve spectrale, et il ajoute ces mots :

« Néanmoins, j'ai vu dans la plupart des juges un bel exemple de prudence et de patience; j'ai été à même de constater leur piété exemplaire et l'angoisse de l'âme qui accompagnait leur recherche de la direction divine; ils se sont montrés bien supérieurs en cela à nombre de gens que j'ai vus disposés contre raison à la colère, à la raillerie, au scandale, alors que s'augmentaient nos détresses. Aussi, quoique je n'accepte pas les principes admis par quelques-uns des juges, je ne puis que parler honorablement de leurs personnes en toute occasion; et d'autant mieux que j'ai eu pitié d'eux quand, au cours de mes voyages à Salem, je me suis rendu compte de leurs difficultés. Autant que je puis le savoir, c'est pour cette seule raison que des insensés dont les esprits sont ensorcelés ainsi que l'étaient les corps des énergumènes, me vilipendent comme si j'étais l'auteur des sévérités auxquelles a donné lieu la répression de la sorcellerie (1). »

Il dit ensuite comment il offrit de prendre dans sa famille six des possédés afin de jeûner et prier pour eux et avec eux, comment il se livra chaque semaine à ces exercices, visita les sorcières en prison et les prêcha. A la fin de cette note se lit une observation, placée entre parenthèses et sans doute postérieurement ajoutée :

« Après le plus sérieux examen et la prière la plus solennelle, j'estime que, dans l'ensemble, ce que j'ai écrit est exact. »

Dans un autre passage, Cotton Mather revient sur un sujet qui lui est cher, la meilleure méthode pour combattre les démons :

« De temps en temps, je suis allé vers le bon Dieu en lui demandant avec instance d'être délivré des enchantements, afin qu'aucun

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 111.

d'eux jeté sur mon esprit ne m'empêche de tout voir ou de tout faire pour la gloire de Dieu ou ne m'incline à des actes qui pourraient lui déplaire. La raison de ce vœu est que je crois qu'un réel et particulier enchantement des démons aveugle et conduit les esprits de la plupart des hommes en toutes sortes de circonstances. Mais je me souviens que ce qui est nécessaire pour obtenir la délivrance des enchantements, c'est l'abondance dans le jeûne et la prière. »

Au mois de janvier 1693, la *Cour extraordinaire*, qui ne siégeait plus depuis deux mois, fut officiellement remplacée par une *Cour supérieure*, régulièrement constituée. Les juges étaient les mêmes; Stoughton qui s'était montré si plein de zèle contre la sorcellerie était à nouveau président. Il y avait cependant quelque chose de changé dans l'opinion des magistrats et du public; si on continuait de croire à la réalité de la sorcellerie, on cessait par contre de se fier aux témoignages des accusateurs sur les spectres; on était convaincu enfin que « le petit homme noir s'était astucieusement servi des possédés pour faire verser le sang innocent ». Cette conviction devait forcément tempérer jusqu'à l'abolir la rigueur des sentences. Sur cinquante accusés, la Cour n'en condamna que trois et aucun ne fut exécuté. Puis, au mois de mai, le Gouverneur Phipps donna ordre de relâcher tous les prisonniers pour délit de sorcellerie.

« En très peu de temps, la plupart des affligés furent délivrés de leurs maux, et le pays retrouva la paix par le « Dieu de paix qui foule Satan à ses pieds (1). »

Les remarques faites à propos du *Journal* de 1692 s'appliquent à celui de 1693; c'est encore un abrégé où la plupart des dates sont omises (2).

Cotton Mather a jugé bon d'y conserver le souvenir d'une

1. *Magnalia*, II, Appendice, 16 (1, 212).

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 114-121.

jeune possédée qui, délivrée par trois jeûnes du bon pasteur, était retombée dans son mal. Le pasteur reprit ses jeûnes et ses prières.

« A mon grand étonnement, dit-il, quand j'eus observé mon troisième jour pour elle, elle fut complètement et pour jamais délivrée des mauvais anges. Plus tard, j'eus la satisfaction de constater que non seulement elle vivait suffisamment dans le Seigneur pour être admise dans l'église, mais que beaucoup d'autres jeunes gens, réveillés par la description de l'enfer qu'elle faisait dans ses souffrances, avaient fui la colère à venir. »

Le 28 mars, un fils lui était né ; l'enfant avait une malformation et mourut le 1^{er} avril. Il lui sembla qu'il y avait là une intervention du monde invisible.

« J'ai de bonnes raisons de suspecter une sorcellerie, car ma femme, quelques semaines avant sa délivrance, fut effrayée par un horrible spectre ;... et les spectres qui tourmentaient alors une jeune femme du voisinage se vantèrent d'avoir causé cette frayeur à ma femme, avec l'espoir, disaient-ils, de faire du mal à l'enfant sinon à la mère ; en outre, à peine l'enfant était-il né qu'une femme suspecte envoyait à mon père une lettre, pleine de railleries à mon adresse, dans laquelle elle disait qu'il ne savait rien de ce qui pouvait arriver bientôt à quelqu'un de sa postérité. Cependant, j'ai fait peu d'état de cette conjecture et j'y ai attaché peu d'importance ; je veux me soumettre à la volonté de mon Père céleste sans laquelle pas un passe-reau ne tombe à terre. »

Au commencement de septembre, Cotton Mather visita à Salem une pieuse femme, favorisée de visions, qui lui annonça un nouvel « assaut de sorcellerie... en châtiment des iniquités perpétrées dans la répression du précédent ». A son retour à Boston, il trouva en effet une possédée, Margaret Rule, et la visita aussitôt.

« Afin de ne pas faire le jeu des mauvais anges... je m'occupai de prier, d'obtenir autant de prières que possible pour la jeune femme

affligée, et aussi d'empêcher soit qu'elle accusât ses voisins, soit qu'on s'informât d'elle par curiosité. Cependant, un méchant homme écrivit un libelle des plus mensongers pour décrier ma conduite en ces circonstances... Je fus peut-être tout d'abord trop irrité des injures de ce libelle; mais Dieu en a tiré du bien : mes prières en ont été multipliées; le travail de l'humiliation et de la mortification en fut avancé dans mon âme... »

Ce « méchant homme » était Robert Calef. Il avait également visité Margaret Rule, le 13 septembre, mû par la curiosité et surtout par le désir d'être le témoin des agissements de Cotton Mather. Il revint plusieurs fois, écrivit ce qu'il voyait et entendait. C'est cet écrit que Cotton Mather appelle « un libelle des plus mensongers ». Calef ne voulut pas rester sous le coup de l'accusation. Il demanda à plusieurs reprises des explications écrites ou des entrevues qui lui furent toujours refusées. Mather répéta que le récit contenait « nombre d'erreurs et de faussetés qui, si elles étaient volontaires et conscientes, pourraient s'appeler de grossiers mensonges » et il en fournit quelques exemples. La controverse se poursuivit ainsi pendant plusieurs années. En 1695, Mather envoya à Calef un exemplaire d'un ouvrage de Richard Baxter : *Certainty of the World of Spirits*. C'était en effet l'existence du monde des esprits que Calef mettait en doute; il ne croyait ni aux bons, ni aux mauvais anges; il niait le pacte avec le Diable, ne voyait dans les faits de sorcellerie que de vulgaires impostures et pensait que des hommes comme Mather s'en faisaient les complices. Il répondit à l'envoi par une dernière lettre où il concluait ainsi : « Celui qui enseigne une telle doctrine par ignorance et sans croire ce qu'il dit peut bien être un chrétien; mais celui qui y croit est sur la large route qui conduit au paganisme, au démonisme, au papisme ou à l'athéisme. » A lire ces paroles, ou d'autres semblables qui sont rapportées par Sibley (1), on se

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 12-15.

rend compte que les deux adversaires ne devaient jamais pouvoir s'entendre, non seulement parce qu'ils étaient l'un et l'autre très passionnés, mais aussi parce qu'ils représentaient des opinions, des formes de pensée et d'esprit qui n'étaient pas du même siècle. Mather pensait avec le *xvi^e* siècle, Calef avec le *xviii^e*; ils eurent le malheur de se rencontrer dans le *xvii^e* et ne purent pas se comprendre. Toutes proportions gardées, la polémique entre ces deux hommes, sur laquelle nous aurons d'ailleurs à revenir, rappelle à beaucoup d'égards la dispute entre Calvin et Servet.

Un dernier fait noté dans le *Journal* de 1693 dut être pour Cotton Mather la souveraine démonstration de la réalité de la sorcellerie, des dangers de la preuve spectrale et de l'utilité de la prière contre le Diable. Une possédée l'accusa d'être lui-même un sorcier. Les démons, dit-il,

« firent apparaître mon image devant elle ; ils se rendirent maîtres de sa langue, si bien qu'elle commença à se plaindre dans ses crises de ce que je la menaçais ;... et pourtant, lorsqu'elle était revenue à elle, elle reconnaissait qu'ils avaient été incapables de faire que mon spectre lui causât aucun mal... Quand elle était elle-même, ses plus grands cris étaient pour réclamer mes pauvres prières. »

Il est probable que Cotton Mather eut alors très peur pour son influence.

« Je passai par des agonies ; j'eus à soutenir de singulières luttes en mon âme avant de m'en remettre au Seigneur de l'honneur de mon nom... Mais je criai au Seigneur afin qu'il délivrât mon nom des malices de l'enfer et délivrât la jeune femme des puissances infernales... Et voyez ! la personne possédée fut libérée le jour même ; et tout le complot du Diable pour perdre un pauvre serviteur du Seigneur Jésus-Christ fut réduit à néant. »

Si nous avons multiplié les citations des ouvrages de Cotton Mather, c'est afin qu'on y trouve la justification du jugement

qu'il nous reste à porter sur sa participation aux affaires de sorcellerie. Depuis Calef, on a facilement rejeté sur lui la responsabilité à peu près entière des tragiques événements ; on l'a représenté sous les traits odieux d'un homme qui, par orgueil, par besoin de dominer et de reconquérir une puissance politique qu'il sentait lui échapper, aurait bien voulu sauver son pays d'un danger plus ou moins réel et aurait même soigneusement développé un péril imaginaire afin de le mieux combattre. Cotton Mather apparaît ainsi comme quelqu'un qui unissait, à des bizarreries confinant à l'aliénation, la malhonnêteté et la cruauté d'un ambitieux sans scrupules.

Pendant près de cent cinquante ans, le libéralisme triomphant de Boston a accepté cette opinion, renouvelée de Calef ; sans regarder à d'autres impressions des contemporains (1), il a tenu dans la mésestime et le mépris la mémoire de cet excellent homme. Durant le même temps, les auteurs français qui ont écrit sur l'histoire des États-Unis n'ont guère vu dans Cotton Mather que le « jeune ministre instruit, vain et entreprenant, avide de merveilleux », qui n'était peut-être pas un fourbe, mais était « chef de l'opinion publique égarée » et qui eut le cœur de combattre les bons sentiments de la foule au pied du gibet de Burroughs (2). Tout le reste de sa carrière, pourtant si remplie, est complètement laissé dans l'ombre.

Aucun ouvrage n'a plus fait pour la réhabilitation de Cotton Mather que la biographie que lui a consacrée M. le professeur Barrett Wendell, ainsi que le chapitre du même auteur dans son *Histoire littéraire de l'Amérique* (3). Sa vie ainsi replacée dans son cadre historique, éclairée surtout par ses *Journaux* et ses autres œuvres, donne heureusement d'autres impressions

(1) Quelques-unes d'entre elles sont rapportées dans SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 32-34.

2. J.-F. ASTIÉ : *Histoire de la République des États-Unis*, vol. II, pp. 306, 311, 315.

3. BARRETT WENDELL : *A Literary History of America*, pp. 44-54.

que celles de l'illuminisme naïf, de l'orgueil ou du fanatisme (1).

C'est tout particulièrement en ce qui touche le rôle joué par Cotton Mather dans les procès de sorcellerie qu'il nous semble difficile, après avoir lu les documents que nous avons reproduits, d'échapper à cette conclusion : il a fait ce qu'il a cru de son devoir, « *he did what he deemed his duty!* »... Il s'est trompé sans doute, mais il a agi sans arrière-pensée, sans honteux calculs ; peut-être même son plus grand tort est-il de n'avoir pas assez calculé.

Il est certain tout d'abord que, croyant ce qu'il croyait et étant ce qu'il était, il ne pouvait faire autrement que de prendre parti contre la sorcellerie. On n'imagine pas ce jeune pasteur de vingt-cinq ans qui pense que le retour au Dieu des Pères est le salut du pays, qui est sûr que ce Dieu l'a mis à part pour soutenir cette politique, qui voit cependant le Diable entrer dans le peuple pour séduire ceux qui devaient être les membres du divin royaume, on ne l'imagine pas indifférent ou inactif devant les faits qu'il a minutieusement observés, qui sont pour lui la plus intense réalité, qu'il ne peut s'expliquer que par des interventions du Démon et de ses anges, levés et en armes pour un suprême combat.

Si encore on découvrait autour de lui quelqu'un qui doutât des démons, qui supposât du moins que les possessions, réelles, pouvaient être d'autre origine que diabolique, on pourrait penser qu'il fut mis en garde contre ses juvéniles ardeurs et ses trop confiantes certitudes. Mais son père, confidant de ses pensées et de ses espoirs, croit tout ce qu'il croit ; la Bible et les Talmuds, la vieille Europe comme la jeune Amérique, les jurisconsultes et les théologiens affirment à l'envi ce qu'il

1. M. SCHALCK DE LA FAVERIE a récemment publié un livre : *Les premiers interprètes de la pensée américaine*, qui contient sur Cotton Mather quelques pages inspirées, nous semble-t-il, des idées de M. Barrett Wendell.

affirme. Un jour quelqu'un paraît dans son entourage et doute ; c'est Calef. Mais Calef vient trop tard dans la vie de Cotton Mather ; les heures sombres de la sorcellerie sont déjà passées. En outre, il se présente comme un accusateur ; il veut prouver que Mather est complice d'une supercherie ; mauvais procédé pour incliner un homme obstiné à reconnaître une erreur de doctrine. Et d'ailleurs, Calef eut-il jamais convaincu Mather ? En appelant tromperies ce que son adversaire appelait possessions, n'est-ce pas lui qui s'éloignait le plus de la vérité ? Faute de vouloir expliquer les faits par le Diable et de pouvoir les expliquer autrement, il préférerait les nier ; c'est une attitude que le rationaliste *xviii^e* siècle affectionna et que le siècle suivant jugea peu raisonnable. Il est certain que, sans professer l'intrusion des démons, par le seul souci que nous avons de tenir compte de faits journallement constatés et qui, dans leur ensemble, ne se sont guère modifiés depuis Salem, nous sommes aujourd'hui plus près de Mather que de Calef ; nous voyons comme lui des dangers dans la prise de possession d'un être par d'autres êtres, dans la désagrégation des personnalités sous l'influence d'agents occultes ; si ces accidents se généralisaient, nous serions, comme lui, remplis de crainte pour les destinées de notre peuple et nous ferions notre possible pour enrayer le fléau.

Tous les ministres, collègues de Cotton Mather, étaient eux-mêmes d'accord pour reconnaître le fait du Diable dans les phénomènes dont ils étaient témoins ; tous pensaient qu'il y avait lieu d'en être vivement préoccupés. Ils assistaient en corps aux exercices de jeûne et de prières, chez les possédés ; consultés par le Gouverneur ou par la Cour, ils tenaient conseil et arrêtaient une réponse collective ; aucun ne songeait à protester contre le principe de la répression et ne voyait de mission plus pastorale que d'y encourager juges et gouvernants. Ne serait-il pas juste que tous eussent leur part de responsabilité ? On peut supposer sans doute qu'ils furent dirigés en tout cela, entraînés par Cotton Mather comme par un chef tacitement

reconnu. Il est vrai que Mather est toujours en avant ; c'est lui qui rédige la réponse collective et exprime des idées qui étaient les siennes depuis quelque temps déjà. Mais le réel ascendant qu'il exerce sur ses collègues n'est pas une dictature, qu'ils n'eussent jamais acceptée ; il s'explique par d'autres motifs qu'une volonté de dominer. Cotton Mather est le plus instruit de tous les pasteurs ; il a particulièrement étudié les cas de sorcellerie ; il est de bonne famille ; il a charge de la plus grande église ; il connaît les affaires publiques ; il sait écrire et parler ; il est d'une activité qu'on admire et d'une piété qu'on envie. Ces motifs ne sont-ils pas suffisants pour que ses collègues lui accordent une confiance et lui reconnaissent des pouvoirs que l'opinion qu'il a de lui-même ne l'engage pas à refuser ?

Cotton Mather, convaincu de l'existence d'un crime de sorcellerie, soutenu dans sa conviction par l'opinion commune, devait donc en poursuivre la répression. Mais comment ? Par quels témoignages indiscutables pouvait-on établir la culpabilité d'un accusé ? Jusqu'à la fin de 1692, on s'appuya avec prédilection sur la preuve spectrale. Il est difficile de savoir ce que Cotton Mather en pensait lors des procès de Boston. Mais il est démontré qu'il ne cessa de la combattre durant les procès de Salem. C'est un fait que les adversaires de Cotton Mather, parfois même des biographes bien intentionnés, ont oublié de mettre en lumière, soit qu'ils n'aient pas connu les documents qui le prouvent, soit qu'ils les aient mal reproduits. La *Lettre à John Richards* et la *Réponse des ministres au gouverneur* sont suffisamment probantes à cet égard (1). Le *Journal* de 1692 et la *Magnalia* renferment aussi nombre de passages qui établissent clairement l'opposition décidée de leur auteur à la preuve par les spectres. Mais leur témoignage semble facile à mettre en doute à cause du mode de composition du premier et

1. V. *Supra*, pp. 82-84.

de la publication tardive de la seconde. On pourrait soutenir que Cotton Mather n'a adopté cette attitude de scrupuleux critique des témoignages qu'après coup et dans le but intéressé de justifier sa conduite antérieure. C'est ainsi que Calef estime que la publication anonyme de la *Vie de Sir William Phipps* était destinée à égarer le public sur le vrai rôle joué par Mather dans les tragédies de Salem. Or, une telle opinion, outre qu'elle suppose chez Cotton Mather une fourberie et un cynisme que rien ne démontre, est insoutenable dès qu'on se rappelle que la *Lettre à John Richards*, si affirmative sur ces deux points : il faut poursuivre les sorciers, il ne faut pas s'en tenir à la preuve spectrale, était écrite avant toute action du tribunal. En réalité, Cotton Mather, troublé peut-être et instruit par les procès de Boston, s'opposa courageusement à l'usage de la preuve spectrale dans les procès de Salem ; il s'y opposa en public et en particulier ; il fit de la propagande pour son idée. Il n'est même pas déraisonnable de croire que ses efforts contribuèrent pour une large part à l'abandon de la preuve par la seconde Cour, abandon qui eut cet heureux et immédiat résultat de mettre fin aux exécutions, puis aux condamnations et même aux délits.

Les mêmes documents montrent aussi combien il serait injuste d'accuser Cotton Mather d'avoir consenti pour servir ses ambitions à de froides cruautés à l'égard des malheureux sorciers. C'est le récit de la mort de Burroughs par Calef qui laisse surtout cette défavorable impression. Nous avons déjà dit dans quelles circonstances il fut écrit et combien il diffère du récit de Sewall. C'est encore dans la *Lettre à Stephen Sewall* qu'on a voulu voir une preuve de l'acharnement de Mather à poursuivre les sorciers et à préparer leurs sentences de mort. Peut-être nous a-t-il manqué des éléments d'appréciation. Mais telle que nous l'avons lue et reproduite, il nous est impossible de voir dans cette lettre autre chose qu'un vif désir de recueillir des matériaux de première main pour la préparation d'un livre qui démontrerait la réalité des sorcelleries aux plus endurcis

des Sadducéens. Si, d'autre part, on se rappelle que dans la *Lettre à John Richards*, Cotton Mather envisage la possibilité de rendre plus rares les condamnations à mort; que dans la *Réponse des ministres*, il demande que les accusés soient traités avec douceur et soustraits aux animosités qui se manifestaient au cours des comparutions publiques; que dans son *Journal*, il raconte avoir fait tout son possible pour éviter que l'affaire de Margaret Rule causât du scandale et provoquât de nouvelles interventions de justice, on ne peut plus s'en tenir à la légende qui fait presque de Cotton Mather le Torquemada protestant de l'Amérique.

Il semble d'ailleurs que ce n'est ni sur l'action de la justice, ni sur les châtimens plus ou moins sévères que comptait Cotton Mather pour combattre le plus efficacement les démons. Il ne les répudia pas et demeura fidèle en cela à l'esprit de son temps. Mais il conçut cependant ce qu'on pourrait appeler un nouveau traitement de la sorcellerie, un traitement moral et spirituel qu'il administra avec une confiance et une persévérance remarquables. Ses jours de jeûne et de prière accomplirent certainement des cures merveilleuses et, quels qu'aient été ses torts, il faudrait lui savoir gré d'avoir invoqué, dans ces temps où la force brutale était le souverain remède, le secours souverain des forces de l'Esprit.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de fondé dans la tradition persistante qui rattacha le nom de Cotton Mather au souvenir d'un temps et d'événemens abhorrés? Si Cotton Mather n'a pas eu tous les torts, s'il n'est pas coupable de tout ce qu'on lui a reproché, si ses actes s'expliquent par des croyances qui étaient en lui et chez ses contemporains à l'état d'indiscutables certitudes, s'ensuit-il pourtant qu'il ne doive pas encourir des reproches et supporter des responsabilités qui lui reviennent en propre? Nous ne pouvons que nous rallier à l'opinion de M. Barrett Wendell : « Deux choses demeurent contre Mather :

il a fait, par sa conduite et ses paroles, tout ce qu'un homme pouvait faire pour déchaîner la panique; dans son récit des événements, dans ses *Journaux* et ses autres ouvrages, il n'a jamais reconnu tout ce qui pouvait être justement invoqué contre lui (1). »

Le manque de réflexion et de pondération dont Cotton Mather fut affligé durant toute sa vie en faisait l'homme le moins qualifié pour s'occuper de phénomènes qu'on ne doit approcher, pour ne pas s'abuser, qu'avec un sang-froid et une modération de tous les instants. Il fut cependant celui qui s'en occupa le plus au Massachusetts. Il est certain qu'il ne pouvait pas s'en désintéresser. Mais il est également certain qu'il aurait dû ne pas se laisser posséder par l'idée des possessions; il en fut hanté et n'y prit pas garde; il en eut le délire et crut à son bon sens. Le défaut de mesure l'entraîna à porter le principal de son attention et de sa fiévreuse activité du seul côté de la sorcellerie. Le défaut de jugement l'entraîna à de graves conséquences. Il recommanda, par exemple, la circonspection, la prudence; mais il semble que ce ne fut que pour les autres; il ne se montra, lui, ni prudent, ni circonspect. Il pressentit les dangers de la curiosité et de la malignité publiques en de telles circonstances; mais il fit des discours, écrivit des lettres, composa des livres dont le premier résultat fut de porter la curiosité à son comble et d'exciter le ressentiment à l'égard des malheureux accusés. Nul doute qu'il pensât bien agir; nul doute que, dans sa perpétuelle agitation, il n'ait pas suffisamment calculé la portée de ses actes et ait agi à contre-temps. On dirait d'un homme ordinaire : il s'est trompé; d'un homme qui, comme lui, faisait autorité dans son pays, recherchait et acceptait une certaine prééminence, on dit : il a mal agi et il a eu tort. C'est sans doute ce que ceux des concitoyens de Cotton Mather qui pouvaient être sans parti pris ont pensé de lui après les tragédies de Salem.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 109.

La lecture des œuvres de Cotton Mather relatives aux sorcelleries laisse une impression plus fâcheuse encore pour la mémoire de l'auteur. On y constate de singuliers oublis. Tout ce qui peut démontrer la réalité de la sorcellerie, les manifestations plus ou moins étranges qui accompagnaient les prétendues possessions démoniaques, les effets du nom de Dieu, des Saints Livres et de la prière, et particulièrement l'effet des dévotions de Cotton Mather, est minutieusement et longuement raconté. De même les exhortations à la prudence, à la douceur, les avertissements qu'il a prodigués au sujet de la preuve spectrale sont consignés avec soin. Nous pensons d'ailleurs qu'en tout cela Cotton Mather n'a rien écrit qui ne fût vrai ou qu'il ne crût tel. Mais nous constatons aussi qu'il n'a pas écrit tout ce qui était vrai. Quand il en vient à raconter les événements de Salem, il se contente de reproduire le récit d'un de ses concitoyens, John Hales, dont la conclusion est qu'on a été trop loin dans cette affaire (1). Cotton Mather le reconnaît sans doute puisqu'il le publie dans son ouvrage. Mais pourquoi se sert-il d'un intermédiaire pour énoncer un si grave aveu ? pourquoi ne prend-il pas sur lui d'affirmer sans conteste que cette opinion est la sienne ? C'est vraisemblablement parce qu'il eût dû reconnaître du même coup qu'il avait contribué à pousser les choses aux pires extrémités et qu'il eût fourni de la sorte à des adversaires acharnés, et souvent injustes, une arme trop puissante contre lui. Il garde partout le silence le plus complet sur ses démarches auprès des juges et ses interventions auprès du public. Il ne dit pas un mot des exécutions auxquelles il assista ; il n'a pas un souvenir, pas un cri de pitié pour les victimes ; il ignore les hésitations de la foule au pied du gibet de Burroughs pour ne pas regretter de les avoir apaisées ; le nom même de ce martyr ne figure qu'une fois dans la *Magnalia* et c'est dans une liste très sèche des gradués de Harvard College.

1. *Magnalia*, VI, 7 (II, 471).

On comprend que ses publications volontairement incomplètes aient pu faire croire à la duplicité et l'hypocrisie de Cotton Mather. Ce n'est pas par calcul d'ambition qu'il s'est tant inquiété de la sorcellerie et qu'il en a tant parlé; mais c'est bien par calcul qu'il a choisi de se taire sur nombre de faits importants de cette période de sa vie. Il a eu peur de prendre conscience de ses erreurs, peur d'avoir à confesser des fautes, peur de dire toute la vérité. C'est une tache qui reste sur sa mémoire et son nom, indélébile.

La participation de Cotton Mather aux affaires de sorcellerie ne fut peut-être pas la cause la plus efficace des haines qui se firent jour contre lui et contre son père. Elle fut plutôt l'excellent prétexte dont se saisit le parti démocrate pour ruiner dans le peuple l'influence politique de ceux qu'il détestait parce qu'ils avaient apporté *leur* charte, nommé *leur* Gouverneur et, depuis lors, se tenaient derrière lui, conseillaient avec excès et faisaient tous leurs efforts pour réaliser une parfaite théocratie (1).

Cotton Mather expose très ingénument et loue très fort ce que ses adversaires trouvaient insupportable :

« Il n'y avait personne, dit-il, à qui Sir William fit meilleur accueil qu'à ces hommes de bien dont la mission est d'encourager et de défendre tout ce qui est bien parmi les hommes, je veux dire les ministres de l'Évangile;... lorsque l'un d'eux lui conseillait ou lui suggérait d'accomplir quelque chose de bien, il s'emparait de l'idée avec le plus grand empressement (2). »

Les difficultés vinrent de ce que les démocrates appelaient : mal, ce que les Mathers appelaient : bien. Les chocs furent violents entre eux et le Gouverneur fut sur le point d'en perdre son siège.

1. PALFREY : *History of New-England*, vol. III, pp. 125-138.

2. *Magnalia*, II, Appendice, 18 (1, 220).

Le chef de l'opposition démocratique était Élisha Cooke, l'un des collègues d'Increase Mather dans sa mission en Angleterre et celui qui s'était le plus vivement opposé à l'acceptation de la nouvelle charte. Entre lui et les Mathers l'animosité était intense. En 1693, Cooke fut élu membre du Conseil du Gouverneur; mais Phipps mit son veto à l'élection. L'opinion publique accusa Increase Mather d'avoir été l'instigateur de cette mesure arbitraire et vexatoire (1).

A la fin de la même année, après avoir dissous un Conseil qui ne voulait pas la voter, le Gouverneur réussit à faire passer une loi qui avait tous les caractères d'une loi d'exception. « L'opposition, dit M. Barrett Wendell, était beaucoup plus forte à Boston que dans le reste du pays; c'est principalement, sinon entièrement, pour diminuer sa puissance dans la législature que cette loi édicta que tout représentant devait avoir son domicile dans l'endroit qu'il représentait (2). » Les ordinaires conseillers du Gouverneur ne furent certainement pas étrangers à sa conception et à sa préparation.

La position de Phipps était des plus difficiles. Son caractère ne pouvait d'ailleurs lui gagner beaucoup de sympathies; il n'avait rien de la ferme souplesse et de l'habileté d'un administrateur; il était faible et violent, facilement en colère, assez prompt à distribuer des coups en guise d'arguments. C'est probablement à la suite de violences exercées sur le capitaine d'une frégate royale qu'il fut appelé en Angleterre pour donner des explications. Il y avait été précédé par des dénonciations, des libelles, tout un dossier composé par ses adversaires dans l'espoir d'obtenir sa révocation. Cotton Mather pense que le roi l'eût cependant confirmé dans sa charge et que la grande majorité des citoyens l'eût encore reçu avec joie. Mais la maladie le prit à Londres et il y mourut le 18 février 1694.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 125.

2. Id. Id. p. 126.

Sewall dit que lorsque la nouvelle de cette mort arriva à Boston, « le peuple en fut attristé ». Les Mathers, eux, durent en être atterrés. Le père compromis par la lutte politique, le fils compromis par les affaires de sorcellerie, perdaient en Phipps le seul homme par lequel ils eussent pu conserver quelque puissance et rétablir une influence sur son déclin. Ils durent alors avoir le sentiment qu'ils venaient de subir une irrémédiable défaite et que la théocratie politique dont ils avaient rêvé n'existerait jamais. Mais comme ils ne manquaient pas de courage, ils pensèrent aussi que si l'État leur échappait pour le moment, il restait cependant deux domaines où leur activité trouverait à s'employer selon les volontés de Dieu et qu'il fallait à tout prix soustraire à la néfaste influence des idées et des mœurs nouvelles : l'École et l'Église.

CHAPITRE V

LA PRÉSIDENTE DE HARVARD COLLEGE LA FONDATION DE LA QUATRIÈME ÉGLISE LA PUBLICATION DU LIVRE DE CALEF (1685-1701)

Increase Mather avait accepté la présidence de Harvard College en 1685. Depuis près de cinquante ans, l'institution avait vaillamment accompli ce qu'on attendait d'elle ; elle avait formé pour les églises de la Nouvelle Angleterre deux générations de bons pasteurs ; elle pouvait se rendre le témoignage « d'avoir veillé à ce que l'Église ne manquât pas de prêtres, la barre, de juristes, le public, de médecins et d'avoir fourni des hommes distingués, d'autant plus qualifiés pour remplir des fonctions publiques que leurs connaissances étaient plus étendues ». Increase Mather, Cotton Mather, Samuel Sewall, élèves de Harvard, nous ont déjà montré quel type d'hommes publics le collège savait produire, des savants encyclopédiques, calvinistes d'une orthodoxie irréprochable. Une charte, donnée par l'Assemblée Générale en 1650, confiait la direction de l'établissement à une *Corporation*, composée du Président, du Trésorier et de cinq *Fellows*, assistée d'un *Conseil de surveillance* où siégeaient le Gouverneur, le Vice-Gouverneur, tous les magistrats et six ministres des villes avoisinantes. La Corporation nommait elle-même à ses sièges vacants sur l'avis et l'assentiment du Conseil (1).

1. *Magnalia*, IV, I (II, 7-33).

L'abrogation de la Charte de la colonie, en 1686, entraîna celle de la charte du collège. Pendant vingt et un ans, celui-ci resta sans gouvernement régulier. Increase Mather conserva quinze ans la présidence sous ce régime d'attente et d'aventure. De concert avec son fils, il essaya de rendre une charte au collège et une à la colonie. Dans leur pensée, elles devaient remettre pour toujours la conduite de l'État et celle de l'École aux seules mains d'hommes préoccupés de maintenir intactes les traditions de la théocratie. Nous avons vu comment ils échouèrent dans l'État. L'École leur réservait les mêmes déceptions ; « le collège sur lequel ils comptaient comme le perpétuel pourvoyeur de la prêtrise est devenu le plus puissant foyer de protestantisme libéral et de tolérance du monde de langue anglaise (1) ».

Au cours de ses entrevues avec Jacques II et avec Guillaume, Increase Mather les entretint de la situation du collège, obtint des promesses ; il revint à Boston avec la Charte royale qui, si elle ne rétablissait pas les titres et privilèges de Harvard, permettait du moins qu'on songeât à les rétablir. Le 27 juin 1692, sur l'insistance d'Increase Mather, Sir William Phipps signa une nouvelle Charte qui remettait tous pouvoirs à un Comité de dix membres choisis par le président ; il n'y était plus question d'un Conseil de surveillance (2). Ce Comité entra immédiatement en fonctions et commença par conférer de nouveaux grades ; Increase Mather reçut le titre de *Doctor of Divinity* ; John Leverett et William Brattle, qui avaient dirigé le collège en l'absence du président, durent se contenter d'être *Bachelors of Divinity* : leur orthodoxie était douteuse (3).

Increase Mather, pasteur de la Seconde église, habitait Bos-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 134.

2. *Magnalia*, IV, I, 6 (II, 18).

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 180-198 et 200-207, donne leurs biographies.

ton et allait de temps en temps à Cambridge pour faire fonction de président. En 1693, l'Assemblée Générale émit un vote aux termes duquel le président de Harvard College devrait toujours résider à Cambridge. Increase Mather offrit sa démission au Comité qui la refusa et le pria de continuer comme par le passé.

Jusqu'au mois de juillet 1696, les choses demeurèrent en cet état. Mais on apprit alors que le roi avait mis son veto à la charte de 1692 à cause de la suppression du Conseil de surveillance. Le Vice-Gouverneur Stoughton qui avait remplacé Phipps à la tête du gouvernement et qui partageait sur beaucoup de points les vues des Mathers, renouvela toute sa confiance au président en ces tristes circonstances (1). Néanmoins, il dut suivre son Conseil, ce Conseil qui réunissait Elisha Cooke et un grand nombre des opposants à Phipps et à sa politique (2), lorsqu'il vota, le 17 décembre, un nouveau projet de charte pour le collège. Il prévoyait l'institution d'un Conseil de surveillance où siègeraient le Gouverneur et tous ses conseillers. Les Mathers ne pouvaient accepter l'intrusion dans la direction du collège d'une si forte proportion de laïques, adversaires de leurs personnes, de leur politique, de leur conception des prérogatives du ministère et du rôle des ministres.

« Le 18 décembre, écrit Sewall, Mr. Mather, Allen, Willard, Cotton Mather, ont fait tenir au Conseil une note qu'ils ont rédigée pour manifester leur mécontentement de notre projet de charte et pour demander que leurs noms n'y figurassent pas... Je ne me rappelle pas avoir jamais vu le Conseil dans une telle fureur. Que le Seigneur prépare la solution... Les ministres veulent aller demander une charte en Angleterre, si nous n'excluons pas le Conseil de la surveillance (3). »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 137.

2. V. *Supra*, pp. 101-102.

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 137-138.

L'année suivante, la lutte se poursuivit entre Increase Mather et son parti et la législature; par pétition, les ministres demandèrent à l'Assemblée Générale de déléguer Mather en Angleterre pour solutionner la question de la charte; elle refusa. Puis la division se mit dans le Comité même; Samuel Willard, le pasteur de la Old South Church, qui avait toujours soutenu Increase Mather, l'abandonna à propos du choix de quelques *fellows*; Increase Mather lui écrivit « qu'il ne mettrait plus jamais les pieds chez lui jusqu'à ce qu'il lui ait donné satisfaction ». Enfin, comble de malheur, il apparut au pauvre président, déjà si tourmenté, que le collègue marchait à l'hérésie.

Au cours de cette même année 1697, Cotton Mather publia un petit livre intitulé : *Ecclesiastes; The Life of the Reverend and Excellent Jonathan Mitchel : A pastor of the Church and a Glory of the Colledge, in Cambridge, New-England* (1). Il contenait une longue préface, écrite par Increase Mather sous forme de lettre adressée « à l'église de Cambridge et aux étudiants du collège », datée du 7 mai.

« Les églises, disait-elle, ont le devoir de s'inquiéter non seulement de l'instruction et de l'orthodoxie, mais aussi de l'état spirituel de ceux qu'elles admettent dans leur entière communion, selon les lois du Christ... Tous ceux qui désirent participer à la Cène du Seigneur doivent s'éprouver, s'examiner, et manifester leur foi et leur repentance par une profession publique... Ce sont les termes de la *Discipline* établie par les anciens et les délégués des églises au synode de Cambridge (2)... Le sentiment particulier de telle ou telle personne ne doit pas être mis en balance avec le jugement d'un synode qui a réuni des hommes d'une beaucoup plus grande autorité que certains jeunes gens qu'on prétend être d'une opinion contraire...

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 64, n° 62.

Magnalia, IV, II, 4 (II, 66-113).

2. Le Synode de Cambridge, en 1648, vota une *Discipline* et accepta la *Confession de foi* de l'Assemblée de Westminster (1643-1648). La *Confession*

Le bienheureux Mr. Mitchell disait souvent que s'il devenait doctrine courante, en Nouvelle-Angleterre, que toutes les personnes « d'opinions orthodoxes » en matière de foi, de « vie exempte de scandale », devaient être admises à la Cène du Seigneur sans aucun examen sur « l'œuvre de la grâce dans leurs cœurs », ce serait une véritable apostasie à l'égard des anciens principes et un recul sur l'état de réformation auquel nous sommes parvenus (1)... »

Après avoir longuement démontré la concordance des règles synodales et des lois de Christ, Increase Mather adjure l'église de Cambridge de s'en tenir aux usages des Pères. Il s'adresse ensuite aux *tutors* (2) :

« Les églises ne pourront plus être des « chandeliers d'or pur » si le collège qui les pourvoit tourne à l'apostasie. Si la source est corrompue, comment seront-ils purs les fleuves qui doivent « réjouir la cité de Dieu ? » Comment poussera-t-il des « rejetons de choix » si le collège devient une plante dégénérée ? Vous, les professeurs, vous avez les plus sûrs moyens d'empêcher qu'il en soit ainsi... Le Seigneur vous a fait les pères de nombreux étudiants (3)... »

Enfin, les derniers mots sont pour les étudiants eux-mêmes :

« Qu'il me soit permis de dire que si vous, étudiants de Harvard Colledge, ou quelqu'un de vous, abandonnez les saints principes et les pratiques de vos pères, le monde saura, la postérité saura que ce n'est pas faute d'avoir été différemment conseillés par votre président actuel comme par ses prédécesseurs (4). »

Cette lettre, qui exprime si fortement l'amour des Mathers pour la tradition des Pères confondue avec la tradition chré-

de foi des églises du Massachusetts fut votée à la seconde session du Synode de Boston, en 1680.

Magnalia, V, I, *Confession de foi* (II, 179-207).

Id. V, II, *Discipline* (II, 207-236).

1. *Magnalia*, IV, II, 4 (II, 68, 69).

2. Les *tutors* ou *resident fellows* étaient les professeurs du collège.

3. *Magnalia*, IV, II, 4 (II, 76, 77).

4. *Id.* IV, II, 4 (II, 80).

tienne, se comprend surtout quand on sait que John Leverett et William Brattle étaient alors les *tutors* du collège les plus appréciés par les étudiants (1) et que le dernier était en outre, depuis quelques mois, pasteur de l'église de Cambridge (2). Or, l'un et l'autre étaient précisément les plus ardents à propager, dans l'école comme dans l'église, les doctrines subversives redoutées du bienheureux Mitchell et du Président si sincèrement et profondément malheureux. C'étaient eux, ces « jeunes » qui osaient s'élever contre les décisions d'un synode de Pères infailibles. La lettre-préface et l'ouvrage même étaient donc, à n'en pas douter, une attaque directe contre les deux professeurs. Si la chose avait eu besoin d'une confirmation, on l'eût trouvée dans le projet de charte qu'Increase Mather soumettait à la législature vers la même époque : le nom de Leverett ne figurait pas dans la liste des *fellows* proposés à l'agrément des autorités. Les autorités s'empressèrent de l'y inscrire,

La riposte suivit de très près l'attaque. Au commencement de 1698, Leverett et Brattle étaient en train d'organiser à Boston une nouvelle église dont la pratique serait conforme à la nouvelle doctrine. Ce fut la Quatrième église. Les membres étaient invités à interpréter eux-mêmes les Écritures au lieu de s'en rapporter aux auteurs de la Discipline de Cambridge. La relation publique des expériences religieuses cessait d'être la condition de l'admission à la Cène. L'acceptation des nouveaux membres en assemblée générale de l'église n'était plus signifiée par un vote à mains levées, mais par le silence (3). Thomas Brattle, le frère de William, trésorier de Harvard College, qui habitait Boston, favorisait l'entreprise des dissidents. Tous furent d'accord pour encourager Benjamin Colman, un élève

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 201.

2. Id. *Id.* vol. III, pp. 183, 200.

3. QUINCY : *History of Harvard University*, vol. I, p. 130.

PALFREY : *History of New-England*, vol. III, p. 170 et suiv.

sorti de Harvard en 1692, alors en Angleterre, à accepter la charge de pasteur qui lui était offerte par la congrégation.

Tandis que s'établissait la nouvelle église, l'Assemblée Générale, dont Leverett était membre, renouvela le vote de 1693 enjoignant au président du collège d'habiter Cambridge. Le 8 décembre 1698, des délégués de l'Assemblée se présentèrent chez Increase Mather pour l'informer de cette décision; Sewall en était.

« Il était presque sept heures du soir quand nous sommes arrivés chez lui. J'ai pris le premier la parole et l'ai prié d'excuser notre arrivée si tardive, due à ce que la plupart d'entre nous venions d'un mariage : j'ai exprimé l'espérance que c'était un heureux présage et que nous allions tous réaliser une union... Nous l'avons engagé de tout notre pouvoir à aller (à Cambridge); je lui ai rappelé sa naissance et son éducation faite en ce lieu; je lui ai dit qu'il regardait au travail bien plus qu'au salaire (1), que tous étaient d'accord pour désirer qu'il fût président et qu'il serait difficile de trouver quelqu'un sur qui on s'accordât aussi parfaitement. Au nom de la Chambre (des représentants), le Président lui a renouvelé l'expression du même désir. A objecté qu'il n'avait pas de maison; le bûl pour l'établissement du Comité pas voté; l'église; le besoin de prêcher une fois par semaine, ce qu'il préfère à tout l'or et tout l'argent des Indes. Je lui ai dit qu'il pourrait prêcher une fois par jour devant les étudiants. Il a répondu que cela ne ressemblait en rien à la prédication (2). »

Il fallait d'ailleurs, pour qu'Increase Mather quittât Boston, que son église y consentit. Consultée, elle refusa de renoncer à son pasteur.

Le roi avait enfin nommé un nouveau Gouverneur, Lord Bellocmont, qui arriva à Boston au mois de mai 1699. Il manifesta aussitôt l'intention de donner une charte au collège. Cotton Mather cependant resta sceptique et continua d'attendre

1. Il y avait alors une discussion pendante sur le traitement du président.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 139.

la charte des luttes de son père plus que des bonnes volontés du Gouverneur. Dieu même le confirma dans ces vues par une assurance spéciale :

« Aujourd'hui (ne puis-je le dire ?), comme j'étais dans l'Esprit, la plus puissante assurance m'a été donnée du Ciel que mon père sera mené en Angleterre et qu'il y glorifiera le Seigneur Jésus-Christ... Et toi, ô Mather le Jeune, tu vivras assez pour voir ces choses. Et ton fils (1) aussi glorifiera le Seigneur Jésus-Christ quand tu auras suivi ton père dans le Royaume de Dieu (2). » (7 juin 1699.)

Le 7 juillet, Increase Mather, Cotton Mather et six autres ministres adressèrent à l'Assemblée Générale une pétition ; ils demandaient que dans le projet de charte qui allait être soumis au Gouverneur, on spécifiât les conditions religieuses requises des candidats aux fonctions du collège. Ils s'exprimaient ainsi :

« Que notre sainte religion soit gardée, pour nous et notre postérité, par la clause suivante : Nul ne sera nommé président ou *fellow* du collège s'il n'a déclaré adhérer aux principes de réformation adoptés par ceux qui fondèrent la colonie et le collège, principes qui ont été jusqu'ici généralement admis en Nouvelle-Angleterre (3). »

L'Assemblée Générale accepta d'introduire cette clause dans son projet ; mais le Gouverneur, qui ignorait sans doute l'existence des hétérodoxes, crut qu'elle était dirigée contre l'Eglise d'Angleterre et ne voulut pas la sanctionner. Une fois encore la charte était perdue.

Le Révérend Bénjamin Colman avait cédé aux sollicitations de Leverett et de Brattle ; il avait quitté l'Angleterre, alors propice aux dissidents intelligents, pour venir dans ce Boston où toute son intelligence et son amabilité ne lui feraient pas par-

1. A cette époque, Cotton Mather n'avait pas de fils, mais il en espérait un.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 140.

3. Id. Id. pp. 140-141.

donner de sitôt sa dissidence. Il entra en fonctions au mois de novembre 1699. Le 7 décembre, Cotton Mather écrivit dans son *Journal* :

« Quelques entêtés de la ville, dont les principaux sont pleins de malice à l'égard des saintes pratiques de nos églises, ont édifié un autre lieu de culte... Sans demander l'avis des ministres du voisinage et sans que ceux-ci en aient eu connaissance, ils ont publié, sous le titre de *Manifeste*, quelques thèses qui bouleversent complètement nos églises... Cela oblige les ministres qui veulent être fidèles au Seigneur Jésus-Christ et à ses intérêts parmi les églises à se lever pour leur défense. Une grosse part de cette obligation m'incombe inévitablement (1). »

Deux jours après, Sewall reçut la visite de Colman et s'entre-tint avec lui du terrible manifeste.

« Quand il partit, je lui dis que si Dieu voulait montrer par leur moyen quelque lumière qui n'avait pas encore été vue ou reçue, bien loin de leur en vouloir, je m'en réjouirais ; il fut très touché de mes paroles. »

Si elles furent rapportées à Cotton Mather, nul doute qu'il fut, lui aussi, très touché de ces paroles ; elles durent lui faire l'effet d'une concession coupable, presque d'une trahison. Sewall passait à Satan ; mais Cotton Mather était là pour soutenir l'honneur de Dieu.

« Je vois Satan, écrit-il le 5 janvier, qui va donner un redoutable coup aux églises de la Nouvelle-Angleterre ; les *Innoveurs* qui ont fondé une nouvelle église à Boston (oui, une bien nouvelle !) ont fait lever sur nous un jour de tentation. Ces hommes sont ignorants, arrogants, obstinés, pleins de malice et de calomnie ; ils remplissent le pays de mensonges et j'ai tout particulièrement à souffrir de leurs faussetés. C'est pourquoi je consacre encore ce jour à prier dans mon cabinet et à crier à Dieu de toute ma force (2). »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 142.

2. Id. Id. p. 143

Pour défendre les églises contre Satan déguisé en Colman, Cotton Mather et son père commencèrent la rédaction d'un petit traité. Cotton Mather l'annonce ainsi dans son *Journal* :

« Par de nombreuses prières et de sérieuses études, avec une humble soumission de nos volontés au Seigneur, nous avons préparé un honnête antidote à l'usage de nos églises contre le poison du mauvais exemple que nous craignons leur avoir été donné par cette société (1). »

La publication fut arrêtée par la réconciliation qui intervint entre les anciennes églises et la nouvelle. M. Barrett Wendell dit que Cotton Mather travailla à la préparer en rédigeant lui-même un des arrangements qui devaient servir de base à la discussion ; Quincy doute de cette participation quoique Cotton Mather l'ait affirmée (2). Il semble que le récit suivant de Sewall permette de conclure à un rôle actif de Cotton Mather dans le rapprochement, bien qu'il soit difficile d'y trouver une preuve directe qu'il ait été l'auteur de l'un des documents préparatoires.

« 24 janvier. — Le Vice-Gouverneur m'emmène avec lui chez Mr. Willard où Mr. William Brattle a tiré de deux écrits un troisième qui aidera à négocier un accord entre la Nouvelle église et nos ministres ; Mr. Colman l'a fait signer par ses frères.

25 janvier. — Mr. I. Mather, Mr. C. Mather et plusieurs autres sont allés chez le Vice-Gouverneur pour s'entretenir au sujet de l'écrit rédigé la veille. Il y a eu quelque agitation ; mais ils se sont calmés et, après un sermon, ils ont accepté de participer au jeûne qui sera célébré le 31.

31 janvier. — Jeûne à la Nouvelle église. Mr. Colman lit le texte de l'accord... Mr. I. Mather prêche, Mr. Cotton Mather prie... Mr. Mather donne la bénédiction. Son texte était : Recherchez la paix avec tous les hommes et la sanctification. Le Doct. doit rechercher la paix

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 148.

2. Id. Id. p. 143.

QUINCY : *History of Harvard University*, vol. I, p. 237.

pour autant qu'elle s'accorde avec la sanctification... C. Mather a prié d'une façon excellente et touchante pour Mr. Colman et son troupeau. Ce fut la fin de jours difficiles (1). »

Sewall se faisait illusion. La réconciliation n'empêcha pas les inimitiés de se donner carrière. Dès le mois de mars 1700, les Mathers livrèrent au public leur fameux antidote. Il était intitulé : *Order of the Gospel* et attaquait violemment les innovations et les innovateurs (2). On peut juger de l'esprit dans lequel il était conçu et publié d'après ce que Cotton Mather écrit dans son *Journal* le 1^{er} mars :

« Le venin de ces hommes malfaisants qui viennent de construire une Nouvelle église à Boston les porte à ajouter leurs attaques à celles dont je suis déjà poursuivi ; peut-être n'y a-t-il jamais eu d'hommes ayant plus que beaucoup de ces pauvres gens le caractère des « tristes mécontents qui marchent suivant leurs convoitises (3). »

Le 14 avril, il se consola en pensant que des serviteurs fidèles doivent être persécutés sur terre comme le fut leur Maître ; il voulut être reconnaissant de ses souffrances. Cette disposition lui apparut d'ailleurs comme

« un infailible symptôme que mon Seigneur Jésus-Christ m'emportera avant longtemps dans la gloire du Ciel et qu'il me glorifiera avec Lui dans le monde éternel ».

Le 11 mai, il reçut une assurance :

« Il arrivera à la turbulente société des innovateurs, cause de telles tentations et de telles iniquités dans ce lieu, quelque chose qui affermira ces églises dans les droits chemins du Seigneur. »

En attendant, la turbulente société se défendit et publia, en réponse au livre des Mathers, un autre livre : *Gospel Order*

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 143.

2. Cet ouvrage n'est pas mentionné dans la liste de Sibley.

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 148.

Revired, qui se donne pour l'œuvre de « plusieurs ministres de de la Nouvelle-Angleterre (1) ». Cotton Mather en fut très affecté; il sentit que le vide se faisait autour de lui et de son père qui étaient les seuls à

« faire preuve de force dans la discussion et de courage pour la défense des églises attaquées. Aussi ai-je pensé qu'il me fallait crier de toutes mes forces au Seigneur afin qu'il lui plaise, dans sa bonté, de diriger mes faibles mais fidèles efforts pour le servir, de me préserver de toutes les ruses de Satan pour me flétrir d'opprobres qui me rendraient incapable de tout grand service... J'ai pensé aussi que si c'est la volonté du Ciel que l'apostasie se développe, ceux qui se mettront en travers de sa route seront peut-être en danger d'être frappés par l'ange de la mort, afin que le chemin soit libre pour la colère de Dieu. J'ai résolu cependant de m'opposer à l'apostasie, dùt-il m'en coûter la vie. Le Seigneur a fait naître alors dans mon esprit une douce pensée : ma vie que je veux risquer ainsi en sera prolongée; et mon nom, que j'ai jeté par dessus bord, sera d'autant plus précieux aux églises du Seigneur. » (4 juillet 1700.)

Au mois de septembre, nouvelles alarmes et nouvelles résolutions :

« En considérant avec quelle puissance Satan, par ses ruses, fait progresser les apostasies et les innovations dans les églises, en voyant surtout qu'un ministre renommé pour sa piété a publié un livre de détestables nouveautés, qui choque presque tous les hommes de bien, mais qui est lu avec plaisir par la nouvelle génération, charnelle et légère, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de défendre les églises. »

C'est pour accomplir ce devoir que Cotton Mather écrivit encore un traité : *A Defence of Evangelical Churches* (2).

Mais le collège était toujours sans charte, sans gouvernement régulier, à la merci par conséquent de toutes les confusions, les

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 149.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 71, n° 88.

compromissions, les hérésies que pouvait engendrer le trop victorieux esprit nouveau. Nul plus que les Mathers n'avait conscience de ce danger de tous les instants. Aussi, lorsque Lord Bellomont conseilla de présenter un projet de charte à l'agrément du roi et que l'Assemblée Générale se mit à l'élaborer, ils l'appuyèrent énergiquement tout en surveillant sa rédaction. C'est ainsi qu'ils ne laissèrent présenter comme membres du Comité ni Leverett, ni les Brattle.

Cotton Mather espéra sans doute que l'heure était venue où ses assurances de l'année précédente allaient se réaliser (1). Le 16 juin 1700, il passa la journée en prière.

« Je demandai au Seigneur que si ma persuasion (particular faith) relative au voyage de mon père en Angleterre n'était pas une illusion, il daignât me la renouveler. Pendant ce temps, mon cœur était froid comme si une froide pierre pesait sur lui; il avait la sécheresse qu'on peut attendre d'un exercice de la seule raison. Mais tout à coup, j'ai senti qu'une puissance inexprimable s'emparait de mon esprit; c'était comme un souffle qui ne peut se décrire avec des mots; nul ne le connaît que celui qui l'a éprouvé; un ange du ciel l'aurait prononcée distinctement que la communication n'eût pas produit un effet plus puissant. Il me fut dit que le Seigneur Jésus-Christ aimait mon père et m'aimait aussi, qu'il prenait plaisir en nous comme en deux de ses fidèles serviteurs, qu'il n'avait pas permis que nous fussons abusés dans nos persuasions intimes, que mon père irait en Angleterre, qu'il y glorifierait le Seigneur Jésus-Christ avant de passer lui-même dans la gloire..., que je vivrai pour le voir, qu'une sentence de mort sera écrite sur notre persuasion, mais que le Seigneur Jésus-Christ qui ressuscite les morts et qui est la Résurrection et la Vie lui donnera une vie nouvelle! Il le fera! Il le fera! — Je versai sur le plancher de mon cabinet un flot de larmes que m'arrachèrent ces rayons du monde invisible, puis je me levai et m'assis sur ma chaise. Je pris ma Bible; le premier endroit auquel je l'ouvris était dans les Actes 27, 23, 24, 25 : « Un ange du Dieu à qui je suis et que je sers m'est apparu et m'a dit : Ne crains rien, il faut que tu comparaisses devant César... » Un nouveau flot de larmes a

1. V. *Supra*, p. 111.

jailli de mes yeux et je me mis à parler ainsi : « Quoi donc ! Mon père paraîtra-t-il encore devant César ? Est-ce bien ce que m'a dit un ange du ciel ? Dois-je croire ce qui m'a été dit ? Eh bien, oui ! Il en sera ainsi ! Il en sera ainsi ! (1) »

Mais lorsque Cotton Mather se confia de nouveau à son *Journal* quelques jours après, le doute était rentré dans son cœur.

« Quoi dire ?... Quand la question de l'ambassade de mon père fut nettement posée (2), quelques-uns des Tories exercèrent une telle pression sur le Gouverneur qu'il l'abandonna. Le Vice-Gouverneur joua de toutes les petites ruses imaginables pour l'éviter. Elle serait pourtant venue en discussion si quelques membres du Conseil n'avaient pas été malheureusement appelés au dehors... On s'en remit au comte de Bellomont du soin de régler les affaires du collège. C'est ainsi que l'espoir d'un voyage de mon père en Angleterre à ce sujet est irrémédiablement perdu. Que vais-je faire à présent de cette merveilleuse occurrence. Attendons ! Attendons ! »

Plus il attendit et moins il lui fut possible d'espérer la réalisation des merveilleuses assurances. Très peu de temps après que le Conseil eût réglé la question de son ambassade, le 10 juillet, l'Assemblée Générale invita pour la troisième fois le Président de Harvard College à fixer sa résidence à Cambridge et à s'y rendre le plus tôt possible. On craignait évidemment que l'opiniâtreté des Mathers finit par avoir raison des résistances et que le Président obtint sa délégation en Angleterre. Or, le parti démocratique qui était toujours le parti national ne voulait pas que des affaires intérieures, comme celles du collège, fussent portées devant le roi ; son grand souci était maintenant de renforcer dans la colonie l'opposition aux pouvoirs du roi et du gouverneur. Les Mathers, au contraire, toujours plus nationalistes que royalistes, mais surtout plus théocrates que natio-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 144.

2. Devant le Conseil.

nalistes, n'auraient pas hésité à aller devant le roi si cette démarche pouvait, comme ils le pensaient, être favorable à leur influence personnelle, à leurs légitimes et loyales ambitions et au succès de leur cause. Entre les Mathers et les démocrates, il y avait place d'ailleurs pour des hommes comme Stoughton, le Vice-Gouverneur, comme Sewall, qui croyaient à la nécessité de garder la tradition des Pères, mais ne voulaient pas qu'on se servît du souverain pour la remettre en honneur. C'est Sewall qui alla faire visite à Increase Mather le jour même où l'Assemblée avait pris la délibération qui ressemblait étrangement cette fois à un ultimatum.

« Je lui ai rappelé, dit Sewall, ce qui avait été l'honneur d'Athanasie : *Maluit sedem quam Fidei syllabam mutare* (1). »

Que s'était-il passé dans la Seconde église depuis qu'elle avait refusé, en 1698, de laisser partir son pasteur ? Quels doutes s'étaient glissés dans les esprits, quelles désaffections dans les cœurs, que l'autorisation de s'en aller pût être, à son grand chagrin, si facilement accordée à Increase Mather ? Cotton Mather n'a vu que de très nobles raisons à la facilité de cet exeat et, en somme, il a peut-être vu juste ; pourtant, la fin du passage que nous citons laisse entendre qu'il existait dans l'Eglise de fâcheux symptômes de division des esprits.

« Il s'est trouvé tout un concours de circonstances, dit-il, pour incliner l'Eglise à un tel vote ; mais la principale était l'agitation et l'émoi du pays à cause de l'état par trop corrompu du collège et à cause du danger qu'il courait de tomber en de mauvaises mains si mon père n'avait pas répondu à l'inquiétude publique. Les meilleurs amis de mon père redoutaient d'ailleurs, s'il refusait cette fois d'aller à Cambridge, que les clameurs et les reproches de toute la contrée lui fussent insupportables ; il serait mort dans l'exécration. Mon père se hâta d'aller habiter Cambridge, immédiatement après le vote de

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 146.

l'église. Mais je suis plongé maintenant dans une double détresse. D'abord, l'étrange mélancolie et l'état de désolation dans lequel il est parti pour Cambridge (l'endroit entre tous ceux qui sont sous les cieux qu'il trouvait le plus détestable), me remplissent de crainte... Son esprit est bouleversé et brisé ; et si le Seigneur ne lui vient pas puissamment en aide, le nom du Seigneur Jésus-Christ souffrira plus de déshonneur de sa maladie que je n'en puis prévoir... Ensuite, j'ai seul maintenant la responsabilité d'une grande congrégation, la plus grande de tout le pays. J'ai peur qu'ils ne deviennent insensés et indociles ; j'ai peur que les artifices de Satan ne finissent, de façon ou d'autre, par les disperser ou qu'il ne survienne quelque désordre parmi eux. Et je suis faible ; et j'ai beaucoup d'ennemis dans cette ville : en vérité, tous les ennemis des intérêts de l'Évangile sont les miens. J'ai besoin d'une prudence et d'une patience extraordinaires et de la protection du Ciel (1). »

Le 17 octobre 1700, Increase Mather revenait à Boston. Il n'avait pu rester trois mois à Cambridge. Il était malade ; il écrivit au Vice-Gouverneur Stoughton pour demander qu'on songeât à lui trouver un successeur.

Au commencement de novembre, un livre fut apporté à Boston qui allait ajouter aux tristesses et aux soucis de Cotton Mather. C'était le livre de Robert Calef : *More Wonders of the Invisible World*.

Nous avons vu comment une dispute était née entre les deux hommes au sujet d'un cas de sorcellerie (2). En 1698, Calef réunit les lettres échangées, rédigea ses notes (3), ajouta des renseignements fournis par William Brattle et par Thomas Brattle qui avaient été contre les procès de Salem (4) ; du tout, il fit son livre qu'il envoya en Angleterre pour être imprimé et publié.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 147.

2. V. *Supra*, p. 91.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 15.

4. Id. Id. vol. III, pp. 17-18.

M. Barrett Wendell dit que c'était « un livre honnête..., mais à peu près aussi juste dans son appréciation des Mathers que pourrait l'être un bon et pratique Yankee d'aujourd'hui dans l'appréciation du cardinal Newman (1) ». C'était en tout cas une attaque violente contre les Mathers, particulièrement contre Cotton Mather, son caractère et son rôle dans les procès de sorcellerie. L'ouvrage était très propre à ruiner complètement une influence et une réputation déjà chancelantes.

Le 15 novembre, Cotton Mather jeûna et pria au sujet de cette fâcheuse publication. Il gémit de ce que les livres qu'il avait envoyés en Angleterre pour glorifier le Seigneur Jésus-Christ n'en finissaient pas d'être publiés (2), tandis que ceux qui le vilipendaient et visaient à le rendre incapable de glorifier le Seigneur Jésus-Christ, l'étaient immédiatement (3).

Dans cette épreuve, il rencontra d'ailleurs d'actives sympathies :

« 4 décembre. — Mes pieux amis ont été si irrités de la méchanceté diabolique de l'homme qui a publié un volume de libelles contre mon père et moi qu'ils ont consacré plusieurs jours de prière à porter leur plainte devant Dieu; ils l'ont fait aujourd'hui. Moi aussi, j'ai consacré cette journée à prier dans mon cabinet pour le même sujet; dans l'après-midi cependant j'ai rejoint mes amis pour prier avec eux et prêcher...

28 décembre. — Le Seigneur a permis à Satan de déchaîner une extraordinaire tempête contre mon père et contre moi. Toutes les fureurs de Satan contre les saintes églises du Seigneur retombent sur nous. Le livre de Calef (4) d'abord, puis celui de Colman ont jeté le peuple dans la plus vive agitation. Tous les adversaires des églises sont de connivence, comme si, en nous renversant, ils espéraient enfin tout renverser... C'est pourquoi j'ai encore consacré ce jour à la prière et au jeûne devant le Seigneur (5). »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 150.

2. Allusion à la *Magnalia*.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 16.

4. Cotton Mather a écrit *Calf* et non *Calef*.

5. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 16.

Dès le mois de janvier 1701, les amis de Mather, avec son concours et celui de son père, firent paraître une réponse au livre de Calef. Elle portait pour titre : *Some Few Remarks upon a Scandalous Book, against the Government and Ministry of New-England. Written by one Robert Calef. Detecting the Unpárallel'd Malice and Falsehood of the said Book; and Defending the Names of several particular Gentlemen, by him therein aspersed and abused. Composed and published by several Persons belonging to the Flock of some of the Injured Pastors, and concerned for their Just Vindication* (1).

Cette justification n'eut pas tout l'effet désiré; le livre de Calef continua d'être lu avec enthousiasme par la « nouvelle génération, charnelle et légère ». Cotton Mather et ses amis continuèrent de jeûner, de prier et de chanter des psaumes; à plusieurs reprises, ils remirent leur « adversaire aux mains du Dieu tout-puissant, le priant d'envoyer son ange pour empêcher ce mauvais homme de poursuivre sa coupable entreprise (2) ». Mais on n'était plus aux temps bénis de la théocratie où l'on emprisonnait un citoyen pour injures aux ministres; et d'ailleurs, eût-on enfermé Calef que cela n'eût servi de rien; l'impression était produite, le mal était fait, les Mathers étaient fortement compromis, d'autant plus que leur défaite n'était pas surtout l'œuvre d'un pauvre homme, mais le résultat d'une irrésistible évolution de l'esprit public.

L'un des derniers actes présidentiels d'Increase Mather fut d'ordonner un autodafé du livre de Calef dans la cour de Harvard College. En février 1701, le gouvernement, faisant droit à sa requête, accepta la nomination de Samuel Willard comme président par intérim. Le Gouverneur Bellomont, puis le Vice-Gou-

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 76, n° 110.

2. Id. Id. vol. III, p. 17.

BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 186.

verneur Stoughton moururent au cours de l'année. Il se trouva alors que le Conseil du Gouverneur défunt était la plus haute autorité du pays. Le 6 septembre, l'Assemblée Générale décida qu'Increase Mather serait définitivement remplacé à la présidence de Harvard par Samuel Willard qui promettait de demeurer au collège un ou deux jours par semaine ; le Conseil ratifia cette décision, la signifia aux intéressés et en garantit l'exécution.

Ainsi, à l'heure même où Calef les attaquait avec la complicité des Brattle et niait les œuvres de Satan, où Colman écrivait et enseignait avec grâce d'épouvantables nouveautés ecclésiastiques, où leur église même semblait sur le point de céder à la contagion, les Mathers perdaient encore, et pour toujours, la direction de l'École, dernier rempart de l'orthodoxie. Sans doute, celui qui remplaçait Increase Mather ne partageait pas les idées nouvelles ; mais il n'avait pas non plus manifesté une fermeté inébranlable dans la lutte pour la bonne cause. Et surtout, criante injustice, révoltante partialité, on lui permettait sans peine ce qu'on ne voulait plus permettre au vieux Président qui avait rendu tant de loyaux services : il habiterait Boston et n'irait à Cambridge qu'un ou deux jours par semaine !

Cotton Mather accepta très mal la retraite forcée du Président. Il prit à partie son ami Sewall, membre du Conseil, qui avait discoursu sur la question, et lui reprocha d'avoir voté avec la majorité. Ils se rencontrèrent à plusieurs reprises dans la boutique de l'honorable Mr. Wilkins (1) ; la boutique entendit de belles disputes dont les furieux échos parvenaient jusqu'aux passants, dans la rue. Il s'ensuivit entre les deux hommes une brouille de plusieurs mois. Cependant, ils étaient faits pour s'entendre. La question de la personne du président mise à part, ils étaient d'accord pour penser que la vieille réputation d'orthodoxie de Harvard était singulièrement compro-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 183-184.

mise. Dès le 5 octobre, Sewall écrivait une longue lettre d'encouragements et de conseils à quelques citoyens du Connecticut qui avaient l'intention de fonder un établissement d'instruction. Il leur disait :

« Nous serions très heureux de penser qu'il existe dans le Connecticut de florissantes écoles et un bon collège ; cela nous consolerait un peu du chagrin que nous éprouvons de leur décadence dans cette province (1). »

Cotton Mather eut volontiers contresigné ces paroles. Aussi les deux amis, réconciliés, communiquèrent-ils dans le plus fervent enthousiasme quand il leur fut donné, quelques semaines après, de saluer les débuts de l'établissement qui devait s'appeler plus tard Yale College, le remplaçant de Harvard College au service de l'orthodoxie calviniste et puritaine.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 186.

CHAPITRE VI

LA MAGNALIA

(1702)

Dans son *Journal* de 1702, à la date du 30 octobre, Cotton Mather écrivit ces mots :

« Hier, j'ai vu pour la première fois un exemplaire de mon *Histoire de l'Eglise* depuis sa publication. C'est un gentleman qui arrivait de Newcastle, en Angleterre, qui l'avait acheté. Aussi ai-je consacré ce jour à rendre à Dieu de solennelles actions de grâces pour la constante et bonne protection dont il a favorisé cette œuvre, et pour le fruit de tant de prières, de soins, de larmes, de renonciations. Mon pieux ami, Mr. Broomfield, qui m'a si efficacement aidé à publier ce gros livre, qui coûte vingt shillings à Londres, est venu me voir sur la fin de la journée; il s'est joint à moi pour louer Dieu (1). »

Ce grand ouvrage, le plus important des quatre cent soixante que publia Cotton Mather au cours de sa laborieuse carrière (2), fut commencé en 1693, au lendemain des procès de Salem, et achevé en 1697. Mais l'auteur le garda par devers lui jusqu'en 1700; il y ajouta beaucoup durant ces trois années. C'est au mois de juin 1700, alors que la controverse avec Colman et son église battait son plein, qu'il l'envoya à Londres pour être imprimé et publié.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 196.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 42-158, donne les titres et les indications bibliographiques de quatre cent cinquante six publications.

« Aujourd'hui, dit-il, j'ai emballé mon *Histoire de l'Église* et j'ai écrit mes ordres pour sa publication... Elle est restée chez moi plusieurs années, faute d'une bonne occasion pour l'expédier. Un gentleman (1) qui va s'embarquer pour l'Angleterre a bien voulu s'en charger;... il l'emporte à Londres. O Seigneur Jésus-Christ, puissent tes bons anges l'accompagner (2). »

Cotton Mather dut attendre une longue année, pendant laquelle le livre de Calef trouva bon accueil à Boston (3), avant d'apprendre que son œuvre était en voie de publication grâce à un généreux et bénévole éditeur. Le 13 juin 1701, Mr. Broomfield lui annonçait en effet que Mr. Robert Hackshaw se chargeait des frais de l'impression.

« Je lui ai dit, écrivait Mr. Broomfield : « Monsieur, Dieu a répondu aux prières de Mr. Mather ». Il a déclaré qu'il faisait cela sans espoir de gain, pour la gloire de Dieu et afin qu'il pût être un moyen d'aider un si bon ouvrage à entrer dans le monde. Et si vous le connaissiez comme je le connais, vous le croiriez (4). »

Néanmoins, il dut s'élever de sérieuses difficultés car, vers la fin de l'année, Cotton Mather était encore bien inquiet sur le sort de son œuvre.

« Quand je remets aux mains du Seigneur Jésus-Christ mon *Histoire de l'Église*, qui court de si grands dangers de ne pas venir au jour, je reçois du Ciel (je le crois, je le sais) de merveilleuses assurances que le Seigneur l'acceptera, la préservera, la publiera et qu'elle ne sera pas perdue... Si la publication a subi de si longs délais, si elle a été empêchée et entravée, c'est pour donner à la prière et à la foi une occasion de s'exercer. S'il n'en avait pas été ainsi, l'apparition de ce livre ne serait pas pour moi une grâce si évidente et si douce. Mais si, pourtant, elle venait à manquer, ô mon Dieu, quelle confusion pour moi ! (5) »

1. Probablement Mr. Broomfield.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 179.

3. V. *Supra*, p. 120.

4. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 187.

5. Id. Id. p. 188.

Tant d'émotions et de soucis au sujet de ce livre, à une époque de sa vie où abondaient les pires sujets de tourment, légitimaient certes la grande joie qu'il dut éprouver en voyant le premier exemplaire et l'abandon de toute une journée à de « solennelles actions de grâces ».

Le titre complet de l'ouvrage de Cotton Mather est : *Magnalia Christi Americana : Or the Ecclesiastical History of New-England, from Its First Planting in the Year 1620 unto the Year of our Lord 1698* (1). Il est divisé en sept livres qui, dans l'édition originale, avaient chacun leur pagination, formant ainsi des ensembles nettement distincts. Dans chaque livre, les parties ou les chapitres pourraient aussi aisément se séparer du tout et, tels qu'ils sont, constituer chacun un petit traité. D'ailleurs, un certain nombre d'entre eux, la vie de William Phipps, par exemple, celle de Jonathan Mitchell, sont vraiment des volumes publiés antérieurement et reproduits. C'est dire que la *Magnalia* n'est pas une œuvre composée. Il faut du temps pour se livrer à la composition ; à l'époque où il écrivait, comment l'auteur l'aurait-il trouvé ? C'est ce qu'il dit lui-même dans son Introduction :

« ... Tout le temps dont j'ai pu disposer pour mon *Histoire* n'est que celui que j'aurais pu employer à de moins utiles distractions ; elle a toute été faite par bribes et morceaux (2)... »

Rien d'étonnant dès lors à ce qu'elle contienne des répétitions, des longueurs, même des erreurs. Si quelque chose doit surprendre, c'est de n'en pas trouver davantage.

Le premier livre raconte la fondation des colonies ; le second contient les vies des premiers gouverneurs et les noms des magistrats, boucliers des églises de la Nouvelle-Angleterre ; le

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 79, n° 120.

2. *Magnalia*, General Introduction, 5 (1, 32).

troisième, les vies de nombreux ministres qui quittèrent la vieille Angleterre pour le service de la Nouvelle; le quatrième est une histoire de Harvard College à laquelle sont ajoutées les biographies de quelques brillants élèves; le cinquième rapporte la Confession de foi, la Discipline ecclésiastique et les décisions de quelques fameux synodes; le sixième rappelle des grâces et des châtiments par lesquels se manifesta la divine Providence; le septième, le « livre des guerres du Seigneur » est un récit des maux causés par les suppôts du Diable, chrétiens hérétiques ou sauvages Indiens.

Cotton Mather n'a pas eu souci d'indiquer ses « sources ». Mais il a cependant voulu, par reconnaissance, nommer les rares personnes qui l'ont aidé.

« Je puis dire, pour le regretter, qu'un travail comme celui-ci n'a jamais été fait avec si peu de renseignements fournis par des amis curieux et intelligents. Deux personnes en tout, Mr. John Higginson et Mr. William Hubbard m'ont aidé en me procurant des informations sur plusieurs parties de notre histoire; et j'ai aussi mon père qui a souvent répondu, à ma grande satisfaction, à plusieurs questions que je me posais. Quelques autres personnes m'ont également fait part de remarquables événements de famille (1)... »

Il apparaît donc que Cotton Mather a collectionné lui-même les nombreux documents qu'il cite; il s'en est rapporté, pour le reste, au témoignage oral d'hommes dignes de foi et surtout aux traditions populaires, assez jeunes encore pour contenir un bon fonds de vérité historique à côté d'inévitables légendes et de grossières superstitions. Il n'a jamais songé à instituer une critique de ces éléments si divers; il a tout accueilli. Son livre n'est pas une histoire au sens technique et moderne du mot; mais il contient tant de parties historiques et, malgré des erreurs de détails, il connaît si bien la réalité des faits, qu'il

1. *Magnalia*, VII, Introduction (II, 489).

est, à notre avis, indispensable à celui qui veut étudier aujourd'hui l'histoire de la Nouvelle-Angleterre.

Le mérite littéraire de la *Magnalia* est grand. M. le professeur Barrett Wendell, particulièrement compétent en matière de littérature américaine, lui a rendu à cet égard une entière justice et lui a témoigné beaucoup plus que de l'estime (1). « La *Magnalia*, dit-il, a des qualités qui m'inclinent à la mettre au nombre des grandes œuvres de la littérature anglaise du ^{xviii}^e siècle... Je connais le livre depuis onze ans ; et plus je le connais, plus je l'apprécie. Quel qu'ait été Cotton Mather à d'autres égards, la *Magnalia*, à elle seule, prouve qu'il fut un remarquable homme de lettres. »

Le style de la *Magnalia* est surchargé de citations d'auteurs latins, grecs, connus et inconnus, qui supposeraient du pédantisme si elles n'étaient dans les habitudes du temps ; il s'embarrasse aussi de jeux de mots, de traits d'esprit qui confinent au grotesque ; parfois, il est d'une excessive prolixité. Mais ses défauts ne sont vraiment pas ce qu'il a de plus caractéristique. Ils n'atténuent pas sa clarté qui est merveilleuse, ils n'arrivent pas à le rendre ennuyeux. Dans les deux volumes de notre édition qui ont chacun plus de six cents pages, nous n'avons pas lu une phrase qui ne soit immédiatement intelligible, pas un paragraphe qui, malgré sa longueur ou l'aridité du sujet, paraisse complètement dépourvu d'agrément et d'intérêt. En revanche, combien d'expressions heureuses seraient à retenir, combien de phrases à citer pour l'harmonie du rythme, combien de passages dignes d'une anthologie pour l'émotion grave, l'enthousiasme, la ferveur d'âme qui les a engendrés et s'est communiquée au style.

Nous touchons là d'ailleurs à ce qui fait, nous semble-t-il, non seulement la valeur du style, mais le grand mérite et le

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 158-162.

Id.

A Literary History of America, pp. 47-54.

prix de tout l'ensemble : la *Magnalia* est l'œuvre d'un homme inspiré par une conviction profonde et qui a écrit pour la communiquer à ses lecteurs ; c'est l'œuvre d'un poète qui exprime en prose, sous le manteau des images empruntées à l'histoire, la préoccupation, l'effort, le tourment, l'amour et la foi de toute sa vie.

Les anciens temps de la colonie étaient les temps bénis de Dieu ; « le premier âge était l'âge d'or ». On trouvait alors, en grand nombre, des hommes, des femmes, des enfants dont la vie disait clairement qu'ils étaient des *élus*. Or, Dieu aurait-il pu élever et choisir ses élus en des lieux où les mœurs, la politique et la religion, n'eussent pas été selon sa volonté ? Il faut donc admettre que les mœurs des Pères, leur politique et leur religion, les lois qu'ils avaient établies et les églises qu'ils avaient fondées répondaient parfaitement aux désirs et aux desseins de Dieu.

Les temps nouveaux offrent un spectacle qui légitime les plus vives inquiétudes ; des hommes, en nombre croissant, prônent des nouveautés inouïes dans la vie privée, dans l'État, dans l'Église, et abandonnent ainsi les idées et la conduite des Pères. Qu'est-ce à dire ? sinon qu'ils abandonnent Dieu même et sont en révolte contre sa volonté sainte. Dieu ne permettra pas qu'on se joue ainsi de Lui ; il délaissera ceux qui le délaissent ; il n'y aura plus d'*élus* dans la Nouvelle-Angleterre qui devait être leur terre de prédilection ; les individus auront manqué leur destinée et *le peuple élu* aura manqué la sienne ; plus de salut pour le nouvel Israël, dépouillé de ses prérogatives à cause de son infidélité.

Comment éviter une telle catastrophe ? Il faut que les enfants reviennent aux œuvres des parents pour revenir aux œuvres de Dieu. Rien de plus nécessaire, par conséquent, que de faire connaître, aimer, admirer, que de proposer en exemple aux générations actuelles sur les routes de la perdition, les travaux, les pensées, l'idéal et la vie des grands ancêtres visiblement aimés

de Dieu. Si la Nouvelle-Angleterre de la fin du siècle pouvait être touchée de la grandeur et des vertus de la Nouvelle-Angleterre du début, tous les espoirs seraient encore permis, pensait Cotton Mather. Et c'est pour tenter cette expérience, qu'il estimait de son devoir d'instituer, qu'il écrivit la *Magnalia*.

On pourrait extraire de la *Magnalia* un volume de textes prouvant avec évidence que tel était bien le but que se proposait son auteur en l'écrivant. Nous en citerons deux, très explicites.

« ... Saisi d'une juste crainte au spectacle de nos dégénérescences, je veux employer mes faibles moyens à conjurer la perte d'un peuple qui s'est distingué par la pratique de la Religion la plus pure et par les protections de Dieu à son égard. J'estime que mon pays sera ruiné par la ruine des anciens principes et des anciennes pratiques au nom desquels il fut fondé... Une bonne manière d'empêcher cette ruine serait de faire que le souvenir des grandes choses accomplies pour nous par notre Dieu ne fût pas perdu et que l'histoire de la fondation, de la formation, de la préservation de ce pays fût présentée à la postérité avec impartialité (1). »

« ... Je constate qu'une effrayante corruption se glisse. que dis-je ? fond sur nos églises ; je vois se multiplier sans cesse les dangers d'abandonner des parties importantes de notre première foi et de notre premier amour... Je vois que des hommes de toutes classes s'éloignent de la grandeur d'âme, de la vertu qui se trouvaient dans le premier grain que notre Dieu jeta sur cette terre, alors qu'elle n'avait jamais étéensemencée... Que faut-il faire pour arrêter et détourner cette corruption?... Je montrerai à mes compatriotes les tombes de leurs ancêtres ; et si quelques-uns d'entre eux se retranchent dans le mépris, s'abandonnent aux erreurs d'un autre évangile ou aux superstitions d'un culte qu'ils se sont donné, ils endureront les reproches de leurs aïeux que je ferai remonter des morts pour les reprendre (2)... »

Mû par un dessein de cette importance et de cette noblesse, inspiré par une conviction et une passion trop aveugles peut-être, mais si profondément sincères, Cotton Mather devait pro-

1. *Magnalia*, I, Introduction (1, 40).

2. *Id.* III, I, Introduction, 2 (1, 249)

duire une œuvre de valeur. Ce qu'il écrivait, d'ailleurs, il le vivait. Il ressemblait tellement à ses héros qu'il pouvait mettre à raconter leurs vies et à parler de leur idéal toute la spontanéité, la vivacité d'impression, l'exactitude psychologique qu'il eût mises à raconter la sienne (1). Il était l'un des leurs, égaré dans un monde nouveau et plein de la nostalgie de l'ancien. Aussi avec quelle émotion, quelle tendresse, quelle pitié il en parle, dit leurs peines, leurs joies, leurs doutes, leurs assurances, leurs tentations, leurs victoires, avec quels accents il chante leurs vertus et les loue !...

On peut même trouver que dans son ouvrage la louange est par trop dominante. Lui-même, peut-être, en a eu conscience et il a pris les devants sur la critique.

« Je n'ai loué aucun homme, dit-il, que je n'eusse jugé, non seulement qu'il le méritait, mais encore qu'il serait utile à la postérité de savoir en quoi il l'avait mérité... Quoique je ne puisse pas approuver Joseph lorsque, dans ses *Antiquités*, il laisse de côté l'histoire du veau d'or et que je ne m'étonne pas de voir Chamier, Rivet et d'autres le taxer de partialité pour ses concitoyens, cependant, je laisse aussi de côté quelques faits répréhensibles de l'histoire de nos Colonies; ce sont des choses qu'il serait aussi inutile que mal à propos de tirer de la tombe où l'Oubli les a maintenant ensevelies (2)... »

Un historien d'aujourd'hui qui aurait l'ambition d'écrire une histoire ne pourrait pas partager les scrupules de Cotton Mather. Aussi jugerait-il que la *Magnalia* n'est pas une histoire. Mais elle est du moins une excellente *Vie des Hommes illustres*, parfaite évocatrice d'un idéal qui était en train de disparaître, assez histoire pour que la raison lui fasse crédit, assez poésie pour que l'imagination et le cœur y retrouvent les motifs des anciennes grandes actions. Elle ne montre pas les puritains

1. V. au chapitre I^{er} les longues citations de la *Magnalia* relatives aux vies de John Cotton et de Richard Mather.

2. *Magnalia*, General Introduction, 5 (I, 30).

tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils voulaient être. C'est pourquoi elle demeure certainement le premier livre à lire pour qui veut entrer en communion avec l'âme et l'idéal du vieux puritanisme américain.

Tel était donc l'ouvrage pour lequel Cotton Mather avait tant prié, pleuré, et dont la publication lui avait causé de si gros soucis. Il arrivait à Boston à l'heure même où son auteur pouvait en attendre les meilleurs services. Pendant les deux années qui s'étaient écoulées entre son envoi à l'impression et son apparition, la dernière et la plus grande des humiliations avait atteint les Mathers : on les avait éloignés de Harvard College. Mais le livre pénétrerait sans doute là où les hommes n'avaient plus libre accès. Dans le collège comme dans les églises, il ferait entendre la grande voix des Pères, appellerait les jeunes générations à la repentance et leur montrerait, dans le passé, les voies du salut. La *Magnalia*, cet appel à l'histoire maîtresse des mœurs, apparaît ainsi comme un dernier effort de Cotton Mather pour faire triompher la tradition et comme un dernier espoir de succès.

Mais il y a des courants qui ne se remontent pas. Quand il ne reste aux plus nobles des traditions, pour se défendre et se propager, que les secours du plus noble des livres, elles peuvent intéresser, émouvoir même, elles ne font pas de disciples ni d'apôtres. Le littérateur qui les enregistre est souvent leur dernier fidèle ; il les enveloppe dans ses mots ; elles y demeurent immobiles ; elles ne vont plus animer les esprits des hommes ; elles n'engendrent plus de vie parce qu'elles ne répondent plus aux aspirations de ceux qui montent à la vie. Il en fut ainsi des traditions puritaines dont la *Magnalia* était l'évangile inspiré ; elles ne rencontrèrent pas les assentiments profonds où s'élaborent les vocations et les apostolats ; elles ne purent jamais refaire des puritains. C'est pourquoi celui qui les avait écrites parce qu'elles étaient sa vie a, dans l'histoire, figure de vaincu et s'appelle avec raison « le dernier des Pères pèlerins ».

CHAPITRE VII

LA VIE PRIVÉE DE COTTON MATHER

(1696-1702)

Dans les deux chapitres précédents, nous avons cité de nombreux extraits des *Journaux* de 1696 à 1702 ; tout en rapportant des faits intimes de la vie de Cotton Mather, ils touchent aux affaires publiques et à la *Magnalia*. Mais il reste après cela beaucoup d'autres passages intéressants dans ce que M. Barrett Wendell a publié de ces mêmes *Journaux*. Nous en extrairons ce qui a trait à la famille de Cotton Mather et à son activité pastorale. Nous serons renseignés du même coup sur sa piété qui est toujours présente dans toutes les circonstances et tous les actes de sa vie.

Avant 1696, Cotton Mather avait eu six enfants dont trois étaient morts. Il ne lui restait pas de fils. Il en désirait un d'autant plus vivement qu'il avait reçu une céleste assurance qui en supposait l'existence et demandait à être confirmée par l'événement (1). Cette confirmation ne se fit guère attendre. Le 9 juillet 1699, l'enfant vint au monde ; sa naissance fut accompagnée des plus heureux présages.

♦ A onze heures du soir, les douleurs commencèrent. Juste auparavant, au culte de famille, le texte que j'avais médité était celui de

1, V. *Supra*, p. 111.

Jean 16, 21 : Quand une femme enfante, elle est dans la douleur... mais quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de son angoisse dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. Après avoir remis ma femme au Seigneur, à minuit passé, je me couchai afin d'être dispos pour les services du lendemain. Mais, vers une heure du matin, je m'éveillai, sous l'influence d'une préoccupation qui m'obligea à me lever et à me retirer dans mon cabinet. Là, je me jetai à genoux devant le Seigneur, je confessai mes péchés qui me rendaient indigne de sa grâce, j'implorai son secours pour ma femme, alors dans la détresse. Tandis que je plaçais de toute ma foi afin que le Sauveur, né d'une femme, envoyât son bon ange pour soulager ma compagne, quelqu'un accourut vers la porte de mon cabinet avec la bonne nouvelle qu'un fils m'était né. Je restai à genoux, rendant grâces au Seigneur, et je reçus du Ciel l'étonnant avis que mon fils sera un serviteur de mon Seigneur Jésus-Christ durant l'éternité... Dans l'après-midi, j'ai baptisé mon enfant et, pour rendre honneur à mon père, je l'ai appelé Increase. Puis, m'étant retiré dans mon cabinet, j'ai de nouveau reçu du Ciel l'assurance que cet enfant glorifiera mon Seigneur Jésus-Christ et sera avec Lui pour contempler sa gloire (1). »

Cotton Mather avait le plus grand souci de l'éducation de ses enfants, surtout de leur éducation religieuse. Voici comment, en 1697, il prodiguait ses soins paternels et spirituels à sa fille aînée qui venait d'avoir cinq ans.

« J'ai emmené ma petite fille, Katy, dans mon cabinet... Je lui ai dit que j'allais mourir bientôt et qu'elle devrait se rappeler, quand je serai mort, tout ce que j'allais lui dire. Je lui exposai l'état de péché de sa propre nature et la suppliai de prier dans le secret tous les jours... afin que Dieu, au nom de Jésus-Christ, lui donnât un nouveau cœur... Je lui fis entendre que lorsque je lui serais enlevé, elle devrait s'attendre à rencontrer plus d'humiliations et d'épreuves qu'elle n'en rencontre maintenant où elle a un tendre père qui s'occupe d'elle... Je l'informai que le peuple de Dieu observerait tout particulièrement sa conduite, que j'avais écrit un livre sur les enfants impies, dans la conclusion duquel je dis que ce livre sera un puis-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 176.

sant témoin contre mes enfants si quelqu'un d'entre eux n'est pas pieux. Enfin, au milieu de beaucoup de larmes de sa part et de la mienne, je lui dis que Dieu m'envoyait du Ciel la conviction qu'elle aurait sa demeure avec le Seigneur Jésus-Christ... J'ai fait agenouiller l'enfant près de moi; je me suis répandu en ardentes supplications devant le Seigneur afin qu'il la bénit, qu'il la sauvât, et qu'il fit d'elle un Temple pour sa gloire. Il en sera ainsi ! Il en sera ainsi ! Si j'écris cela avec tant de détails, c'est afin que l'enfant puisse, plus tard, trouver du profit à le relire (1). » (7 novembre 1697.)

Il faut mettre en regard de ces lignes, celles où Samuel Mather parle des rapports de Cotton Mather avec ses enfants, pour se rendre compte qu'il y avait dans ses principes d'éducation autre chose que la culture de l'émotion et l'appel à la peur de Dieu. Il savait au besoin leur raconter des histoires drôles et leur racontait constamment de belles histoires sérieuses.

« Il encourageait ses enfants à faire du bien aux autres et les louait quand il voyait qu'ils y prenaient plaisir... Il s'efforçait toujours d'obtenir qu'ils se conduisent de bonne heure selon les principes de la raison et de l'honneur... Le premier châtement qu'il leur infligeait pour une faute ordinaire était de manifester son étonnement que l'enfant eût pu faire une chose si indigne... Il voulait qu'être banni quelques instants de sa présence passât dans sa famille pour la plus amère des punitions... Il considérait l'éducation d'esclaves qui se fait dans la colère, à coups de pieds et à coups de fouet, comme une épouvantable malédiction de Dieu sur le monde, et il avait pour elle l'aversion la plus décidée... Il les entretenait souvent des bons anges qui les aiment,... qui ont pour eux les soins les plus attentifs et qu'il ne faut contrarier en aucune façon. Il ne leur parlait pas autant des mauvais anges parce qu'il ne voulait pas qu'ils nourrissent d'effrayantes imaginations au sujet des apparitions des démons; cependant, il leur faisait savoir en peu de mots qu'il y a des démons qui entraînent les enfants au mal, qui sont contents quand ils font de mauvaises actions, et qui peuvent obtenir de Dieu la permission de les tuer pour cela (2). »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 164.

2. Id. Id. p. 165.

Entre les mille petits accidents qui peuvent arriver chaque jour à des enfants, il y en avait un qui se répétait avec une désespérante fréquence dans la famille de Cotton Mather, qui lui inspirait les plus vives inquiétudes et les plus pieuses réflexions : ses filles tombaient sans cesse dans le feu (1).

« Le feu qui a blessé l'enfant, écrit-il, a puissamment attisé la flamme et le zèle de mes prières; Dieu a élevé ma prière à tel point qu'elle s'est changée en une assurance spéciale (particular faith) en faveur de mon enfant. Si cet écrit de son pauvre père vient jamais à être lu par elle, qu'elle rende grâce à Dieu de ce qu'il la jeta dans un feu qui enflamma de la sorte les supplications de son père à son sujet. » (Janvier 1698.)

Ces enfants étaient loin d'avoir une bonne santé; il y en avait toujours quelqu'un de malade; le pauvre père, tourmenté, n'oubliait jamais d'en prendre note dans son *Journal* et de dire les ordinaires résolutions que lui suggéraient ces tristes circonstances.

« J'ai décidé d'avoir à l'avenir des conversations plus fécondes avec mes petits oiseaux, de les nourrir avec des leçons de religion plus fréquentes et plus intéressantes (2). » (Juin 1699.)

Deux fois, au cours de ces six années, la mort frappa parmi les petits. Mehitabel mourut en 1696. Cotton Mather écrivit en marge de son *Journal*, en face de la mention du décès, ces mots : « J'ai oublié de prier pour Mehitabel ce matin. » On le sent presque persuadé d'avoir tué sa fille (3). En 1700, ce fut Samuel, le bébé de quelques mois. « Dès le 18 janvier, Cotton Mather avait fait part à sa femme et à son père d'un fait qui le troublait beaucoup; malgré des prières répétées, il n'obtenait pas l'assurance que Samuel servirait le Seigneur dans ses

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 156, 172, 174.

2. Id. Id. p. 175.

3. Id. Id. p. 156.

églises. Aussi, quoique le bébé fut gros et fort, il craignait de le voir mourir dans son enfance. A la date du 7 février, on lit dans le *Journal* :

« Le malheur que je redoutais m'est arrivé. Mardi soir de cette semaine, mon petit Samuel fut pris de graves convulsions; elles persistèrent le mercredi; tout le jour nous l'attendîmes à mourir. Mais il se prolongea le jeudi et survécut à plus de cent épouvantables crises. Pendant tout ce temps, les convulsions de mon âme étaient heureusement apaisées et calmées; c'est en toute tranquillité d'esprit que, dans mes prières répétées, je remis l'enfant au Seigneur. Le jeudi, tandis qu'on attendait à chaque minute la mort de l'enfant, je prêchai le sermon; je choisis pour le développer le texte de Job 19, 25 : Je sais que mon Rédempteur est vivant... L'enfant languit jusqu'à dix heures ce matin; à ce moment, une de ses crises l'emporta (1). »

Cotton Mather avait pour sa femme la plus tendre affection et la plus haute estime. Le 3 octobre 1701, il célébra l'une de ses habituelles journées d'actions de grâces, puis il mit par écrit les sujets de ses louanges.

« Un autre sujet bien remarquable... fut l'ensemble de bénédictions dont je jouis en ma chère femme qui m'a accompagné dans quelques-uns des devoirs de ce jour. Sa piété, les charmes de sa personne, son obligeante conduite à mon égard, la discrétion avec laquelle elle mène mes affaires et les siennes et évite tout ce qui pourrait être pour nous un déshonneur, l'aimable postérité que j'ai reçue d'elle et le fait qu'elle m'a été conservée pendant plus de quinze ans, ce sont bien là des choses dont je dois me montrer infiniment reconnaissant devant le Seigneur (2). »

L'année suivante, au mois de mai, elle eut un accident de grossesse; elle ne s'en releva jamais. Le mal progressa lentement. Cotton Mather remplit son *Journal* du récit de ces sombres jours et des expériences de son âme endolorie (3).

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 181.

2. Id. Id. Id. p. 188.

3. Id. Id. Id. pp. 192-198.

« Le 3 juin, il célébra un jeûne spécial à l'intention de sa malade; il fit une triste constatation : il ne pouvait plus *croire* ce qu'il voulait ou quand il voulait. Il avait l'esprit obscurci; il était assailli par des pensées impures; il craignait qu'elle ne fût sur le point de mourir. Sa détresse augmenta pendant trois jours. Puis, le 6 juin,

« dans la matinée, tandis que j'étais en prières avec ma femme qui se mourait,... je commençai à ressentir les brises bénies d'une assurance spéciale (particular faith) qui soufflaient du Ciel sur mon esprit... Dans l'après-midi, quand je fus seul dans mon cabinet, criant au Seigneur,... mon assurance fut renouvelée; au milieu de mes larmes, je pensai avoir reçu du Ciel la certitude qu'elle guérirait. Alors je suppliai Dieu de me rendre par son Saint-Esprit parfaitement sage, chaste et saint dans toutes mes voies quand j'aurai obtenu du Seigneur la faveur d'avoir de nouveau mon meilleur bien avec moi... »

Le 12 juillet, il en est à son septième jeûne pour la guérison de sa femme.

« Ce jour-là, je fis aussi sept supplications pour elle; je la remis au Seigneur; je me soumis par avance à toutes les pénibles conséquences d'une prière rejetée, au démenti infligé à une assurance, à la désolation d'une famille brisée s'il les ordonnait. Mais tandis que je renonçais ainsi à ma chère femme, je ne pouvais cependant l'abandonner tout entière. »

Le 21 juillet, elle est beaucoup plus mal.

« Je décidai... de répandre ma détresse devant le Seigneur dans une vigile. Je me retirai dans ma chambre à coucher et passai la plus grande partie de la nuit étendu sur le plancher (avec si peu de vêtements sur moi que j'en avais mal à mes faibles os); je criai à Dieu pour la vie de ma chère femme... Il me sembla avoir obtenu, avant d'aller me reposer, l'assurance que mon Dieu m'avait entendu. »

Le 1^{er} août, elle va un peu mieux, puis se trouve soudain au pire.

« Je suis resté debout toute la nuit pour assister à sa mort et par suite à l'affreuse mort de ma prière et de mon assurance. Mais dans cette extrémité, lorsque je m'approche de nouveau du Ciel... une étrange lumière vient du Ciel sur mon esprit : sa vie ne sera pas encore brisée. Mon Père céleste me fera passer par quelque autre épreuve qui tiendra en éveil ma prière et ma foi... »

Un peu plus tard, considérant que sa femme lui avait été conservée depuis « deux fois sept semaines », il consacre une journée aux actions de grâces, pensant « qu'un jour de louange serait suivi de délivrances que tous ses jours de prière n'avaient pas encore obtenues ». Il y eut amélioration de l'état de la malade, mais de courte durée. Aussi écrit-il en septembre :

« Je crains d'avoir été inattentif à ce que voulaient signifier le Saint-Esprit et son ange dans l'assurance spéciale (particular faith) qui m'a été donnée, que ma femme me serait rendue... J'ai crié au Seigneur afin qu'il la conservât. Il m'a dit qu'il le ferait. Et en effet, à notre grand étonnement, elle est encore avec nous... Mais cela ne peut-il pas signifier qu'après que le Seigneur m'a donné d'admirables démonstrations de sa répugnance à me refuser ce que je lui demande avec importunité... je dois cependant, à la fin, rencontrer la mort que j'ai tant voulu conjurer... »

Nouvelle vigile le 22 octobre; Cotton Mather la termine par le chant d'un psaume :

« Je pris mon livre de psaumes... Le premier verset que mon œil rencontra était le 37 du Psaume 105 : « Et il n'y avait, parmi les tribus, personne qui fût arrêté par la maladie. » O Seigneur!... Mais ceci ne sera réalisé qu'à la résurrection des morts. Les tribus des ressuscités n'auront pas une seule personne malade. Dois-je donc m'en remettre de la santé de ma femme à ce qu'il en adviendra dans la vie future? Seigneur, que ta volonté soit faite. »

Au courant du mois de novembre, une épidémie de variole sévit sur Boston. Trois des enfants de Cotton Mather prirent la maladie ainsi que sa servante. Il dut renoncer à son cabinet

de travail, transformé en salle d'hôpital, et se multiplier en soins et en prières pour tous ses malades. Sa femme s'affaiblissait sans cesse; elle mourut le 1^{er} décembre.

« Enfin, le jour de ténèbres est arrivé... Au cours de mon pèlerinage, je n'avais encore jamais connu un aussi sombre jour. Aujourd'hui, les délices de mes yeux m'ont été enlevés... Toute la matinée, elle fut dans les affres de la mort; elle garda sa connaissance jusqu'à sa dernière minute... Son âme si pieuse était joyeuse de s'en aller vers le séjour de la félicité, avec le Seigneur Jésus-Christ; autant que ma détresse me le permit, je m'efforçai de l'affermir dans son contentement et sa consolation. Je me rappelle que peu de temps avant qu'elle expirât, je lui demandai de me dire ouvertement si elle avait remarqué quelque faute dans ma conduite à son égard... Elle me répondit (ce qui me surprit) qu'elle n'en connaissait pas et que Dieu s'était puissamment servi de moi pour l'attirer à Lui. (Quand je vis à quel sacrifice le Seigneur m'appelait, je résolus de le faire tourner à sa gloire, grâce à son divin secours. C'est pourquoi, deux heures avant que mon épouse chérie rendit le dernier soupir, je me mis à genoux devant son lit, et je pris entre mes deux mains sa main charmante, la main de celle que j'aimais le plus au monde. Tenant ainsi sa main entre les miennes, solennellement, et de tout mon cœur, je la remis au Seigneur. Et comme signe de mon entière résignation à la volonté de Dieu, doucement je m'écartai d'elle. Je déposai tendrement sur le lit cette main précieuse, en prenant la résolution de ne plus jamais la toucher. C'est l'action la plus pénible et peut-être la plus courageuse que j'aie jamais accomplie. Pour elle, elle me dit qu'elle adhérait pleinement à mon acte de résignation. Jusque-là, elle m'appelait à chaque instant; après cela, elle ne me demanda plus une seule fois) (1). Elle se prolongea jusqu'à près de deux heures de l'après-midi; les derniers mots intelligibles qu'elle prononça furent pour son père en larmes : Le Ciel, le Ciel vous dédommagera. Sitôt qu'elle eût expiré, je priai avec son père et les autres personnes qui pleuraient dans la chambre;... je consummai mon renoncement en rendant gloire, autant que je le pus, à la sagesse, à la bonté du Seigneur qui suffit à tout... »

1. Le passage entre parenthèses a été traduit par M. F. Abauzit : WILLIAM JAMES, *L'Expérience religieuse*, p. 257.

Nous avons fait ces dernières citations afin de montrer ce que c'était pour Cotton Mather qu'une *assurance spéciale*, quelle importance il y attachait et à quelles inquiétudes elle pouvait donner lieu. Une assurance qui ne se réalisait pas était une cause de doute et d'affaiblissement de la piété. Il est intéressant de savoir ce que pensa Cotton Mather de la faillite d'une assurance aussi claire, aussi fréquemment répétée que celle de la guérison de sa femme. Une note, à la fin du *Journal* de 1702, donne à cet égard tous les éclaircissements désirables.

« N'y a-t-il pas dans la mort de ma femme une circonstance spécialement étonnante : n'est-elle pas l'échec d'une assurance particulière ? Il ne m'est vraiment jamais rien arrivé qui y ressemblât d'avantage... »

Cotton Mather cherche alors et trouve des motifs de se rassurer ; il ne veut pas douter.

« C'est par compassion que Dieu l'a prise ; elle ne serait jamais redevenue assez forte pour remplir ses devoirs maternels et conjugaux. Il y a plus encore. Elle était d'un tempérament mélancolique et il s'était accompli dans la famille de son père de pénibles changements. Il lui avait brisé le cœur en lui donnant une belle-mère (1)... Son plus jeune frère... venait de tomber aux mains des Français... Son second frère, son préféré, était mort à Londres... Son frère aîné se comporte comme un paresseux, un impie, un ivrogne ; c'est un stupide garçon, une honte pour toute sa famille... Sauf miracle, la vue de ces choses aurait jeté son esprit dans un tel trouble que sa position en eût été intenable. Et maintenant, qui peut dire de quelles bénédictions, pour moi et pour les miens, son départ pour le céleste monde peut être la source ?... Peut-être le Seigneur me permettra-t-il avant longtemps de mieux pénétrer la nature, la signification et le mystère d'une assurance particulière. Cependant, j'en ai vu assez pour être porté en la matière à plus de vraie prudence que je n'en ai eu dans ma vie (2). »

1. La mère de Mrs. Mather était morte à la fin de février 1699.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 203.

Ses enfants et sa femme n'étaient pas les seules personnes dont Cotton Mather eût à prendre soin dans sa famille. Il y avait aussi son père, affaibli par les travaux, découragé par les insuccès, qui avait besoin d'être entouré. Le fils fut à la hauteur de cette tâche; l'affection qu'il avait pour ce père était devenue, dans les jours de lutte et de défaite communes, plus profonde et plus tendre que jamais. Il y avait enfin son oncle, John Cotton, ministre de Plymouth, qui fut accusé d'adultère, en 1697, et déplacé. L'accusation n'était peut-être pas fondée. Cotton Mather, après de vertueuses et dures indignations, sut témoigner de la commisération au malheureux homme et ne cessa jamais de se préoccuper affectueusement de son sort (1).

Pendant ces six années, plus fécondes en tristesses qu'en joies, l'activité pastorale de Cotton Mather ne se ralentit pas un instant. Il prêcha des sermons, écrivit et publia des livres de piété, tint des réunions de prière, fonda des sociétés philanthropiques ou religieuses en nombre toujours croissant, et toujours avec les mêmes assistances de Dieu, les mêmes extases, les mêmes assurances.

L'épigraphe de son *Journal* de 1697 est, à cet égard, très caractéristique : *Nemo vir magnus sine aliquo Afflatu Divino unquam fuit*. Cotton Mather pensait que la divine inspiration, indispensable à un grand homme, l'était surtout à un bon ministre, et il la rechercha sans cesse. Elle le visita régulièrement à l'époque qui nous occupe; il raconta ces visites avec une inlassable régularité, toujours à peu près dans les mêmes termes :

« A la fin du jour, comme j'étais prosterné sur le plancher, dans la poussière, devant le Seigneur, j'ai obtenu de Lui une nouvelle et douce assurance que, bien que je fusse la plus indigne créature du monde, son Saint-Esprit, par sa grâce glorieuse et souveraine, pren-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 163, 171, 177.

draît possession de moi, m'accepterait, m'emploierait à glorifier abondamment son nom (1). »

Le 7 avril 1698, il prêcha un sermon, spécialement préparé pour montrer aux habitants de Boston les bénédictions dont Dieu avait autrefois comblé sa ville élue, pour les encourager à revenir aux pratiques du passé afin d'obtenir les mêmes bienfaits.

« Le Seigneur m'a aidé au delà de ce que je pouvais espérer dans la préparation du discours ;... mais il m'a encore bien plus magnifiquement assisté lorsque je prêchai devant une grande assemblée de son peuple. Auparavant, j'avais mis ma bouche dans la poussière, sur le plancher de mon cabinet, devant Dieu ; je m'étais jeté là au cours de mes supplications en vue de son assistance et de son acceptation dont je me sentais si profondément indigne. Mais le Seigneur a fait, en ce jour, de ma bouche de péché, la trompette de sa gloire ; les cœurs des habitants de la ville furent singulièrement touchés par ce qu'ils entendirent... Beaucoup souhaitèrent de posséder le texte du discours ; je le donnai au libraire et l'intitulai : *Boston, l'Ebenezer*. (*The Bostonian Ebenezer*.) (2) »

Une autre fois, il avait très mal à la tête ; il se força cependant à préparer son sermon.

« Et alors, lorsqu'arriva l'heure du service, je sentis une merveilleuse puissance qui venait du Ciel pour me fortifier, m'assister et me mettre à l'aise... La grande assemblée qui s'était réunie vit que le Seigneur était véritablement avec moi. Maintenant, ô mon âme, nourris-toi, nourris-toi de ces expériences (3). » (Mai 1700.)

Cotton Mather était un prédicateur suivi. Quand il prêchait hors de Boston, les foules accouraient pour l'entendre, ce qui ne laissa pas de l'inquiéter.

« Ayant constaté... combien la curiosité et la frivolité des gens étaient manifestes dans leur façon de se réunir en foules pour m'en-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 157.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 65, n° 71.

Magnalia, I, Appendice (1, 90-104).

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 179.

tendre,... je fus amené à m'humilier profondément devant le Seigneur, à crier à Lui du sein de ma poussière, afin que l'engouement du peuple ne m'attire pas Son châtiment, afin qu'Il ne m'abandonne pas au danger. De la sorte, je suis gardé non seulement de l'amour insensé des approbations populaires, mais aussi des humiliantes dispensations du Ciel que la folie du peuple eût attirées sur moi (1). »

Le Dieu qui l'assiste quand il s'agit d'édifier le troupeau est encore avec lui quand il faut reprendre et sévir. Des scandales éclatent parfois dans l'église et deviennent l'occasion de ferventes prières et de jeûnes.

Dans son ministère pastoral, les joies ne faisaient pas entièrement défaut. Cotton Mather avait ses convertis. Celui dont il raconte la touchante histoire dans son *Journal* de 1700, n'était pas l'un des moins remarquables.

« Il y avait un vieillard, un nommé Turyl, que je connaissais à peine. Un samedi soir, durant mon sommeil, je fis un rêve impressionnant. Ce vieillard m'apparut et me dit, je ne sais comment : « Prenez garde à ce vieillard, parlez-lui, faites quelque chose pour lui. » Le lendemain, je le vis au sermon, très attentif; je crois qu'il y avait rarement assisté. Le surlendemain, je le rencontrai dans la rue et lui dis quelques mots : « Comment allez-vous, brave homme ? Je suis heureux de vous voir encore de ce monde; je demande à Dieu qu'il vous prépare pour un autre; je suppose qu'il ne se passera pas longtemps avant que vous soyez appelé à partir; puis-je vous rendre quelque service ? » Puis je m'en allai. Le jour après, le vieillard vint chez moi; je lui enseignai comment on se prépare à mourir; je lui donnai un petit livre, *La Grâce triomphante* (2);... j'y joignis une pièce de monnaie pour l'encourager. Il revint ensuite plusieurs fois. Mais, sept semaines environ après notre première rencontre, il mourut soudainement. A son enterrement, des personnes qui ne savaient pas mes relations avec lui, et plus tard des gens de la maison qu'il habitait, me dirent qu'il avait été un pauvre homme, charnel et misérable, jusqu'aux sept dernières semaines de sa vie; mais à cette époque, ils avaient remarqué en lui un merveil-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 170.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 72, n° 91.

leux changement; il passait son temps à prier et à lire un petit livre qu'il portait avec lui jour et nuit. Ils n'avaient jamais vu un homme si complètement changé et ils étaient persuadés qu'il mourut régénéré. J'ai plusieurs fois observé que Dieu a incliné mon cœur à visiter des personnes qui m'étaient étrangères, à user de mes méthodes particulières pour les pousser et les aider à se donner à Lui... Et, en général, elles sont mortes présentant les signes certains de la régénération (1). »

La distribution de bons livres paraissait à Cotton Mather un excellent moyen d'évangélisation. Son fils Samuel dit qu'il lui arrivait de donner mille volumes par an. Cependant, il dut penser que c'était peut-être exagéré. « En octobre 1700, il se demanda si son habitude de distribuer de bons livres n'était pas trop dispendieuse... Mais il repoussa ses doutes et chercha un signe qui confirmât sa décision; il en trouva un; une veuve lui offrit autant de livres qu'il en voudrait prendre dans la bibliothèque du défunt Président Chauncy. »

On sait d'ailleurs avec quel zèle il composait lui-même des traités et aussi des ouvrages plus importants. C'est ainsi qu'en 1698, il apprit l'espagnol en quelques semaines et se mit aussitôt à rédiger un petit écrit, destiné à faire connaître le protestantisme aux colons espagnols : *La Fe del Christiano* (2).

Au mois d'avril 1700, il note ceci dans son *Journal* :

« Une dame vint me voir et me demanda d'écrire quelques pages sur le mal qu'il y avait à démoraliser les Indiens en leur vendant certaines boissons; c'est un crime que beaucoup commettent dans le pays, un crime fécond en maux et en ruines. »

Le livre fut écrit et s'appela : *A Monitory and Hortatory Letter to those English who debauch the Indians by Selling Strong Drink unto them* (3).

Cotton Mather, ce pasteur si pénétré de l'importance de sa

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 180.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 69 et 70, nos 80 et 83.

3. Id. Id., vol. III, p. 72, n° 94.

mission et si constamment préoccupé d'y être fidèle, ce bon puritain, n'était pas cependant un homme uniformément sévère, à la piété revêche et maussade. Sewall raconte qu'il l'a vu un jour, à la Maison de Ville, « très joyeux et en veine de plaisanterie ». Il avait même la réputation d'un homme agréable en compagnie. Il est vrai que cela ne paraît guère dans ses *Journaux*; mais il y a cependant au moins un passage qui montre Cotton Mather sous ce jour.

« En causant avec un digne ministre qui était au lit, malade, je lui dis que louer Christ au milieu des myriades des anges, dans le Ciel, devait être, à plusieurs égards, aussi agréable que de le prêcher sur la terre, au milieu de quelques centaines de mortels. Il me répondit : C'est vrai. J'ajoutai (car notre entretien se poursuivait avec une certaine gaieté, sérieuse et sainte) : « Mais, Monsieur, avez-vous bien réfléchi à ce que vous direz lorsque vous arriverez parmi les anges bienheureux ? » Il me répondit : « Eh ! dites-moi, je vous prie, ce que vous comptez dire vous-même. » — « Je dirai : Contemplez, ô Saints esprits, le plus indigne pécheur qui soit jamais arrivé jusqu'à vous. Mais, c'est le Christ de gloire qui m'a amené ici... J'ai donc une justice qui vaut la vôtre. Je dirai : O vous, Anges illustres, si vous ne rendez une gloire magnifique à la Grâce du Seigneur Jésus-Christ en introduisant dans ces demeures un aussi vil pécheur, vous ne le glorifierez jamais (1). »

En 1702, Cotton Mather avait trente-neuf ans. Il était donc à l'âge de force et de pleine possession de soi où les hommes, pour l'ordinaire, s'affirment et commencent à réaliser les ambitions de leurs vies. Mais ses ambitions, à lui, avaient déjà reçu toutes les réalisations qu'elles pouvaient espérer. Le pasteur, le père de famille, n'auraient jamais plus hautes satisfactions que celles qu'ils avaient eues. Et l'homme politique, le théocrate, déjà vaincu, n'allait désormais que prendre conscience de l'irréparable et ajouter, à l'amertume de la défaite, celle de perdre même l'espoir d'une revanche.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 163.

TROISIÈME PARTIE

LA FIN

(1702-1728)

CHAPITRE VIII

COTTON MATHER ET LE GOUVERNEUR JOSEPH DUDLEY

HARVARD COLLEGE ET YALE COLLEGE

(1702-1718)

La Révolution de 1689, qui avait amené la chute et le départ d'Andros, avait également causé le départ de Joseph Dudley, Président provisoire de la Nouvelle-Angleterre au lendemain de l'abrogation de la Charte et chef reconnu du parti royaliste (1). Dudley avait gagné à l'exil ; les faveurs royales ne lui avaient jamais fait défaut, qu'il occupât les fonctions de Grand Juge à New-York, de Lieutenant-Gouverneur dans l'île de Wight ou de membre du Parlement à Londres. C'est encore par la faveur du roi Guillaume, puis de la reine Anne, qu'il vint au Massachusetts, en 1702, comme représentant officiel de la Couronne.

Palfrey dit que Cotton Mather ne fut pas étranger à sa nomination. Il aurait écrit une lettre que Dudley aurait montré au roi, dans laquelle il affirmait, bien gratuitement d'ailleurs, « qu'il n'y avait pas un ministre, ni un membre de l'Assemblée qui ne désirât impatiemment sa venue » (2). Quelles raisons Cotton Mather pouvait-il donc avoir de souhaiter, comme gouverneur, un homme qui était autrefois l'adversaire de son père et le sien ? Pensait-il que ce fervent royaliste, aux prises avec

1. V. *Supra*, pp. 37, 38, 58.

2. PALFREY : *History of New-England*, vol. III, p. 183.

une opposition démocratique et antiroyaliste très décidée, aurait besoin de ses services pour se maintenir ? Espérait-il que ce fils d'un ancien gouverneur ami des ministres (1) aurait assez l'amour de la tradition des Pères pour écouter, tour à tour, les supplications et les avis de pauvres ministres persécutés ? Avait-il le cœur assez pur pour croire à la reconnaissance ? Il nous est impossible de le savoir et d'assigner des motifs certains et plausibles à cette étrange intervention épistolaire de Cotton Mather.

Le 11 juin 1702, Joseph Dudley fit son entrée à Boston ; il y eut de grandes réjouissances, un grand banquet à la Maison de Ville, « Mr. Mather implora la bénédiction de Dieu et Mr. Cotton Mather rendit grâces ». Quelques jours après, le Gouverneur fit au pasteur sa visite d'arrivée.

« 16 juin. J'ai reçu la visite du Gouverneur Dudley. Je lui ai dit entre autres choses : « Vous venez, Monsieur, pour gouverner un peuple chez qui les avis sont partagés, notamment en ce qui touche votre propre gouvernement. C'est mon humble opinion qu'il sera sage de votre part de vous tenir à égale distance de tous les partis... Si quelqu'un disait à Votre Excellence : *Ne donnez à personne, à aucun prix, l'occasion de dire que vous agissez en tout d'après les deux Mr. Mathers*, je l'approuverais. Mais je puis dire de même, sans offense : *Ne laissez dire par personne, à aucun prix, que vous ne faites rien que par Mr. Byfield et Mr. Lecerett*. Si je parle ainsi, ce n'est pas que j'aie la moindre chose contre ces messieurs ; c'est parce que je tiens un juste compte des dispositions du peuple ; c'est aussi parce que je veux rendre service à Votre Excellence. » Le misérable s'en est allé chez ces hommes et leur a raconté que je l'avais engagé à ne jamais se laisser conseiller par eux ; il a excité contre moi leur implacable colère (2). »

L'administration de Dudley ne fut pas des plus heureuses. Il eut de sérieuses difficultés avec la législature où l'opposition

1. *Magnalia*, II, 5, 1 (1, 131-135).

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 199.

au pouvoir royal et à son représentant devenait de plus en plus forte. Il mit un trop grand empressement à pourvoir de bonnes situations ses amis personnels. Au bout de peu de temps, il eut la réputation de gouverner par la corruption. En outre, les constantes incursions des Français et de leurs alliés les Indiens, mal réprimées, aboutirent à un désastre : le sac de Deerfield, en 1704. Le Gouverneur fut accusé d'entretenir avec les ennemis un commerce illicite ou tout au moins d'y prêter la main.

Cotton Mather dut être des premiers à se faire l'organe de cette accusation. L'un de ses beaux-frères, John Phillips, celui qu'il appelait en 1702 « la honte de la famille » était compromis dans l'affaire. Il avait été condamné ainsi que ses complices à une forte amende. Dudley était intervenu, avait écrit en Angleterre et avait obtenu remise de la peine.

Mais en même temps que le Gouverneur intriguait en vue de ce résultat, un petit livre paraissait à Londres, intitulé : *A Memorial of the Present Deplorable State of New-England*. C'était un acte d'accusation dressé contre Dudley, ses pratiques gouvernementales et ses rapports avec les ennemis. Il était accompagné d'attestations d'hommes connus et d'une longue lettre écrite par Cotton Mather. Cette lettre, datée du 2 octobre 1706, rappelait très spécialement les poursuites engagées contre Phillips et ses associés ; puis elle s'exprimait ainsi sur le compte du Gouverneur :

« Notre Gouverneur actuel ne manque pas d'amis qu'il s'est acquis en les nommant à de bons emplois et en les flattant ; mais cela n'empêche que d'autres personnes, en beaucoup plus grand nombre, souhaiteraient que nous eussions un Gouverneur qui mit fin au règne honteux de la corruption dans notre administration, et qui ne rendit pas extrêmement pénible le service de Sa Majesté en tenant les gens dans une constante méfiance par ses complots contre leurs intérêts les plus considérables (1). »

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 222.

A la fin du mois d'octobre 1707, le pamphlet se répandit à Boston. Cotton Mather avait écrit pendant l'année écoulée quelques autres lettres, également désobligeantes pour le Gouverneur. Celui-ci, irrité, les produisit devant la Chambre des Représentants, puis devant le Conseil. A la date du 21 novembre, Sewall écrivit dans son *Journal* :

« Le Gouverneur a fait lire des extraits de plusieurs lettres de Mr. C. M. d'une date postérieure à la lettre qui se trouve dans le livre imprimé,... et qui lui attribuent un violent caractère. »

Le 25 novembre, « le Gouverneur a lu au Conseil la lettre de Mr. Cotton Mather... Quand Son Excellence est arrivée au *règne hon-teux de la corruption*, elle a dit que seuls un juge ou un juré pouvaient être corrompus, un Gouverneur ne pouvait pas l'être, les fils de Belial ne lui offraient pas de cadeaux. Il a proposé qu'une délégation se rendit auprès de Mr. Cotton Mather avec l'exemplaire de sa lettre... et ses autres lettres au Gouverneur et l'entretint à leur sujet; cela fut accepté. J'y montrai quelque répugnance,... et insinuai qu'il vaudrait peut-être mieux que le Gouverneur y allât lui-même ». .

Le 26 novembre, « le Secrétaire rapporte favorablement l'entrevue avec Mr. Cotton Mather; il paraît qu'ils y sont restés plus de deux heures; le Dr. Mather était là. Mr. Mather ne désavoue ni ne reconnaît la lettre; je pense que ses lettres au Gouverneur et celle-là en particulier... ne sont pas aussi inconsistantes qu'on veut le dire (1) »...

Si Cotton Mather avait espéré quelque chose de la venue de Dudley, ses espoirs, au bout de quatre années, étaient complètement déçus. Non seulement « les deux Mr. Mathers » ne dictaient en rien la conduite du Gouverneur, mais ils étaient avec lui en guerre ouverte. Que les accusations de Cotton Mather fussent fondées, il y a des raisons de le croire. Il ne faisait d'ailleurs que répéter très haut ce que la majorité des citoyens et des corps élus pensait et disait tout bas.

Pourtant, le peuple, les Représentants, les membres du Conseil, ne lui savaient aucun gré d'avoir ainsi prêté sa voix à la

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 222-224.

manifestation de leurs sentiments les plus certains. On peut déjà mesurer là en quel discrédit étaient tombées sa personne, son influence politique, les idées qu'il défendait, et combien la théocratie était près de sa fin. En 1689, tous les patriotes s'étaient unanimement groupés autour de lui contre Andros. En 1692, le plus grand nombre avait accepté la charte et Phipps, l'œuvre et la créature de son père. En 1707, il ne restait plus autour des Mathers, chefs d'une politique, qu'un nombre infime de fidèles.

Les antiroyalistes les plus fervents, parce qu'ils étaient démocrates, aimaient mieux subir le plus royaliste des gouverneurs, un homme qu'ils méprisaient, que de se servir contre lui des charges énoncées par Cotton Mather, le théocrate. Ils redoutaient plus un semblant d'alliance avec le parti théocratique agonisant qu'une renonciation momentanée à la victoire de leurs principes. Pour eux, la théocratie et les théocrates étaient les premiers des ennemis, ceux qu'il importait de ne pas remettre en évidence, de ne pas ressusciter, alors qu'ils se mouraient dans l'indifférence générale ou même dans le mépris. C'est ainsi que dans une séance où le Gouverneur se plaignait de certaine pétition demandant son rappel en Angleterre, le Conseil lui accorda un vote unanime de confiance. Seul, Sewall, dont la bonne foi avait été surprise, voulut plus tard rectifier son vote (1). Sewall était le dernier partisan des Mathers au sein du gouvernement.

Mais rien ne démontre mieux le parti pris de se passer désormais du concours des Mathers dans les affaires d'ordre public, rien ne dut leur être plus sensible que l'empressement, presque l'enthousiasme, qu'on mit à les évincer de Harvard College.

Le Président Willard qui avait succédé à Increase Mather, en 1701, n'habita jamais Cambridge; il resta pasteur de la Troisième église et ne sacrifia guère plus aux devoirs acadé-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 222-224.

miques que son prédécesseur. Mais, moins conservateur que celui-ci, en meilleurs termes avec la législature, il eut surtout la bonne fortune d'être le beau-frère de Dudley. Il ne fut jamais inquiété et, en retour, s'inquiéta très peu d'obtenir enfin une nouvelle charte pour le Collège. Toutes ces circonstances devaient rendre Willard fort antipathique à Cotton Mather qui, le jour où l'élection fut définitivement ratifiée, avait écrit avec amertume dans son *Journal* :

« L'homme qui en était le plus indigne du monde devient Président du Collège de Cambridge. Dieu sait quelles épreuves vont encore fondre sur moi (1). » (12 mars 1703.)

La première épreuve ne se fit guère attendre. Cotton Mather, *fellow* de Harvard depuis 1690, n'assista jamais aux réunions de la Corporation à partir du jour où son père avait été contraint d'abandonner la présidence. Le 10 août 1703, la Corporation, interprétant cette abstention comme une abdication, décida de lui donner, séance tenante, un remplaçant. Le choix se porta précisément, et sans hésitation, sur William Brattle, le collaborateur de Calef, le contempteur de la tradition des Pères, l'un des fondateurs de la Quatrième église, l'homme enfin par lequel Cotton Mather pouvait trouver le plus amer d'être remplacé (2). En qualité de ministre de Boston, il restait, il est vrai, membre du Conseil de surveillance ; mais, de tout le reste de sa vie, il ne prit part qu'une seule fois aux délibérations ; il avait le pénible sentiment d'avoir été exclu.

Willard mourut au mois de septembre 1707. Qui allait être maintenant président de Harvard College ? Increase Mather était bien âgé ; il avait alors soixante-huit ans. Mais Cotton Mather qui était dans la force de l'âge, dont on connaissait le

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 205.

2. QUINCY : *History of Harvard University*, vol. 1, p. 151.

SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 201.

grand savoir et la stricte piété, pouvait sans doute prétendre à cette charge; il le croyait du moins. Le père et le fils comp- taient fermement que l'un ou l'autre serait élu; il n'y avait entre eux aucune rivalité. Cotton Mather avait même commencé à se préparer à ses futures fonctions en implorant les directions divines au cours de plusieurs jours de jeûne (1).

Cependant, la deuxième épreuve était là. Le 28 octobre, dit Sewall,

« les *Fellows* de Harvard College se sont réunis et ont nommé Mr. Leverett, Président; il a eu huit voix; le Dr. Increase Mather, trois; Mr. Cotton Mather, une (2) ».

Les Mathers attribuèrent ce sanglant échec à Dudley; ils crurent qu'il les avait mystifiés, entretenant, excitant leurs espérances, jusqu'à ce qu'il eût pris des mesures et recruté des agents pour assurer leur défaite (3). Au fait, le nouveau Président était l'un des meilleurs amis et des plus fermes soutiens du Gouverneur. Il lui devait beaucoup. Président de la Chambre des Représentants en 1700, Leverett était devenu membre du Conseil du Gouverneur, puis avait obtenu les plus hautes fonctions dans l'administration de la justice et dans l'armée (4). Être supplantés par une créature de Dudley dut être particulièrement pénible à Cotton Mather et à son père. Il y a lieu de remarquer que c'est dans la semaine même de l'élection de Leverett que se répandit à Boston la lettre de Cotton Mather sur « le règne honteux de la corruption (5) ».

Ainsi les Mathers virent rentrer à Harvard College, à leurs dépens, les deux hommes qu'ils avaient le plus redoutés, ceux qu'ils avaient autrefois éloignés du séminaire de peur qu'ils

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 18.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 221.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 19.

4. Id. Id. vol. III, pp. 183-184.

5. V. *Supra*, pp. 151-152.

n'entraînassent à l'hérésie, à l'abandon des pures et vieilles pratiques, les nouvelles générations. Leverett et Brattle, maîtres du Collège ! C'était l'effondrement des dernières espérances, ou des dernières illusions de Cotton Mather sur l'avenir de la théocratie.

Les Mathers étaient même abandonnés de la plupart de leurs collègues. Bien des ministres eussent été dignes de la présidence, généralement confiée jusqu'alors à un membre du clergé. Cependant, aucun ne s'éleva contre la nomination de Leverett, un laïque quoique bachelier en théologie. Il se trouva même trente-neuf pasteurs pour signer une adresse au Gouverneur, dans laquelle « ils exprimaient leur grande joie et constataient que personne ne pouvait être nommé qui leur fût plus agréable ; ils se disaient amplement satisfaits, sûrs de sa religion, de son savoir et de ses grandes capacités pour cette charge éminente... (1) »

La prédominance de l'élément laïque dans la direction du Collège reçut bientôt d'ailleurs une confirmation officielle. On peut penser que ce fut la troisième épreuve de Cotton Mather.

On se souvient des efforts d'Increase Mather, de son fils et de quelques autres ministres, d'une part pour empêcher la reconnaissance dans une nouvelle charte d'un Conseil de surveillance où les laïques eussent été en majorité, d'autre part pour introduire une condition religieuse à la nomination du président et des *felloïcs* (2). Or, en décembre 1707, l'Assemblée Générale eut à voter un bill qui fixait le traitement du président du Collège, mais contenait aussi, en appendice, la disposition suivante :

« Vu que la première fondation de cet établissement... remonte à une loi élaborée et votée par l'Assemblée Générale en l'année mil six cent cinquante, que cette loi n'a été ni rapportée ni annulée, le Pré-

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 185.

2. V. *Supra*, pp. 105, 106, 111.

sident et les *Fellows* dudit Collège sont invités à se conformer aux règles de la constitution prévue par cette loi (1). »

Accepté par l'Assemblée, le bill le fut aussi par le Gouverneur et son Conseil. La charte de 1650 fut donc remise en vigueur. Il ne fut plus jamais question d'exiger une profession religieuse des membres de la Corporation; les laïques, le Gouverneur et tous les Magistrats, firent de plein droit partie du Conseil de surveillance et exercèrent le contrôle sur les actes et les nominations de la Corporation. Toutes les peines, les prières des Mathers n'avaient servi de rien; et les divines persuasions de Cotton Mather sur la mission de son père, négociateur de la charte de leurs rêves, apparaissaient elles-mêmes comme de tristes et décevantes illusions.

Le 14 janvier 1708, Leverett fut officiellement installé. La cérémonie se déroula en grande pompe. Le Gouverneur, le Conseil, les ministres des six villes voisines y prirent part. Mais les Mathers n'y parurent pas.

Quelques jours après, Cotton Mather et Sewall se rencontrèrent à un enterrement. Ils firent route ensemble.

« Il me parla, dit Sewall, de sa lettre au Gouverneur du 20 courant et m'en communiqua la copie... Le Dr. Mather, paraît-il, a également envoyé une lettre au Gouverneur. Je suis inquiet de savoir quelle sera l'issue de cette simple affaire de famille (2). »

Nous regrettons de n'avoir pas eu connaissance du texte de ces lettres que M. Barrett Wendell appelle « le cri d'agonie de la vieille Nouvelle-Angleterre (3) ». Palfrey et Quincy n'en

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 224.

2. Id. Id. p. 226.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 82, n° 125.

A la mention d'un ouvrage de COTTON MATHER, intitulé : *The Pourtraiture of a Good Man*, publié en 1702, SIBLEY ajoute la citation suivante de la lettre du 20 janvier 1708.

« Je m'étais plu à croire que vous ne connaissiez d'autres intérêts que ceux du

donnent malheureusement que des appréciations (1). « Elles sont animées, dit Quincy, d'un esprit de dénigrement et d'une virulence tels que les annales des luttes de partis n'en contiennent guère de comparables. Elles méritent pleinement l'épithète dont les marqua Dudley dans sa réponse : une impudente violation de toutes les lois de la bienséance, de l'honneur, de la justice et du christianisme. La cupidité, le mensonge, l'hypocrisie, la trahison, le mépris du Sabbat, le vol et le meurtre sont reprochés au premier magistrat, en termes qui ne laissent place à aucun doute. L'âpreté des reproches et des insinuations n'était d'ailleurs nullement atténuée par le fait que les auteurs se donnaient comme un père spirituel et un fidèle conseiller qui avaient de grandes craintes pour son âme et désiraient vivement que, par la piété, il se réconciliât avec le Ciel et préparât son salut, pour ce monde et pour le monde à venir. »

Les contemporains furent les premiers à juger très sévèrement la conduite des Mathers en la circonstance. Il est vrai que ceux dont on a conservé le témoignage avaient déjà pris parti contre eux et étaient, par conséquent, peu disposés à les comprendre ou à les excuser. On lit dans le *Journal* de Sewall :

« 31 janvier. Mr. Pemberton (2)... m'a parlé avec une vive animation de la lettre de Mr. Cotton Mather au Gouverneur; il en paraissait profondément irrité et espérait que le Gouverneur l'en punirait. A

Christ glorieux, ceux de son peuple et de son royaume, et que vous cherchiez ce que vous deviez lui rendre pour ses merveilleuses dispensations; il vous a rendu à votre famille et vous a donné le gouvernement d'un peuple avec lequel vous aviez été en si mauvais rapports. Tout le pays a été témoin de mes pauvres et simples efforts pour remplir à votre égard, lors de votre arrivée, en traçant le portrait d'un homme de bien, le rôle d'un fidèle conseiller. »

La lettre entière se trouve dans les *Collections de la Massachusetts Historical Society*, vol. III, p. 128.

1. PALFREY : *History of New-England*, vol. III, pp. 295-296.

QUINCY : *History of Harvard University*, vol. I, pp. 201-202.

2. Le ministre de la Troisième église, collègue du défunt Willard.

dit que s'il était le Gouverneur, il l'humilierait, dût-il y laisser sa vie... Que le Seigneur vienne au secours de son peuple...

5 février. Mr. Colman prêche sur Gal. 5, 25 : Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi selon l'Esprit. A parlé de l'envie et de la vengeance qui sont de la nature du Diable et lui attirent sa condamnation... On a pensé qu'il critiquait le Dr. Mather, Mr. Cotton Mather et Mr. Bridge (1) à cause de leurs écrits, de leurs prédications, de leurs prières au sujet de la dispute avec le Gouverneur (2). »

Le lendemain du sermon de Mr. Colman, la réponse de Dudley parvint aux Mathers.

« Je serais stupide, disait-il, si je ne distinguais entre des reproches et des exhortations chrétiennes... Chacun peut discerner le secret prétexte de ces lettres et se rendre compte de leur motif; chacun sait comment il eût été possible de les éviter sans remédier à aucun des torts dont vous vous plaignez... Je désire que vous conserviez votre position et que vous permettiez à cinquante ou soixante bons ministres, vos égaux dans la province, d'avoir part autant que vous-mêmes au gouvernement du Collège... Je suis un honnête homme; depuis quarante ans, j'ai vécu religieusement, à la satisfaction des ministres de la Nouvelle-Angleterre; la colère que vous nourrissez contre moi est cruelle et ne trouvera pas à se justifier... Il faut que le Collège soit conduit à l'encontre des désirs de tous les ministres de la Nouvelle-Angleterre excepté vous, ou que le Gouverneur soit mis en pièces. Telle est l'opinion que j'ai de vos sentiments (3). »

Dudley n'a donc voulu voir dans l'acte des Mathers que le fait d'hommes avides de domination, d'ambitieux frustrés, dont le dépit se traduisait, faute de mieux, par des injures pieuses et des exhortations pastorales. Les contemporains d'abord, la postérité ensuite ont accepté et reproduit le jugement de Dudley.

1. Le ministre de la *Première église*, le dernier peut-être et le plus actif allié des Mathers.

V. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 225, 234, 252.

2. Id. Id. p. 226.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 19.

BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 227.

Ils n'ont peut-être pas assez considéré que la valeur morale de ce juge et partie était au moins sujette à caution et que la confiance à lui accorder avait des limites.

Nous ne saurions pourtant émettre une opinion suffisamment motivée sur toute cette affaire puisque nous avons ignoré les documents principaux. Il nous semble seulement qu'il y aurait à tenir compte des remarques suivantes dans une appréciation impartiale et juste.

Il y a lieu tout d'abord de se rappeler l'idée dominante de la vie des Mathers et de Cotton Mather en particulier : s'opposer à ce qu'il croyait être une dégénérescence de son peuple en s'opposant à l'abandon de l'esprit des Pères et à la diffusion de l'esprit nouveau. Il a toujours cru que c'était là sa mission, une mission d'autant plus impérieuse et plus noble qu'il ne l'avait pas choisie, mais qu'elle lui avait été imposée par Dieu qui, de toute éternité, l'avait mis à part pour ce dessein. Il était conservateur par vocation divine, par obéissance aux volontés de Dieu et pour faire rentrer dans l'obéissance un peuple oublieux de ces mêmes volontés.

Une telle disposition d'esprit, qui est celle de tous les *Élus*, peuples ou individus, est certainement une force par la confiance qu'elle inspire en soi-même et en son œuvre. Elle peut être aussi (l'histoire en a souvent fourni des exemples depuis Israël jusqu'aux Boërs) une faiblesse par les aberrations, les outrecuidances, les orgueils spirituels, les tendances au despotisme, les ambitions démesurées qu'elle engendre parfois. Il est évident que Cotton Mather, s'il a joui de la force, n'a pas été à l'abri des faiblesses inhérentes à l'état d'élection. Il a été aussi ambitieux qu'un *élu* peut l'être.

Mais encore faut-il distinguer entre les motifs de l'ambition. Les vulgaires envies de se pousser aux plus hautes situations, les vanités de paraître au premier rang et de briller, les désirs immodérés de satisfaire à ses intérêts personnels, s'ils peuvent aboutir à des résultats identiques, ne sont pas cependant de la

même nature que la lutte ardente pour une idée, fût elle erronée, que le courageux apostolat pour la victoire d'une cause qu'à tort ou à raison on croit juste et même divine. Les uns entraînent à sacrifier tout idéal aux égoïstes succès; les autres obligent à sacrifier tous les succès et l'être tout entier au triomphe de l'idéal.

On peut trouver heureux que les ambitions de Cotton Mather ne se soient pas réalisées. On doit reconnaître cependant qu'elles étaient de l'ordre supérieur du désintéressement et du sacrifice. S'il avait voulu travailler pour sa gloire, Cotton Mather aurait renoncé à des idées qu'il était presque le seul à défendre; il aurait tout au moins tempéré son opposition. Il voulut travailler pour la gloire de Dieu, pour le salut du pays, pour la mémoire des Pères; il ne ménagea rien ni personne; il y perdit toute faveur et tout honneur. Que les contemporains, engagés dans la bataille, n'aient pas compris ce qu'il y avait de grandeur dans cette obéissance toute puritaine à des obligations de conscience, il n'y a rien d'étonnant. Mais il serait plus facile, aujourd'hui, de rendre justice à Cotton Mather et de reconnaître que cet ambitieux le fut par devoir, non par intérêt; « *he did what he deemed his duty...* »

Il est possible d'ailleurs que Cotton Mather n'ait pas accepté la défaite de la cause qui lui tenait à cœur avec toute la sérénité désirable. Il se peut que la lettre à Dudley ait eu le grand tort d'être d'une violence exagérée et d'exprimer la vérité sans charité. Elle fut, en ce cas, une exception entre les écrits de Cotton Mather. On est étonné, en effet, de constater combien cet homme, passionnément attaqué, passionné lui-même, nerveux et impulsif, a été sobre d'invectives à l'adresse de ses adversaires. Et en outre, si l'impudente violation de la bienséance dont se plaignit Dudley, si la virulence que déplora Quincy sont inexcusables, il faut penser néanmoins qu'elles ne sont pas imputables à des blessures d'amour-propre, à des sentiments personnels autant qu'à la grande amertume d'un

homme qui a lutté toute sa vie pour une cause qu'il croyait digne du succès et n'a recueilli cependant que déceptions sur déceptions. Sans oublier les défauts de caractère ou les erreurs de conduite de Cotton Mather, et dans la mesure où nous pouvons en juger, il nous paraît, en définitive, plus équitable de l'estimer pour la vaillance de ses convictions, de le plaindre pour ses souffrances morales que de l'accuser de vanité, d'envie et de soif de vengeance.

Dudley resta Gouverneur du Massachusetts jusqu'en 1715. Il n'y eut jamais réconciliation, ni même sensible amélioration des rapports entre Cotton Mather et lui.

« Aujourd'hui, écrit Mather en 1709, les autres ministres de la ville banquettent avec notre mauvais Gouverneur. Ma gênante franchise, la liberté que j'ai prise en parlant à cet Achab de ses méfaits m'ont valu d'être oublié dans ses invitations. Je me suis réjoui d'avoir été exempt des tentations qui les ont assaillis tandis qu'ils mangeaient ses plats fins et n'osaient lui faire aucun reproche... Et considérant quelle est la force et la malice de mes ennemis, j'ai pensé qu'il serait à propos d'employer cette journée à un jeûne secret devant le Seigneur (1). »

Cependant, le jour où Dudley, après avoir résisté de toute sa force, comprit qu'il lui faudrait sans doute quitter le pouvoir, il offrit aux ministres un dernier dîner. A cette heure difficile et douloureuse, il sentait le besoin de se concilier toutes les sympathies ; il n'oublia pas d'inviter les Mathers. Ceux-ci durent en éprouver une secrète joie, quelque chose comme un léger avant-goût de revanche ; ils acceptèrent et par devant ce Gouverneur qui tombait après les avoir déçus, comme autrefois, au premier festin, par devant le Gouverneur sur lequel ils comptaient, Increase Mather implora la bénédiction de Dieu et Cotton Mather rendit grâces.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 231.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 20.

A Harvard College, on avait institué l'ordre nouveau prescrit par la charte restaurée. Le nombre des membres de la Corporation, qui s'était élevé jusqu'à seize, fut ramené à sept. Les deux Brattle continuèrent d'en faire partie; lorsque Thomas qui était Trésorier mourut, en 1713, la charge fut provisoirement confiée à son frère William; l'un et l'autre s'acquittèrent parfaitement de leur mission; grâce à eux, le Collège commença à connaître la sécurité financière (1).

Leverett était aussi un Président très capable. Non seulement il contribua à assurer l'avenir matériel de l'établissement, mais il sut le diriger en éducateur de marque; il gagna la confiance des étudiants dont le nombre doubla sous sa présidence (2). Cependant, il eut bien des difficultés et des déboires; à plusieurs reprises, l'existence du Collège fut menacée par des dissensions intérieures, assez graves pour qu'on pût songer à une dissolution.

Il est certain que Cotton Mather ne fit rien pour venir en aide aux administrateurs du Collège. On ne trouve pas un mot dans ses *Journaux* qui dénote la reconnaissance de leurs courageux efforts et de leurs succès ou la sympathie pour leurs épreuves. Il se contente de critiquer et de rappeler à l'ordre et à l'orthodoxie.

« Il faut redire aux professeurs qu'ils doivent inculquer de bons principes à leurs élèves et se préoccuper de leur orthodoxie et de leur religion autant que de leur éducation intellectuelle. » (Avril 1713.)

En 1716, il s'indigne parce qu'on donne trop de temps à l'étude de « l'Éthique... une vile production du paganisme ».

L^e 3 juillet 1717, il écrit encore :

« C'est aujourd'hui ce qu'on appelle *le Commencement* ; c'est un jour où l'on se rend en foule à Cambridge, un jour perdu assez mal

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 202.

2. Id., *Id.*, vol. III, pp. 192-196.

à propos... Le Collège est à beaucoup d'égards très négligé et dans un triste état; il est entraîné à de viles pratiques... J'ai mieux aimé passer cette journée à la maison, à prier pour que le Collège puisse être régénéré et redevenue un foyer de piété, de travail et de science. »

L'affectueux intérêt que Cotton Mather portait autrefois à Harvard, il le prodiguait maintenant au Collège qui s'était fondé, en 1700, à New-Haven. Le calvinisme des Pères y était conservé et enseigné dans toute sa pureté; de là devaient sortir les ministres selon le cœur des derniers soutiens de la théocratie. Malheureusement, l'institution manquait des fonds et des dotations qui, dans le même temps, permettaient à Harvard de se développer. Aussi Cotton Mather pensa-t-il que la meilleure manière de lui prouver son attachement serait d'user de son influence pour lui attirer des libéralités. Dès le mois de janvier 1714, « il écrivit à un gentleman du Connecticut pour l'encourager, d'abord à être bon, ensuite à faire du bien, par où il entendait probablement : donner de l'argent au Collège (1) ». Quatre ans plus tard, le 2 janvier, il décida de solliciter un puissant concours.

« Que puis-je bien faire pour la prospérité du Collège de New-Haven? J'ai envie d'écrire à Londres, à un riche marchand des Indes orientales qui peut être disposé, pour plusieurs raisons, à faire quelque chose pour cette Société et cette Colonie (2). »

Le marchand en question était Elihu Yale. Cotton Mather lui représenta quelle gloire ce serait pour lui, dans le présent et dans l'avenir, de donner son nom à la jeune et pauvre école. Yale fut convaincu; il offrit un don considérable et, dès lors, le Collège de New-Haven s'appela Yale College.

La libéralité de Yale était à peine connue que déjà Cotton

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 218.

2. *Id.* *Id.* pp. 266-267

Mather faisait des recommandations sur son bon emploi. En juin 1718, il écrivit au Gouverneur Saltonstall :

« Yale College ne peut pas tromper la généreuse et croissante bonté de Mr. Yale... Quand les serviteurs de Dieu se réuniront à votre *Commencement*, je ne doute pas qu'ils n'en fassent, sous l'influence et la direction de Votre Honneur, une occasion... de délibérer sur les moyens de servir les grands intérêts de l'éducation et aussi de la religion;... ils ne souffriront pas qu'une rencontre de vos hommes les plus distingués se résolve en une futilité absurde, inutile et bruyante, comme cela nous arrive habituellement à Cambridge (1). »

A la fin de la même année, dans une séance du Conseil de surveillance, Sewall accusa le Président Leverett d'avoir négligé les explications des Écritures qu'il devait faire aux étudiants, dans le Hall (2). C'est également à cette époque que se passa l'affaire de Pierpont, un élève de Harvard auquel la Corporation refusa le grade de *Master of Arts*, sous prétexte qu'il lui avait manqué de respect.

Cotton Mather eut sans doute connaissance des attaques menées par Sewall; il n'est pas invraisemblable qu'il les ait encouragées. D'autre part, il est certain qu'il poussa Pierpont à porter sa cause devant la juridiction civile et qu'il adressa une longue lettre au Gouverneur Shute en faveur de son protégé.

Mais pourtant, il n'était ni le seul, ni le plus puissant inspi-rateur de l'opposition à Leverett et à la Corporation. Quincy lui-même dit « qu'il y avait à ce moment, dans le Conseil de surveillance et à la Chambre des Représentants, un parti dont le but était de réaliser un changement dans la Corporation, soit par la démission volontaire, soit par la révocation de quelques membres qui déplaisaient. Ce parti visait probablement le Président Leverett lui-même, si l'on en peut juger par la

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, pp. 20-21.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 268.

SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 188.

nature des attaques et par le refus de voter les allocations nécessaires à son entretien... »

Cotton Mather n'était donc plus rien ni dans l'État, ni dans l'École. Non seulement il était exclu des officieux conseils du Gouverneur et du gouvernement officiel du Collège, contraint de chercher ailleurs des hommes et une institution capables de perpétuer ses idées et de continuer son œuvre, mais il n'avait plus même l'avantage de conduire et de représenter une appréciable opposition. Son idéal était trop définitivement abandonné ; il ne se discutait plus et ne pouvait être ni la cause, ni l'objet d'une résistance. Cotton Mather était dépassé de toutes parts. Désormais, s'il s'agite, il n'agit sur rien. C'est la fin de sa carrière politique en même temps que l'irréversible fin de la théocratie puritaine.

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE ET LA FAMILLE

(1702-1718)

Les déboires de Cotton Mather dans sa vie publique se compliquèrent de multiples épreuves dans sa vie privée. Pasteur, il fut abandonné d'une partie de ses paroissiens ; père de famille, remarié deux fois, il fut accablé de deuils et affligé par les vivants. Cependant, il ne cessa pas de se rendre utile ; sa, prodigieuse activité continua de s'exercer au dehors, tandis que sa piété, insensible aux déceptions, le soutenait intérieurement et jetait quelque lumière parmi les obscurités de sa route.

Après la mort de sa première femme, il passa de tristes jours.

« Jusqu'aux dernières semaines de ma vie, je n'avais guère connu les larmes, sauf celles que me causait la joie du salut de Dieu. Mais à présent, c'est à peine s'il se passe un jour sans que je verse un flot de pleurs ; mes yeux en sont malades. Un jour, ayant considéré combien souvent et stupidement les veufs s'égarent et déshonorent Dieu par leurs égarements, je suppliai le Seigneur, avec des larmes, de m'accorder la grâce de me faire mourir plutôt que de me laisser faire quelque chose qui pût jeter le déshonneur sur Son Saint Nom. (En quelques minutes, je me sentis devenir très malade... Je crus que le Seigneur allait me prendre au mot. Mais je vis bientôt que ce n'étaient que des vapeurs (1). » (Janvier 1703.)

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 204.

Une jeune et plaisante personne s'offrit, dès le troisième mois de son veuvage, à devenir sa femme. Sensible à ses charmes, obligé par civilité de ne pas mépriser ses avances, par religion de ne pas la repousser sans travailler à sa conversion, certain d'encourir, s'il l'épousait, les dures critiques du qu'en-dira-t-on, Cotton Mather connut de grandes perplexités. Il fit son possible pour la dissuader ; elle insista plus encore. A travers la ville, les bonnes et les mauvaises langues se mirent à jaser ferme. Alors, le 15 avril, il décida de rompre les relations ; ce fut, semble-t-il, un pénible sacrifice. Le lendemain, il écrivit dans son *Journal* :

« Y eut-il jamais homme plus tenté que le misérable Mather ? Si je disais de combien de manières le Démon m'a assailli... mes amis en seraient frappés d'horreur. Parfois, des tentations d'impureté ; parfois, de blasphème, d'athéisme, d'abandon de toute religion comme d'une simple illusion ; et parfois, de suicide même. Ces dernières, oui, même ces dernières, ô misérable Mather, te poursuivent avec une incroyable fureur. Mais je me suis jeté dans la poussière sur le plancher de mon cabinet ; j'ai versé des larmes devant le Seigneur ; et alors, les tentations se sont aussitôt enfuies : le beau temps est revenu. Seigneur, que veux-tu faire de moi ? (1) »

La méritoire renonciation de Cotton Mather n'arrêta pas les bavardages, au contraire. Ce fut lui qu'on accusa cette fois de s'être joué de l'infortunée soupirante. Elle eut beau affirmer, de concert avec sa mère, « qu'elles considéraient Mr. M...r comme un Saint de Dieu, » la calomnie ne désarma pas. Elle se donnait encore libre cours dans un pamphlet qui parut en 1707 ; il montre combien se perdait le respect pour les ministres et quelles inimitiés Cotton Mather s'était attiré.

« Une personne de *Gayety*, près Boston, avait souvent reçu la visite du Révérend Mr. C. M. ; comme ces relations étaient en scandale à quelques-uns de ses auditeurs, il promit d'y mettre fin. Mais,

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 206.

ses bonnes intentions déjouées par ses vicieuses inclinations, il rede-
vint l'humble serviteur de la dame; ils se promirent réciproquement
de ne pas avouer qu'ils se voyaient. Cependant, la chose revenant à
être connue dans le public, son père lui en fit le reproche. Mais,
après quelques hem! hem! qui lui permirent de se ressaisir, il fit
cette réponse équivoque : En vérité, mon père, si je disais que je l'ai
vue, je ferais un gros mensonge (1). »

Il est certain qu'Increase Mather et plusieurs amis se préoc-
cupèrent beaucoup de mettre fin à un célibat dangereux pour
la réputation de Cotton Mather. Au mois d'août 1703, ils eurent
la joie de le voir épouser Mrs. Elizabeth Hubbard, une ave-
nante et pieuse veuve, qui lui donna six enfants. Samuel, l'au-
teur de la *Vie de Cotton Mather*, fut l'un d'eux, le seul d'ail-
leurs, avec une fille du premier lit, qui survécut à son père.

Jusqu'en 1713, au milieu des troubles dus à ses mauvais rapports
avec Dudley et aux affaires de Harvard College, Cotton Mather
eut une extraordinaire activité pastorale, sociale et littéraire.

Il faisait à ses paroissiens de quotidiennes et longues visites,
annoncées à l'avance; les personnes d'âge d'abord, puis les
enfants et les domestiques étaient sermonnés, catéchisés, encou-
ragés aux pratiques pieuses, maintenus dans la crainte de Dieu
et l'ambition d'une sainte mort (2). La prédication, le soin des
malades et des pauvres, l'exercice des charges disciplinaires
lui prenaient un temps d'autant plus considérable qu'il devait
souvent y suppléer son père.

Il faisait partie de quatorze ou quinze sociétés religieuses ou
philanthropiques. Il assistait à toutes leurs réunions, prenait
une part effective à leur direction et à leurs travaux.

« Je dois présenter à la Société pour la pureté un projet d'enquête
sur ce qu'on peut faire pour supprimer quelques-unes des mauvaises

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 209.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 26.

maisons qui sont des foyers d'impiété. Je dois aider aussi les libraires à obtenir de l'Assemblée que le dernier arrêt contre les marchands ambulants n'empêche pas leurs colporteurs de répandre dans le pays les livres de piété (1)... »

Lui-même d'ailleurs fournissait nombre de petits traités de colportage, utiles à la propagande morale et à la propagation de la foi. En 1703, il publia : *Methods and Motives for Society to suppress Disorders* (2); en 1705, *A Letter, about the Present State of Christianity, among the Christianized Indians of New-England*, adressée au président de la *Société pour la propagation de l'Évangile parmi les Indiens* (3). Il était également préoccupé de l'évangélisation des nègres. En 1706, il fit paraître : *The Negro Christianized. — An Essay to Excite and Assist that Good Work, The Instruction of Negro-Servants in Christianity*.

« Mon dessein, disait-il, n'est pas seulement de placer un exemplaire de cet ouvrage dans chaque famille de la Nouvelle-Angleterre qui possède un nègre; c'est aussi d'en envoyer nombre d'exemplaires aux Indes, et d'écrire aux habitants des Iles autant de lettres qu'il faudra pour accompagner utilement l'envoi (4). »

Son souci d'évangélisation s'étendait jusqu'aux Français catholiques qui avaient été faits prisonniers dans les expéditions contre le Canada. Il écrivit pour eux, en français : *Le Vrai Patron des Saines Paroles* (5).

Dans la masse des ouvrages composés ou publiés par Cotton Mather entre 1702 et 1718 (6), il en est deux qui méritent une mention spéciale.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 248.

2. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 86, n° 138.

3. Id. Id. vol. III, p. 90, n° 156.

4. Id. Id. vol. III, p. 93, n° 170.

5. Id. Id. vol. III, p. 88, n° 150.

6. SIBLEY en signale deux cent seize.

La *Biblia Americana*, commencée en 1693, achevée en 1706, sans cesse augmentée et retouchée par la suite, est son œuvre de beaucoup la plus considérable par le volume. Elle ne fut jamais publiée, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs (1). Elle est un commentaire de la Bible entière, ou plutôt une étrange collection de toutes les notions du savoir humain qui se rapportent, de près ou de loin, à la lettre biblique; les littératures y sont mises à profit aussi bien que les sciences de la nature (2). Elle n'offrirait probablement, aujourd'hui, aucun intérêt. Mais nous la signalons parce qu'elle tint une grande place dans les préoccupations de Cotton Mather; il y travailla chaque jour pendant des années et crut sans doute qu'elle était, par sa science universelle, l'un de ses plus beaux titres de gloire.

Le second ouvrage, plus modeste, acquit cependant une plus grande renommée et exerça sur les destinées de l'Amérique une très appréciable influence. Il fut imprimé en 1710, avec le titre suivant : *Bonifacius. — An Essay upon the Good, that is to be Devised and Designed, by those who Desire to Answer the Great End of Life, and to Do Good While they Live* (3). On le désigna bientôt sous un autre titre : *Essays to do Good*, qui lui est resté dans les sept éditions subséquentes. Dans ses *Mémoires*, Franklin raconte qu'il eut entre les mains, alors qu'il était un tout jeune garçon, un mauvais exemplaire de ce livre. Il lui fit une telle impression que sa conduite en fut influencée le reste de sa vie.

Personne d'ailleurs ne pouvait être plus qualifié que Cotton Mather pour écrire un tel livre. *Faire du bien* fut sa pensée la plus constante; en tout lieu, en tout temps, de la jeunesse à la vieillesse, il chercha quel bien il pouvait accomplir. C'était

1. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 114, n° 251.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 214.

3. SIBLEY : *Harvard Graduates*, vol. III, p. 102, n° 205.

une manière de se démontrer son *élection* ; le pouvoir de réaliser de bonnes actions était, avec les persuasions et les apparitions d'anges, une excellente preuve.

Ses *Journaux* sont pleins de la hantise du bien à faire. A partir de 1711, ils cessent même, ou à peu près, d'être des récits des événements de l'année écoulée ; ils ne sont plus que des programmes quotidiens, hâtivement jetés sur le papier, programmes et projets des bonnes choses à exécuter dans la journée. Au bout de l'année, ils donnent la table des œuvres accomplies.

« Me voici à la fin d'une autre année ; je suis accablé de confusion quand je regarde en arrière, au péché et à la paresse qui se sont constamment attachés à moi. Il est vrai que le Ciel m'a aidé, pendant cette année, à ne pas laisser passer un seul jour sans avoir imaginé et écrit quelques moyens de faire du bien ; les projets qui ont passé par ma plume ne sont qu'une petite part de ceux que j'ai formés ... Ne pas laisser passer un seul jour sans dépenser une partie de mes revenus à de pieux usages ; ... prêcher de nombreux sermons ; ... publier à peu près autant de livres qu'il y a eu de mois dans l'année ; ... faire plusieurs centaines de visites, jamais une seule sans essayer ou désirer de réaliser du bien ; entretenir plusieurs vingtaines de correspondances et, dans chacune d'elles, me proposer de servir mon glorieux Seigneur ; ... lire des quantités de livres et en conserver des notes dans mon Quotidiana ; etc., etc... Mais malgré tout, ô mon Sauveur bien-aimé, j'ai toujours un infini besoin de ton Sacrifice. Dieu veuille me prendre en grâce, moi qui suis un pécheur ! (1) »

Les bonnes résolutions de Cotton Mather se heurtèrent souvent à des résistances. Il fit à cet égard d'amères expériences. « Les méchants » se trouvèrent toujours, et plus que jamais dans cette période de sa vie, pour entraver son œuvre et pour gâter les plus pures de ses joies. Nous connaissons déjà le cruel pamphlet de 1707. Dès 1705, Cotton Mather s'était plaint d'être en butte au mensonge et à la calomnie (2). En 1710, il reçut de

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 237.

2. Id. Id. p. 210.

l'Université de Glasgow le grade de *Doctor of Divinity*; cette officielle reconnaissance d'une partie de ses efforts pour faire le bien lui fut d'une douceur extrême. Il ne put en jouir dans la paix. Un certain Banister lança dans le public un libelle en vers : *On C. Mr's Diploma*, dans lequel il critiquait les œuvres « interminables » et l'insatiable vanité du nouveau Docteur (1). Sewall vengea l'injure faite à son ami en condamnant Banister à l'amende. Même le membre actif de la *Ligue contre l'immoralité* ne fut pas respecté.

« Il y a dans la ville des bandes de mauvais et bruyants garnements. Afin d'insulter la piété, ils viennent sous mes fenêtres, au milieu de la nuit, et chantent des chansons licencieuses et ordurières. Ils l'ont fait la nuit dernière et sont tombés sur les gens à coups de triques qu'ils avaient prises à mon tas de bois. Il est grand temps de réclamer l'assistance du gouvernement pour la suppression de ces désordres (2). » (1713.)

Le 12 octobre 1713, Cotton Mather reçut cependant un avis qui dut lui mettre au cœur une très grande joie. Le Secrétaire de la *Société Royale* lui annonça par lettre qu'il avait été nommé membre de la savante compagnie. « C'est une merveilleuse faveur du Ciel, écrivit-il; elle m'encouragera beaucoup dans mes essais pour faire le bien (3). »

Mais il était dit que le pauvre homme ne pourrait jamais connaître un pur bonheur. Moins d'une semaine après cette réjouissante nouvelle, une épidémie de rougeole se déclara à Boston et dans sa famille même. Il avait trois enfants malades lorsque sa femme mit au monde deux jumeaux, Éléazar et Marthe. Le 3 novembre, elle contracta la maladie ainsi que trois autres enfants et la bonne. Six jours plus tard, elle mourut. La bonne mourut aussi, le 14 novembre; puis, Éléazar,

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 232.

2. Id. Id. p. 241.

3. Id. Id. p. 244.

le 17; Marthe, le 20; Jerusha, le 21. Cinq deuils en treize jours! Et pourtant, ce que toutes ces tombes prématurément ouvertes suggérèrent au pauvre père, ce fut, tout comme la providentielle faveur du dernier mois, une pensée de vie et un nouvel encouragement à faire le bien :

« J'ai suivi ma chère petite Jerusha jusqu'à sa tombe. Mais j'avais l'âme pleine de résignation et pleine du désir de glorifier plus que jamais mon bien-aimé Sauveur, particulièrement par ce que je puis faire pour mes enfants et pour ceux d'autrui (1). »

Les craintes exprimées par Cotton Mather, en 1700, au sujet de l'Église dont il restait alors l'unique pasteur, n'étaient que trop fondées (2). Satan, par ses artifices, avait réussi à diviser le troupeau, La séparation eut lieu au commencement de l'année 1713.

Nous ne savons malheureusement pas quelles en furent les véritables et profondes raisons. Ce qui est certain, c'est qu'elle fut extrêmement pénible à Cotton Mather et surtout à son père.

« Mon vieux père doit être l'objet de tous mes soins : il faut que j'apaise ses ressentiments pour les procédés de la Nouvelle église, que je lui procure quelque soulagement aux maux corporels dont il souffre parfois, et que j'amène son esprit jusqu'à l'état de résignation à Dieu, de consentement à Sa Volonté qui nous convient aux approches du céleste monde (3). » (24 mars 1713.)

Pour lui, il s'entraîna à traiter les dissidents avec douceur.

« Quand quelques personnes, méditait-il, sont tombées dans l'erreur et le mal... je dois tempérer de douceur et de sagesse l'expression de mon zèle... Les paroles violentes, empreintes de colère,

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 245-247.

2. V. *Supra*, pp. 118-119.

3. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 239.

inconsidérées, n'accomplissent pas la justice de Dieu. Je crains d'être quelquefois trop véhément (1). »

Le Seigneur l'aida à mettre en œuvre ces louables intentions. La paix ne fut pas troublée au delà de l'inévitable entre l'Église mère et sa filiale. Cotton Mather prit part ainsi que son père à la première cérémonie de la nouvelle congrégation; quelques années plus tard, il lui arriva même d'y remplacer le pasteur. Néanmoins, cette manifestation séparatiste, si contraire à l'esprit des Mathers, démontrait avec éclat la fin de leur suprématie dans leur propre église et marquait l'avènement de temps nouveaux.

« Le 5 juillet 1715, dit Samuel Mather, dans sa cinquante-troisième année, Cotton Mather épousa sa troisième femme... Elle était veuve de Mr. George, un digne marchand, quand il lui fit sa demande en mariage... » Samuel Mather ne dit pas que l'excellente dame hésita longtemps avant d'accepter les propositions de son pasteur.

L'année suivante, au mois de mars, Cotton Mather rendit grâce à Dieu de lui avoir donné une si bonne épouse qui était une si bonne mère pour ses enfants. Cependant, dans la marge du *Journal*, en face des lignes enthousiastes, se lit un mot amer, ajouté après coup : *Ah ! Quam deceptus !*

Mais, avant de voir quelles déceptions lui causa sa femme, il nous faut connaître ses douleurs de père.

Catherine, la petite fille à laquelle il avait tenu autrefois de si émouvants et saints propos (2), avait alors vingt-trois ans. C'était une personne accomplie; elle lisait l'hébreu et comprenait le latin; elle était particulièrement chère à son père.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 241.

2. V. *Supra*, pp. 134-135.

Elle se mourait de consommation. Une autre fille, Abigaïl était au contraire sur le point de se marier.

« De mes deux filles aînées, écrivait Cotton Mather le 18 septembre 1716, je dois abandonner l'une à Dieu et me préparer pour le dernier acte du sacrifice... Et l'autre, je dois la donner à un jeune homme plein d'avenir qui sera, demain, son mari. »

« La mort lui est devenue facile et même douce, disait-il un peu plus tard en parlant de sa malade... Elle méprise ce monde et a la plus rassurante vision du Ciel. Quelque chose me paraît étrange : l'enfant se sent mourir et pourtant elle a une forte et claire persuasion qu'elle guérira. Je n'en ai aucune. Je m'attends à de rapides progrès de la mort en elle. »

« J'ai mis ce jour à part afin de prier et de jeûner dans le secret pour mon enfant qui se meurt. Ce fut pour moi une journée de joies inexprimables. J'ai obtenu le pardon de tous les péchés qui ont pu contribuer à engendrer mes présentes épreuves. J'ai remis l'enfant au Seigneur; ma volonté était abolie. J'ai pu dire : Mon Père, si tu le veux, fais mourir mon enfant. J'intercédaï cependant afin que, si c'était possible, la coupe de la mort s'éloignât de moi. »

« 16 décembre.— Ce matin, un peu avant trois heures, ma chère fille Catherine a glorieusement expiré. Ce que son Sauveur a fait pour elle serait la matière d'une merveilleuse histoire... Dans les derniers temps, j'ai passé des heures, assis près d'elle, à essayer de la fortifier dans ses agonies; Dieu m'a aidé dans cette tâche... Pendant plusieurs mois, j'ai éprouvé les sentiments de la mort à voir mourante ma chère petite Katy. Et voici maintenant, la nuit dernière, elle est véritablement morte. Mais qu'elle s'en est allée triomphalement ! (1) »

La perte de cette fille qui portait en elle, jusque dans la mort, les signes de la grâce de Dieu, fut certainement pour Cotton Mather une épreuve beaucoup moins accablante que celle qui lui vint de son fils Increase. Elle avait connu le salut. Mais Increase !... N'était-il pas damné ?...

Qu'on se rappelle les circonstances dans lesquelles il vint au monde, les splendides assurances dont il fut l'objet dès sa nais-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 257-261.

sance (1); on comprendra alors que son père l'ait particulièrement entouré de ses soins, qu'il l'ait suivi avec toute l'attention et l'affection que peut mettre un père à suivre le fils sur lequel il compte pour continuer son œuvre.

Les lectures de livres de piété, les récitations de versets de la Bible, les thèmes latins sur des sujets dévots, les prières dans le cabinet paternel, les graves entretiens, rien ne fut épargné de ce qui devait donner à l'enfant le goût de la vertu et de la religion. Rien, hélas ! ne réussit. En 1713, à l'époque même où la séparation de la Nouvelle église l'inquiétait beaucoup, Cotton Mather écrivit dans son *Journal* :

« Mon pauvre fils Increase ! Oh ! avec quelle détresse d'esprit je dois journellement et continuellement laisser tomber sur lui mes exhortations, sur ces deux sujets en particulier : la conversion à Dieu par l'adhésion sincère à Son Alliance, et le souci de dépenser le temps de telle sorte qu'on en puisse rendre bon compte (2). »

Increase n'avait évidemment aucune vocation pastorale ; il était même un parfait mauvais sujet ; force fut de le diriger vers les « professions séculières », tout en espérant que Dieu le ramènerait quelque jour à la piété et à la profession familiales. Il entra dans le commerce et voyagea. Plus il fut loin, plus son père pria pour lui. Il revint au pays au mois de mai 1716.

« Mon fils Increase est revenu ; il a fait de grands progrès, il est en de meilleures dispositions ; il m'a dépensé moins d'argent que je ne m'y attendais ; et, chose merveilleuse, il trouve au retour une excellente place dans laquelle il peut entrer tout de suite. Je suis émerveillé des faveurs du Seigneur qui écoute les prières. Oh ! mon Père, mon Père, quelle bonne chose que de se confier à tes soins paternels ! — Mais, hélas ! que ferai-je maintenant pour attacher au service de Dieu l'enfant qui m'est revenu ! (3) »

1. V. *Supra*, pp. 111, 139, 140.

2. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, p. 241.

3. Id. Id. p. 257.

On vit bientôt Increase en compagnie des bruyants garnements qui, la nuit, troublaient la ville par des rixes et des chansons obscènes. La détresse du malheureux père allait croissant. Il soupçonnait d'ailleurs de plus graves in conduites que celles qu'il connaissait pertinemment.

« A supposer qu'un enfant particulièrement aimé, mon espérance, vienne à tomber dans le péché, à être tellement abandonné de Dieu... qu'il y ait de terribles raisons de craindre qu'il ne soit un réprouvé... quelle doit être ma conduite?... »

« Mon fils Increase ! Avec quelle franchise, mais aussi avec quelle prudence, je dois le reprendre. Je le fais venir dans mon cabinet ; je lui renouvelle mes requêtes ; j'obtiens de lui des marques de repentance, de bonnes réponses à mes questions sur la piété. Je prie avec lui ; je lui fais entrevoir quelles sont mes agonies à son sujet... Il me semble que le Tout Glorieux me dit : Je t'entends au sujet de ton fils (1). »

Cependant, moins de quatre mois après, Cotton Mather eut l'immense chagrin de ne plus pouvoir douter de la dépravation de son fils.

« 5 novembre. — Le malheur que je redoutais est arrivé. Je suis encore stupéfait de ce que j'ai appris il y a quelques heures. Une femme de mauvaise conduite, enceinte d'un bâtard, accuse mon pauvre fils Crèssy... Les plus sensés des juges... pensent que le jeune homme est innocent. Mais pourtant, quelle humiliation ! Oh ! lamentable affaire ! O douleur au delà de tout ce que j'ai enduré ! Que ferai-je maintenant pour l'insensé ! Que ferai-je pour ma famille affligée et avilie ! Oh ! mon Dieu, regarde-moi dans ta faveur ! »

« 19. — Mon Dieu ne m'a pas entendu... Mon pauvre fils s'est montré à moi aujourd'hui sous un plus mauvais jour que je ne l'avais jamais vu. Oh ! mon Dieu, que ferai-je ! Que ferai-je ! Je ne puis cependant pas chasser pour toujours le misérable enfant. Mais je te poursuivrai de mes prières pour ce que peut seul accomplir un Bras Tout-Puissant. »

« 22 décembre. — Ce qui m'arrive me dit que je ne me suis pas suf-

fiamment repentit d'anciennes iniquités .. Mon Dieu, aide-moi, aide-moi à me conformer à Tes Volontés et à demeurer dans la poussière par devant Toi ! (1) »

Increase ne se repentit jamais ; il n'améliora jamais sa conduite ; mais son père espéra toujours et l'aima jusqu'à la mort.

Cotton Mather ne pouvait pas compter sur sa femme pour le remonter, le consoler, au milieu de ses afflictions. Elle était malade, d'une maladie nerveuse qui se manifestait par d'étranges changements d'attitude et de caractère. Elle passait sans raisons apparentes de la douceur à la colère, de la soumission à la révolte, de l'amour à la haine. Il lui arrivait d'accomplir des actes d'insensée, fouillant avec fureur les tiroirs de son mari, brûlant ses livres, étalant sur son *Journal* de larges taches d'encre ou biffant des passages entiers d'implacables traits de plume. Et pourtant Cotton Mather était bon avec elle, tendre, dévoué, préoccupé de lui assurer le confortable sur cette terre et le salut pour le ciel.

Le 18 janvier 1719, le *Journal* en cours fut soudainement interrompu. Quelques feuilles, retrouvées parmi les autres papiers de Cotton Mather, intitulées : *La conclusion de la LVI^e année*, en disent la raison. Elles expliquent aussi le *Quam deceptus !* de l'année 1716. Elles contiennent le passage suivant :

« 21 janvier 1719. — Mon Glorieux Seigneur m'a infligé un nouveau et dur châtiment. La femme dont j'avais cru et espéré qu'elle me donnerait des joies peu communes m'a tristement confirmé que nos Idoles doivent devenir nos peines. De temps à autre, au cours des précédentes années, j'avais constaté et supporté les affligeants éclats de ses orgueilleuses passions... Mais cette dernière année a été pleine de ses prodigieuses crises ; elles en ont fait pour moi une année de détresse telle que je n'en ai jamais connu d'autre de ma vie. Quand les crises étaient passées, elle me traitait avec une tendresse que, peut-être, peu d'épouses ont égalée. Mais quand elles revenaient

1. PARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 270-272.

(et depuis quelque temps elles sont de plus en plus fréquentes), elle m'insultait et m'outrageait, au point que je ne savais à quoi les attribuer, à un trouble d'esprit peut-être héréditaire ou à une possession... Elle avait manifesté une telle haine pour mes *Souvenirs intimes* d'expériences et de projets relatifs au Royaume de Dieu que j'ai dû déposer les *Mémoires* de cette année dans un endroit où je pensais qu'elle ne les découvrirait pas. C'est une année durant laquelle j'ai fait plus de progrès dans la piété qu'en plusieurs des précédentes. C'est peut-être parce que mon voyage dans le désert touche à sa fin que je dois faire maintenant plus de chemin en une seule année que je n'en faisais auparavant en quarante ans... Mais cette semaine, elle les a trouvés dans ses remue-ménages; et non seulement elle les a gardés, mais elle les a détruits, ou du moins elle affirme que je ne les verrai plus jamais. Je lui ai offert d'effacer elle-même, de sa plume, ce qu'elle ne voulait pas y voir figurer. Aucune de mes propositions les plus aimables n'a pu la décider à me les rendre. Elle m'a seulement fait espérer qu'elle me rendrait un jour ou l'autre les papiers des quatre ou cinq années antérieures qu'elle m'a également volés... Depuis une année, j'ai vécu dans la crainte perpétuelle que ma pauvre femme, en laissant connaître sa folie au dehors, n'amenât la ruine de mon ministère. Mais maintenant, sa folie est connue et ma réputation est merveilleusement défendue parmi le peuple de Dieu (4)... »

Déçu dans ses espérances et ses affections familiales, déçu dans son ministère pastoral après avoir été déçu dans ses ambitions politiques, ayant à pleurer sur tant de tombes, sur tant d'assurances démenties et d'illusions perdues, Cotton Mather ne doutait ni de la vie ni de Dieu; il gardait encore la force d'agir, de prier, de croire et d'espérer. Il a eu ses torts et ses défauts. Mais il nous semble juste et utile de les oublier un instant pour admirer avec envie, et regarder, comme on regarde aux grands exemples, les courages de son âme douloureuse et les victoires de sa foi.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 270-272.

CHAPITRE X

LES DERNIÈRES ANNÉES

(1719-1728)

Dans le *Journal* de 1721, à la date du 26 mai, se lisent quelques lignes, précédées des initiales G. D. (Good Device), comme la plupart des notes quotidiennes de Cotton Mather depuis 1711. La « bonne résolution » qu'elles indiquaient et l'action énergique dont elle fut suivie suffiraient à mériter à leur auteur les reconnaissants souvenirs de la postérité.

« Le terrible fléau de la variole vient d'entrer dans la ville. La méthode qui consiste à communiquer et à provoquer la variole par inoculation n'a jamais été employée en Amérique, ni même dans la Nation. Et pourtant, que de vies pourraient être sauvées si on la mettait en usage. Je vais consulter nos médecins et leur soumettre l'idée (1). »

Les études antérieures de Cotton Mather dans le domaine de la médecine, ses lectures et ses publications le qualifiaient pour prendre cette initiative. La grande majorité des médecins se prononça contre l'idée; le peuple entier s'éleva contre elle et contre lui, avec une fureur inouïe. Plus le mal augmenta, plus les habitants de Boston, terrorisés, injurièrent celui qui persistait à vouloir les sauver. Cotton Mather crut que le Diable s'était emparé d'eux pour l'empêcher de faire du bien.

Son fils Samuel lui demanda d'être inoculé. Il y eut immé-

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 275-280.

diatement consenti, s'il n'avait craint, en cas de mort de l'enfant, de compromettre à jamais son ministère. Après un mois d'hésitations, l'épidémie ne cédant pas, il finit par se résoudre à l'expérience. L'enfant fut extrêmement malade; et tandis que le malheureux père, mortellement inquiet, surveillait les progrès de la maladie, il endurait aussi les reproches et l'exécration de toute la ville. Il eut cependant le courage d'écrire en Angleterre pour recommander l'inoculation. Puis, un jour, ayant ouvert sa Bible, il y rencontra ces mots : « Va, ton fils vit. » Le même jour, on remarqua chez Samuel les premiers signes de la guérison.

La cause de l'inoculation était gagnée. C'est peut-être le seul succès que Cotton Mather remporta de sa vie. Difficile, mais heureux succès, grâce auquel bien des existences furent épargnées en attendant le triomphe de la vaccination.

Tous les préjugés cependant ne cédèrent pas du coup; toutes les haines ne désarmèrent pas. Une nuit du mois de novembre, un fanatique lança une grenade dans la chambre de Cotton Mather. Avec de la poudre bien sèche et les meilleurs explosifs du temps, elle portait un billet ainsi conçu : « *Cotton Mather, you Dog; Dam you : I'll enoculate you with this, with a pox to you.* » Par bonheur, la grenade ne fit pas explosion. « Cette nuit-là, dit Cotton Mather, l'ange du Dieu auquel je suis et que je sers se tenait près de moi. »

Increase Mather mourut le 23 août 1723, à l'âge de quatre-vingt quatre ans (1). L'année avant, il lut un des premiers journaux du Nouveau-Monde, le *New-England Courant*, fondé par James Franklin et en partie rédigé par Benjamin Franklin. Organe des démocrates, le journal s'attaquait à l'hypocrisie religieuse et au prestige sacerdotal. Increase Mather ne comprit pas le sérieux et l'opportunité de la critique. Il ne sut que

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 282-287.

regretter le bon vieux temps « où le gouvernement civil aurait pris des mesures efficaces pour supprimer de tels libelles ». Puis il écrivit pour les nouvelles générations une suprême exhortation à défendre les doctrines et la tradition des Pères.

Il était en proie à de grandes douleurs physiques. Son esprit était tourmenté, son cœur ulcéré à constater l'oubli dans lequel le tenaient ses concitoyens et l'abandon que lui infligeaient ses paroissiens. Il dut croire que ses labeurs et sa vie avaient été inutiles. Seule, la constante affection que lui témoignait son fils mit quelque joie sur ses dernières années; et, à l'heure de la mort, il pensa que la plus grande grâce que le Ciel pût lui faire serait de mourir dans les bras de ce fils bien-aimé. Cette ultime satisfaction lui fut d'ailleurs donnée.

Le dernier *Journal* de Cotton Mather est celui qu'il rédigea pendant l'année 1721 (1). Il montre sa vie de famille de plus en plus troublée par la folie de sa femme et par la présence d'une nièce, « une déplorable créature, non seulement sourde à tous les appels de la piété, mais encore menteuse, semeuse de discorde et monstre d'ingratitude ». On ne peut rien imaginer de plus lamentablement triste que ce foyer dévasté par la mort et le malheur. Au mois d'août, sur de futils prétextes, après une scène des plus violentes, la femme de Cotton Mather abandonna même la maison. Elle y revint cependant dix jours après, en pénitente.

C'est au milieu de ces chagrins domestiques que Cotton Mather reçut la nouvelle de la mort de son fils Increase.

« 20 août. — Mon fils Increase est perdu; il est mort; il est parti. Le navire sur lequel il s'était embarqué pour aller de La Barbade à Saint-Pierre a pris la mer depuis cinq mois;... plusieurs circonstances tendent à confirmer sa perte. Oh! mon fils Increase! Mon fils, mon fils! J'ai la tête en feu, mes yeux sont une fontaine de larmes.

1. BARRETT WENDELL : *Cotton Mather*, pp. 290-296.

Je suis anéanti ! Et cela, juste au moment où les inhumanités et les diableries dont je suis victime à mon foyer sont le plus insupportables. Oh ! mon Dieu, je suis accablé ; prends-moi sous ta garde. — Mais l'âme de l'enfant !... Si les promesses qu'il m'a laissées étaient sincères, si son cœur avait été d'accord avec sa plume... Tout est bien !... Mon Dieu ne voudrait-il pas me permettre de l'espérer ? Et cependant mon Sauveur envoie cette lumière dans mon obscurité : il me rend capable de lui offrir tous les sacrifices qu'il réclame. »

En septembre, il circula des bruits qui firent croire un instant au salut du navire, bruits trompeurs qui ravivèrent les douleurs du malheureux père. Il écrivit enfin :

« Les bonnes nouvelles qui disaient que mon pauvre Greasy avait été sauvé et qu'il avait échappé à la mort, elles n'ont abouti à rien : c'était un autre vaisseau. *O mon Père, que Ta Volonté soit faite.* »

En même temps qu'il devait définitivement abandonner les espérances qu'il avait fondées sur son fils, Cotton Mather dut renoncer à l'espoir d'être Président du Collège. La mort de Leverett, survenue au mois de mai, l'avait fait renaitre ; les violentes critiques adressées au défunt Président et à la Corporation par le Conseil de surveillance, les indications de l'opinion publique, semblaient l'autoriser.

« La mort soudaine de ce malheureux homme, écrivait Mather, m'ouvre une porte pour le service des plus grands intérêts. Certes, le fait qu'il était, à un an près, du même âge que moi, me rappelle avec force que je dois vivre dans l'attente journalière d'une invitation à déloger... Je ne sais pas si le soin du collège me sera confié, maintenant ; on me dit cependant que c'est le vœu le plus général. Si cela arrive, j'en serai dans une grande détresse. Au cas contraire, je puis faire bien des choses pour le bien du collège, plus tranquillement et avec plus de chances de réussir qu'auparavant... »

« 12 août. — J'apprends que les six personnages qui s'appellent la Corporation du Collège se sont réunis ; contrairement à l'attente épidémique du pays, ils ont choisi un modeste jeune homme de la piété duquel (et c'est à peu près tout) on dit grand bien. J'ai toujours

prédit ces deux choses au sujet de la Corporation : Premièrement, que s'il leur était possible de m'éviter, ils le feraient; deuxièmement, que s'il leur était possible d'agir stupidement, ils le feraient... »

L'élu de la Corporation était Joseph Sewall, le fils de Samuel Sewall, pasteur de la Troisième église. Mais il ne se sentit pas d'âge à accepter la charge et déclina l'honneur qui lui était fait.

La Corporation se réunit à nouveau; elle désigna cette fois Benjamin Colman, le pasteur de la Quatrième église. Ce fut encore une déception pour Cotton Mather.

« La Corporation de notre misérable Collège m'a traité, en cette nouvelle occasion, avec l'indignité et la malice qui lui sont habituelles. Mais, puissé-je trouver de la joie dans l'occasion qui m'est donnée de glorifier mon Dieu et mon Sauveur... »

Colman crut également devoir refuser la présidence. L'année suivante, elle fut enfin offerte à Benjamin Wadsworth qui l'accepta et la conserva jusqu'après la mort de Cotton Mather. Celui-ci ne prit plus aucune part aux affaires de Harvard College.

Les renseignements sur la vie intime de Cotton Mather durant ses quatre dernières années manquent totalement, du fait qu'il n'écrivit plus ses *Journaux*. Il pensait sans doute, dit M. Barrett Wendell, que pendant le peu de temps qui lui restait à passer sur terre, il avait à accomplir des œuvres plus importantes et qui réclamaient tous ses instants.

A en juger par la quantité de ses publications qui virent le jour de 1724 à 1728 (Sibley en cite soixante et une), on peut supposer que le devoir d'écrire pour le présent et l'avenir lui parut un des plus impérieux. Ses dernières œuvres sont pour la plupart des sermons, quelques-uns sur les événements même de sa famille, des livres de piété et de bons conseils. On y trouve aussi un écrit en français : *Une grande Voix du Ciel à la France*.

« J'ai l'idée très arrêtée, disait l'auteur, que la France approche d'une grande et étonnante Révolution; il serait difficile de travailler plus utilement pour le Royaume de Dieu qu'en rappelant à la Nation française l'horrible crime de cette persécution cruelle et sans égale, par laquelle elle a attiré sur elle la redoutable Vengeance de Dieu; qu'en l'instruisant en outre des seuls buts que doivent poursuivre les amis d'une Réformation; qu'en lui montrant un système indiscutable de religion pure et sans tache, et une argumentation scripturaire contre les corruptions d'une religion par laquelle l'Homme de péché les empoisonne. Le Seigneur de gloire m'a aidé à réaliser ce dessein, dans un essai dont je prends la dépense à ma charge... »

Cotton Mather tomba malade en décembre 1727. C'est Samuel Mather qui a conservé les souvenirs de sa fin.

« Mon dernier ennemi est là, disait-il; je devrais dire, plutôt, mon dernier ami. »

Sa maladie se prolongea pendant plusieurs semaines. Puis, le 8 février, il fut pris

« d'une toux sèche, d'un asthme qui l'étouffait et s'accompagnait de fièvre; mais il ne souffrait pas beaucoup; il avait le calme, la facilité dans le trépas qu'il avait si souvent, et avec tant de ferveur, demandés au Souverain Dispensateur de toutes choses. »

Trois jours après, son fils l'interrogea.

« Je lui demandai quelle parole ou quel mot il voudrait que j'aie constamment à l'esprit, car je voulais toujours être près de lui ou l'entendre me parler. Il me dit : Souviens-toi de ce seul mot : *Fructuosus* ». »

C'était, en même temps qu'un programme pour la vie du jeune homme, le fidèle résumé de la vie du mourant.

Le lendemain était son anniversaire de naissance; il accomplit ses soixante-cinq ans; puis, le jour d'après, il rendit à Dieu son âme fidèle, mais si lasse d'avoir tant travaillé et d'avoir tant souffert.

CONCLUSION

A plusieurs reprises, au cours de cette étude, nous avons parlé de Cotton Mather comme d'un *vaincu*. Ce terme paraît amplement justifié par les faits et par l'impression de défaite triste, de faillite, de dépouillement, qui se dégage de sa vie.

Cependant, le livre de M. Barrett Wendell, auquel nous avons tellement emprunté, a paru dans une collection intitulée : *Makers of America, ceux qui ont fait l'Amérique*. Un historien informé a donc pensé que Cotton Mather avait apporté à l'édifice d'un monde nouveau des matériaux assez nécessaires, assez résistants et d'assez grand prix, pour avoir droit de figurer parmi les ancêtres dont l'œuvre utile subsiste. Plutôt que ceux qui n'ont pas connu l'insuccès, si les vainqueurs sont ceux qui, malgré l'insuccès, ont laissé dans l'âme de leur pays quelque germe fécond, dans l'âme de leurs descendants quelque souvenir reconnaissant, Cotton Mather est un vainqueur, ou tout au moins, il est autre chose qu'un vaincu.

Essayer de préciser quels éléments de l'idéal de Cotton Mather ont justement subi la défaite, ou doivent la subir, s'ils se retrouvent quelque part dans notre monde ; marquer ceux qui, au contraire, ont heureusement subsisté et méritent que notre temps les entretienne et les cultive, telle est la tâche qu'il nous reste à remplir dans ces dernières lignes.

Nous croyons que ce qui a été vaincu avec Cotton Mather, c'est un cléricalisme protestant.

La prétention de tout cléricalisme est d'imposer aux hommes le gouvernement de Dieu, par l'entremise d'une société et d'individus divinement mis à part pour cet éminent service : l'Église et les prêtres. Son erreur, que d'autres appellent son hypocrisie, est d'affirmer sans preuves, souvent contre toute preuve, l'identité des desseins de Dieu et des desseins du clergé, d'établir, au lieu d'une suprématie divine, une suprématie ecclésiastique.

Le dogme de l'autorité souveraine et infaillible de l'Église fonde, dans le catholicisme, l'autorité des prêtres. Or, le protestantisme dans ses origines, le puritanisme, en Angleterre puis en Amérique, étaient précisément une révolte contre ce dogme et ses conséquences. On pourrait donc supposer qu'il n'y eut pas, qu'il ne pouvait y avoir de prêtres protestants.

Mais les protestants intronisèrent, à la place de celui qu'ils combattaient, un dogme nouveau qui devait occasionnellement servir à asseoir la puissance d'un clergé : l'autorité souveraine de l'Écriture qui devint, par évolution, l'autorité souveraine de la lettre de l'Écriture.

Sans doute, tous affirmèrent que tout homme était capable de trouver dans la Parole, sous la seule direction de Dieu, ce qui était nécessaire à son salut. De bonne heure, cependant, se produisit cette affirmation complémentaire : la Parole de Dieu n'est pas également claire ni en soi, ni pour tous ; elle a besoin d'interprètes. La première de ces conceptions fut toujours maintenue dans la théorie ; la seconde gouverna la pratique, au moins chez les puritains du Massachusetts.

Nulle part les interprètes n'étaient plus indispensables que dans un État qui, par destinée, ne voulait vivre sous d'autres lois que les pures lois de Dieu, révélées dans l'Écriture. On ne douta pas que les ministres fussent les hommes qualifiés pour jouer ce rôle de premier plan.

Il importait, en outre, à une société naissante que les interprétations sur lesquelles elle s'établissait fussent des certitudes, non des probabilités, sans cesse discutables, remises en question, génératrices de divisions. On s'habitua donc de bonne heure, par nécessité pratique, à considérer la parole vivante des ministres interprètes comme revêtue de la même autorité que la Parole écrite de Dieu.

Or, il n'est rien qui encourage tant les hommes à croire à leur valeur ou à leur autorité que de constater que leurs semblables y croient. Les plus éminents pasteurs du Massachusetts n'eurent pas de peine à admettre qu'ils possédaient dans sa plénitude la vérité de Dieu et qu'ils remplissaient une mission providentielle, en vertu d'une volonté divine; c'était l'opinion publique. Cependant, comme ils étaient consciencieux, ils essayaient de mener une existence dont la sainteté répondit à la grandeur de leur profession. Comme ils étaient sincères, il leur arrivait de n'être pas toujours également sûrs de leur vocation. Alors, ils s'humiliaient, dans le jeûne et la prière; ils se jetaient dans la poussière; ils s'accusaient d'avoir cru douter; et dès l'instant même, ils ne doutaient plus. Il était tellement nécessaire, à eux et aux autres, qu'ils vécussent dans la certitude d'agir au nom de Dieu qu'elle ne pouvait jamais se dérober longtemps, lorsqu'ils la recherchaient.

Ainsi, tandis que les prêtres catholiques détiennent leur autorité d'une Église qui, par volonté de Dieu, possède toute autorité, les prêtres protestants et puritains détenaient la leur d'un peuple qui, par volonté de Dieu, devait fonder un État dont les lois divines de l'Écriture seraient la loi; il devait instituer, à cette fin, une autorité capable d'interpréter l'Écriture sans erreur et sans conteste. Les uns sont prêtres logiquement, en raison d'une théorie de l'Église; les autres l'étaient, sans souci de la logique protestante, en raison des besoins pratiques d'une nation élue. Mais chez les uns et les autres, on retrouve les mêmes caractères, ceux qui font *le prêtre* : l'affirmation, à

laquelle souscrivent les fidèles, qu'il a ce que le reste des hommes n'a pas : la parfaite et définitive compréhension de vérités révélées ; l'assurance invincible, renforcée par chaque défaillance et chaque doute, qu'il est ce que le reste des hommes n'est pas ; un être dont tous les actes, toutes les pensées, tous les sentiments sont l'exacte expression de ce que Dieu veut, pense et sent.

Tous les pasteurs au Massachusetts ne furent pas des prêtres. Un homme comme Roger Williams fut même banni pour ne l'avoir pas été assez, ce qui prouve avec évidence que l'esprit de la prêtrise était alors dominant. C'était le temps, en effet, où John Cotton et Richard Mather en étaient de très remarquables représentants. Mais leur petit-fils devait l'incarner beaucoup plus puissamment encore. Cotton Mather fut certainement le type accompli du prêtre protestant puritain.

La théocratie est la forme ordinaire du gouvernement des prêtres dans le domaine politique, la réalisation dans le temporel de la domination cléricale.

Il est peut-être possible d'imaginer une théocratie laïque qui soit à l'abri des dangers de la théocratie cléricale. Mais partout où celle-ci se rencontre, on trouve avec elle, comme son aboutissant logique, la tyrannie. Elle est nécessairement la subordination la plus absolue de la société civile et des citoyens à la société religieuse et aux prêtres. Car s'il détient la plus haute vérité qu'il soit donné aux hommes de connaître, s'il parle infailliblement et commande selon Dieu, le prêtre a droit à ce que personne ne conteste sa parole ni son ordre ; le seul devoir civique, c'est obéir. Il n'y a pas de place dans une théocratie cléricale pour les libertés politiques qui fondent la démocratie. Entre ces deux formes de gouvernement, l'antagonisme est irréductible.

Il n'est pas douteux que Cotton Mather, pénétré de l'esprit du prêtre, ait eu pour idéal, après les principaux prêtres de la

colonie primitive, après ceux de sa famille, de réaliser au Massachusetts une théocratie cléricale. Nous savons comment il fallut près d'un siècle pour que son idéal fût vaincu par celui de la démocratie laïque.

Mais il est une opinion, souvent exprimée et défendue par des protestants, qui se trouve affaiblie par ces constatations, au moins sous la forme absolue qu'elle revêt ordinairement. Les puritains, dit-on, apportèrent avec eux, sur la côte du refuge, la semence de la démocratie; dans ce pays neuf, elle germa, vigoureuse, et se développa librement dans l'atmosphère de liberté inhérente à tout protestantisme. La Nouvelle-Angleterre, parce qu'elle était protestante, engendra ainsi, tout naturellement, la démocratie que, par elle, l'Europe connut beaucoup plus tard.

Cette opinion est peut-être exacte si l'on parle de la colonie, tard venue, du Rhode-Island, fondation de Roger Williams. Mais si l'on veut tenir compte de l'histoire du Massachusetts, la colonie qui exerça la plus grande influence en Nouvelle-Angleterre pendant le premier siècle, il faut, nous semble-t-il, la corriger pour qu'elle demeure acceptable. La démocratie naquit péniblement au Massachusetts d'une lutte constante contre une théocratie cléricale longtemps prédominante.

Or, si les démocrates, sans en avoir eu conscience, représentèrent le véritable esprit protestant tel qu'on le conçoit au xx^e siècle, les théocrates appliquèrent littéralement, logiquement, sans faiblesse, aux circonstances dans lesquelles ils vivaient, le principe le plus spécifiquement protestant du xvii^e siècle : l'autorité souveraine des Saintes Écritures. A leur époque, fort heureusement pour l'Amérique et pour nous, les démocrates du Massachusetts furent moins protestants et moins puritains que les théocrates. Ils continuaient sans doute de professer la religion de tous; mais ils ne la vivaient plus. Ils en vivaient une nouvelle qui se contentait encore des formules de l'ancienne. Au lieu de dire qu'ils ont été les fils du protestan-

tisme puritain, il serait peut être plus exact de dire qu'ils ont été les pères du protestantisme libéral américain. Il nous paraît du moins bien certain que le protestantisme de Cotton Mather n'eût jamais permis la fondation d'une démocratie, et que cette fondation eut lieu malgré lui et contre lui.

Il arrive souvent aussi, pour rendre hommage à Calvin et à son œuvre, qu'on affirme, sans autre précaution, que notre *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*, qui nous vient des constitutions américaines, se rattache par les Puritains au Calvinisme le plus pur.

Il y aurait lieu de rechercher dans quelles colonies de la Nouvelle-Angleterre on vit avec une évidence suffisante les purs principes calvinistes donner naissance aux plus libérales constitutions. Si l'on regarde aux quatre-vingts premières années d'existence du Massachusetts, pourra-t-on croire cependant que la théocratie telle qu'elle fut voulue, vécue, momentanément réalisée, par les Cotton, les Mathers et leur parti, ait été le milieu propice à l'éclosion des principes de liberté proclamés par les constitutions ? Cotton Mather et les siens eurent-ils jamais l'idée du respect absolu de la personne humaine, des droits inaliénables de l'individu à gouverner sa conscience, à choisir son culte ? Ont-ils jamais accepté la liberté d'opinion et celle de parler et d'écrire ? Ils étaient cependant des puritains. On démontrera peut-être qu'ils n'étaient pas de purs calvinistes. Mais la démonstration est à faire, et ils ont du moins toujours affirmé et cru qu'ils appartenaient au calvinisme le plus orthodoxe.

Si l'on pense, au contraire, que les principes reconnus par les constitutions pouvaient venir plus vraisemblablement de la démocratie naissante, une nouvelle démonstration s'impose : prouver que les démocrates étaient des calvinistes orthodoxes, ou même simplement qu'ils possédaient l'esprit calviniste. La démonstration est peut-être possible quoiqu'elle nous paraisse très difficile.

Mais, en attendant qu'elle ait été faite, et s'il nous est permis, malgré le caractère restreint de notre étude, d'avoir une opinion ou une impression, nous croyons prudent et juste de ne pas faire remonter notre *Déclaration* au protestantisme puritain, mais bien plutôt à son successeur, le protestantisme libéral américain.

Le cléricalisme porte dans le domaine ecclésiastique, dogmatique et religieux, les mêmes fruits que dans le domaine politique. Partout il restreint la liberté, jusqu'à ce qu'il la supprime. Il rend impossible, ou réduit à une pure fiction, le gouvernement démocratique de l'église en réservant jalousement la prédominance au clergé, à l'exclusion des laïques. Il tend à la stagnation doctrinale et n'a de soin plus constant que de perpétuer la croyance qu'il décrète orthodoxe ; les autorités absolues ont besoin, pour durer, de réaliser autant que possible l'uniformité des opinions. Il aboutit enfin, dans l'ordre de la piété, au formalisme ; dans une religion cléricalisée, les fidèles se désintéressent de leur vie religieuse parce qu'ils croient pouvoir et devoir s'en remettre au prêtre, gardien des consciences autant que de la doctrine et de l'administration ; ils observent les traditions cérémonielles, ils professent les croyances réputées orthodoxes, mais ne se croient pas tenus d'établir une concordance entre ces manifestations et leurs pensées ou leurs vies ordinaires ; ils pratiquent la religion, le prêtre doit se charger de la vivre.

Nous ne pensons pas que lorsque Cotton Mather mourut, la religion des puritains fût toute cléricale. Mais il nous semble qu'elle était en voie de le devenir et que Cotton Mather avait été l'un des meilleurs artisans de cette fâcheuse évolution. Il avait toujours soutenu la supériorité des pasteurs sur les laïques, toujours prêché la soumission absolue aux décisions des autorités ecclésiastiques et l'acceptation pure et simple des doctrines des Pères. Il était imbu du plus violent auto-

ritarisme sacerdotal. Il est certain, d'autre part, que pour la grande majorité de ses concitoyens, la religion dont il était ministre, ou prêtre, n'était plus qu'un formalisme qui menaçait d'anéantir toute vie religieuse. Une dizaine d'années après sa mort, le Grand Réveil de Whitefield vint apporter d'autres ambitions spirituelles. Encore faut-il remarquer que c'est parmi le peuple qui avait déjà abandonné l'idéal religieux aussi bien que l'idéal politique de Cotton Mather que le Réveil trouva ses adeptes ; il conquit, en somme, ceux qui étaient déjà réveillés ; il cultiva en eux des puissances d'émotion et d'enthousiasme qui, d'ailleurs, n'aboutirent pas à des créations religieuses, mais à une grande action politique : la proclamation de l'indépendance.

Ce qui est resté vivant de l'œuvre et de la vie de Cotton Mather, ce qui a exercé une influence qui dure peut-être encore, quoi qu'il soit impossible de discerner exactement par quels moyens ni sous quels modes, c'est sa vie intérieure et sa piété.

Ce n'est pas que, dans ce domaine même, le temps n'ait rendu caducs bien des éléments qui paraissaient à Cotton Mather des nécessités de toute piété. Ils sont tombés parce qu'ils étaient les produits de pensées très personnelles, de sentiments particuliers à l'homme, aux circonstances de sa vie, à son époque. Les influences héréditaires, l'état sacerdotal, la culture biblique, la dogmatique puritaine, le tempérament mystique de Cotton Mather ont mis sur sa piété leurs marques spéciales. Une analyse attentive de nos citations des *Journaux* et de la *Magnalia* les laisserait facilement reconnaître.

Nous regrettons que le cadre de cette étude, déjà trop longue, ne nous permette pas de l'entreprendre. Indiquons seulement, comme pouvant vraisemblablement se rattacher à ces causes secondes, l'orgueil spirituel qui est indéniable, l'uniformité des manifestations et des expressions qui suggère souvent l'idée

d'un fidèle mécanisme plus que celle de la vie, les assurances, les extases, les apparitions.

Encore devons-nous remarquer à propos de ces deux derniers ordres de faits que, précisément parce qu'ils sont extraordinaires, il est difficile de les réduire à des causes ordinaires. Nous ne savons pas si aucune psychologie pourra jamais attribuer avec certitude ces états mystiques, soit aux activités naturelles de l'esprit humain, soit à l'action surnaturelle de Dieu. Mais la théologie s'occupe, comme science autonome, de déterminer la valeur des faits religieux en raison de leur accord avec les fins de la vie de l'esprit ou avec les fins de Dieu. Si donc on considère les états mystiques de Cotton Mather du point de vue de la théologie, on devra sans doute leur attribuer une grande valeur, car ils manifestent certainement une puissante aspiration de l'âme vers Dieu.

Mais ce qui est à la base de la piété de Cotton Mather, ce qui l'apparente et la maintient en communion avec la piété évangélique de tous les âges, c'est le sentiment de la présence constante de Dieu dans la vie humaine. Il l'a éprouvé à un degré que peu de croyants atteignent; il a véritablement vécu devant Dieu et avec Dieu. Dans la *Magnalia*, il avait très heureusement exprimé ce que la vie des ancêtres de la Nouvelle-Angleterre avait de plus religieusement parfait : *A trembling walk with God*. Si telle était l'ordinaire conduite des Pères, telle était aussi, à n'en pas douter, la conduite du dernier d'entre eux.

C'est parce qu'il sentait Dieu sans cesse avec lui que Cotton Mather a pu donner à sa vie ces deux caractères : l'optimisme, l'utilité.

L'un est l'affirmation que, si Dieu se mêle à l'existence humaine, cette existence misérable conquiert une grandeur, une raison divines et vaut, dès lors, la peine d'être vécue, même aux heures où elle est la plus dépouillée et, en apparence, la plus vide de sens.

L'autre est la volonté de réaliser, dans le court instant d'une vie humaine, toutes les perfections qui peuvent la rendre digne, pour ce monde comme pour le monde à venir, du Dieu saint et bon qui en est l'auteur et le témoin. La vie de Cotton Mather fut utile parce qu'il eut toujours le ferme désir de la faire servir au bien, c'est-à-dire aux œuvres du Dieu qu'il sentait en lui et avec lui.

Or, ces sentiments fondamentaux de la piété de Cotton Mather ne se sont pas perdus. Il les a tellement vécus, avec tant de ferveur et d'enthousiasme, sa vie les a si puissamment manifestés que ses contemporains d'abord, les descendants ensuite, en ont été profondément influencés. Un observateur, familier avec la conscience américaine, pourrait sans doute y discerner la foi en la vie et la passion de la rendre utile qui lui viennent de Cotton Mather, de son idéal qui était aussi l'idéal des premiers ancêtres puritains.

M. Barrett Wendell pense, d'autre part, que c'est grâce à la tradition de piété puritaine transmise par Cotton Mather que l'Amérique doit de posséder aujourd'hui une pensée croyante autant que libre, une libre pensée religieuse. C'est un bienfait dont elle peut être reconnaissante, un bienfait dont sentiront tout le prix ceux qui, chez nous, souffrent à constater les dangers que fait courir à notre pays une libre pensée antireligieuse.

Ce qu'il faut souhaiter à notre temps, ce qu'il faut lui communiquer, c'est la religion profonde de Cotton Mather, débarrassée de son cléricalisme. Nos églises protestantes sont-elles qualifiées pour cette œuvre ? On dira qu'elles sont tout au moins exemptes de l'esprit clérical. Nous n'en sommes pas sûrs. Elles souffrent, semble-t-il, d'un pastoralisme qui, s'il n'y ressemble pas de tous points, porte cependant quelques-unes des tares et entraîne les mêmes fâcheux résultats que le cléricalisme : la masse des laïques éloignée de la direction effective de l'église ; les réformes doctrinales de première nécessité entravées de toutes manières et retardées au delà du raison-

nable ; la piété dénaturée par le formalisme religieux , le manque d'originalité et de spontanéité. Sans doute, nos églises continuent de faire des protestants ; mais il y a lieu de se demander si elles font des chrétiens, fidèles et enthousiastes, capables de soulever un vieux monde ou d'en faire naître un nouveau.

Pourtant, après avoir essayé de déchiffrer l'histoire de Cotton Mather, il nous semble impossible de ne pas avoir confiance dans l'avenir de notre protestantisme. Il nous paraît trop dominé par des pensées et des puissances conservatrices. Nous accuserions volontiers certains partis d'être la cause de ses insuffisances. C'est présomption, manque de jugement et manque de charité. Les conservateurs sont aussi nécessaires que les novateurs. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de décider de la valeur de leurs travaux. Il faut s'en remettre avec foi au Dieu qui se sert de tous les hommes pour réaliser ses desseins et qui peut faire, de l'œuvre d'un défenseur du passé aussi intrépide que Cotton Mather, un élément précieux du monde de l'avenir.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIBLIOGRAPHIE	vii-ix
INTRODUCTION	1-4

PREMIÈRE PARTIE

L'Apogée (1663-1692)	5-70
CHAPITRE PREMIER. — La famille, l'enfance et la jeunesse de Cotton Mather.	7
CHAPITRE II. — L'abrogation de la Charte. — Les débuts de Cotton Mather dans le ministère.	30
CHAPITRE III. — La Révolution au Massachusetts. — William Phipps; Gouverneur.	54

DEUXIÈME PARTIE

Le Déclin (1692-1702)	71-146
CHAPITRE IV. — Les procès de sorcellerie. — La mort de Phipps	73
CHAPITRE V. — La Présidence de Harvard College. — La fondation de la Quatrième église. — La publication du livre de Calef	104
CHAPITRE VI. — La Magnalia	124
CHAPITRE VII. — La vie privée de Cotton Mather	133

TROISIÈME PARTIE

La Fin (1702-1728)	147-186
CHAPITRE VIII. — Cotton Mather et le gouverneur Joseph Dudley. — Harvard College et Yale College	149
CHAPITRE IX. — L'Église et la famille	167
CHAPITRE X. — Les dernières années	181
CONCLUSION	187-197

Vu :

Le Président de la soutenance,

G. BONET-MAURY.

Vu :

Le Doyen,

E. VAUCHER.

